

LA
FIANCÉE DE LA COUR

SUITE DU BARON DE TRENCK

PAR
CLEMENCE ROBERT

(OUVRAGE INÉDIT)



PARIS
ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE ÉDITEUR
55, RUE DE RIVOLI, 55.

LA

FIANCÉE DE LA COUR

SUITE DU BARON DE TRENCK

PAR

CLÉMENCE ROBERT

(OUVRAGE INÉDIT)

A de V

PARIS

ARNAUDLD DE VRESSE, LIBRAIRE ÉDITEUR

55, RUE DE RIVOLI, 55.

1866

I. — La fiancée de la cour.

Le baron de Trenck ne fit que quelques apparitions à la chancellerie avant le jour de ce grand dîner auquel il avait été convié, dîner donné à l'occasion des fiançailles d'une belle princesse de Russie, dont il ne savait rien de plus, et dont il avait oublié le nom.

Ce jour là, la table de cent couverts, la salle grandiose et brillante à la fois, offraient comme un temple à l'opulence.

Dans les anciennes habitudes qui régnaient encore à cette époque, on prenait le principal repas à midi ; et la lumière du soleil, tempérée par le haut feuillage, des jardins, venait se répandre dans l'enceinte.

Mais le luxe de cette salle dans toute sa fraîcheur éclatante pouvait braver le grand jour. De riches peintures couvraient les lambris ; des pilastres revêtus de chaudes et vives nuances montaient jusqu'à la voûte, où sur un fond de ciel étaient peintes des figures de divinités, si légères et vaporeuses qu'elles semblaient flotter dans l'azur.

Au milieu de tant de faste, la table avec son éclat de cristaux, de dorures, d'orfèvrerie éblouissante, avec ses grands surtouts de vermeil, ses corbeilles du même métal qui contenaient des masses à de fleurs, se détachait encore en splendeur et richesse.

Le baron de Trenck, se trouvait placé à côté d'une jeune fille de dix-sept ans, blonde, belle et grave. Les traits de cette jeune personne appartenaient encore à l'adolescence, mais sa physionomie portait l'expression d'un esprit et d'un caractère plus avancé vers la maturité de l'âge.

Elle était parée d'une robe de soie bleue lamée d'argent avec une abondance de diamants ; ces pierres précieuses s'enroulaient à ses cheveux et dessinaient de leurs lignes scintillantes tous les contours de son corsage, il y avait un contraste pénible entre son âge si jeune et sa parure de grande dame. Comme il n'est pas ordinaire de donner tant de luxe aux jeunes filles, ces superbes atours semblaient la parure que l'on met aux victimes.

C'était la princesse Stella de G..., fiancée au ministre d'État, le prince Appraxis.

Les parents de la jeune personne étaient au haut bout de la table, à côté de la chancelière ; leur fille était placée en face entre le comte de

Bestuchew et le baron de Trenck.

Ce dernier apprit par les propos qui circulaient à la table que le fiancé de la princesse Stella était prodigieusement riche, mais qu'il était âgé de soixante-cinq ans et d'un extérieur repoussant par une corpulence énorme, qu'il était en ce moment en tournée dans l'empire, et ne reviendrait que pour le mariage fixé au vingt cinq du mois d'août suivant.

Maintenant continuons à assister à ce dîner.

Les faits qui suivent sont si qu'il serait impossible de les rapporter comme de l'histoire s'ils n'étaient attestés, non-seulement par les écrits du baron de Trenck, mais par le témoignage des personnages du temps qui en furent témoins.

Dès le commencement du dîner, une relation intime s'établit entre Trenck et sa voisine, car ils n'étaient occupés que l'un de l'autre et ils comprenaient mutuellement leurs pensées.

Trenck en réfléchissant se disait :

— Est-il possible de songer à unir tant de charmes, de beautés, à un informe et hideux vieillard, sans que la société tout entière se révolte contre ce mariage qui viole les lois de la raison, de la justice, de la nature ? On donne comme seule compensation à ce monstrueux assemblage la fortune ; et le monde, au lieu de repousser une pareille dérision, l'accepte sérieusement avec sa stupidité ordinaire.

Le regard de Stella, pur, chaste, mais profondément attentif, se fixait sur Trenck et l'examinait jusqu'aux derniers replis de l'âme.

Et la jeune fille pensait :

— Cet homme a sûrement un admirable caractère ; il n'y a que de beaux sentiments qui puissent développer les charmes d'une telle figure. Ses yeux sont pleins d'une sensibilité, d'une douceur exquise ; la franchise, la loyauté siègent sur son front ; le courage, l'audace même semblent animer tout son être. S'il aimait ce serait sincèrement, on pourrait se reposer sur sa foi. La délicatesse de son âme donnerait à son amour des grâces infinies, et dans tous les dangers dans tous les revers on se sentirait sans crainte, protégée par tant de force et de vaillance.

Ces réflexions et toutes celles qui en découlaient durèrent pendant tout le repas.

On pourrait même dire que c'était un entretien entre Trenck et Stella, car leurs physionomies peignaient parfaitement leurs pensées, et il leur suffisait du plus fugitif regard pour se les communiquer l'un à l'autre.

A la fin du dîner la salle devint fort bruyante. Les propos toujours plus élevés se croisaient sans s'entendre. Les discussions engagées sur les vins présents et absents, les lances brisées en leur honneur, exaltaient davantage les têtes ; la pensée de ces divins nectars joignait son ivresse à celle qui découlait des verres. L'atmosphère parfumée de tous les arômes s'enflammait. Les convives, si grands seigneurs qu'ils fussent, se grisaient sous le feu du festin comme des matelots sous la ligne.

Trenck fit du regard le tour de la table ; il vit que chacun était assez animé en lui-même pour ne s'occuper de personne ; il observa aussi qu'une grande corbeille de fleur cachait la place où il se trouvait à celle d'en face, occupée par les principaux personnages.

Il appuya sur Stella un pénétrant et tendre regard, et lui dit :

— Tout le monde est bien joyeux-ici. Et vous, madame, qui sembleriez faite pour toutes les joies de la terre, il n'y a pas un moment de bonheur à attendre pour vous, ni aujourd'hui, ni dans l'avenir, avec le mariage odieux qu'on vous prépare.

Elle leva sur lui ses grands yeux assurés et limpides et répondit :

— Seriez-vous assez généreux pour m'en délivrer ? En ce cas, il n'y à rien au monde que je ne voulusse vous promettre pour vous prouver ma reconnaissance.

Il y avait dans ces mots une naïveté, une simplicité d'enfant qui jointes à la passion, à l'audace, les rendaient adorables.

Le chevaleresque jeune homme répondit :

— J'accepte, madame.

A cet instant on se levait de table.

Le comte de Bestuchew donna la main à la princesse pour la conduire au salon.

Et, dans l'après-dîner, Stella resta près de ses parents et de son amie la chancelière, sans que Trenck pût approcher d'elle.

Mais les derniers mots entendus vibraient dans son âme, et il était éperdûment amoureux de Stella.

Cela était bien certain, il venait de prendre l'engagement solennel d'enlever cette jeune princesse fiancée par l'impératrice, de l'emmener au bout du monde. Pour cela, il n'y avait pas à le mettre en doute. Mais, en attendant, il ne savait pas même s'il pourrait la revoir, s'il parviendrait jamais à lui parler.

« Toute la soirée et toute la nuit, dit-il, j'eus la tête en feu. Une jeune fille dans toute la fleur de la beauté, une princesse du premier rang, entraînée par son attrait pour moi, par son aversion pour celui qu'on lui destinait, se jetait dans mes bras à la condition que je la sauverais. C'était un enlèvement, une fuite, tous les obstacles réunis dans une seule entreprise ; et je devais cependant en trouver les moyens dans mon cerveau, l'exécuter en dépit de tout au monde. »

Le lendemain, à son lever, la première chose que fit Trenck fut de courir chez lord Hindfort lui raconter, ce qui s'était passé.

L'ambassadeur entra d'abord en colère de voir le jeune baron désert sa maison, ses voitures ; ses chevaux de race, tout son luxe imposant, tourner le dos à la fortune, pour aller courir... on ne savait où... mais assurément à sa perte.

Ensuite il se calma, s'assit dans le grand fauteuil où il réfléchissait d'ordinaire et pesa mûrement la situation.

Ce bon tuteur, tout indulgent, tout paternel, avait surtout la sagesse de comprendre les folies de jeunesse. Après, être rentré en lui-même, il dit à Trenck qu'il allait faire la plus insigne extravagance ; mais que, comme il devait avouer qu'à son âge il en aurait fait autant pour une si belle princesse, il lui était impossible de le blâmer, et même qu'il l'aiderait de tout son pouvoir.

Il ne tarda pas à lui donner une preuve de sa bonne volonté.

Trenck était surtout inquiet des moyens de revoir Stella ; lorsqu'il aurait pu lui parler une-fois il se concerterait avec elle pour de nouvelles entrevues, mais c'était cette première fois qui était difficile à obtenir.

Lord Hindfort lui apprit qu'à la veille des fêtes publiques qui allaient avoir lieu pour l'anniversaire du couronnement, il était d'usage que les souverains se rendissent à l'église Saint-Michel, hors la ville, aux tombeaux des czars, pour y renouveler le serment de régner selon leurs traditions augustes ; que la première noblesse y ferait cortège à l'impératrice, et qu'il devait avoir l'espoir de retrouver là sa belle et folle princesse.

Trenck s'empessa de saisir cette occasion, qui se présentait pour le jour même. Il prit un costume de circonstance, un carrosse d'apparat, des valets à sa suite, et à trois heures, heure indiquée pour la cérémonie, il arriva dans la plaine de la Moscowa.

Nulle part la sépulture des souverains n'est aussi imposante qu'à Moscou, dans les rangées de tombeaux que surmonte l'église Saint-Michel.

Plus ces maîtres de la Russie ont eu d'élévation, de puissance absolue, plus la faible poussière qui reste d'eux fait ressortir la leçon du néant.

Le monument élevé au bord de la Moscowa se reflète dans ses larges eaux, dont le cours incessant et sans retour est l'image la plus exacte du temps qui a effacé ces têtes couronnées et atteint chaque jour leurs successeurs. Il est au sein d'une vaste plaine aride et nue ; ainsi, autour de ces puissants qui n'ont plus de faveurs ni d'argent à répandre, la solitude !

Ce jour-là, le haut clergé et la cour étaient réunis dans la salle du chapitre, enceinte immense, pavoisée d'étendards, étincelante d'armures, gardée par un déploiement de force armée ; et dont le sol consacré s'étendait au-dessus du tombeau des czars. L'archiprêtre procédait à la cérémonie, dont la pompe et les prières entouraient le renouvellement de serment d'Elisabeth.

La population envahissait la plaine et l'église, pour se donner le spectacle de ses maîtres morts et vivants.

Le baron de Trenck arriva au milieu de cette foule, et gagna l'édifice mortuaire.... Quelle belle occasion pour l'élève de Voltaire et de la Mettrie de dédaigner les puissances de ce monde... s'il n'eût été lui-même aussi esclave de celle de l'amour !

Il lui fut impossible de pénétrer dans la grande salle réservée aux premiers dignitaires ; il put seulement, en raison de son grade, arriver dans l'une des tribunes qui dominaient l'enceinte.

Mais en embrassant du regard cette assemblée formée de l'entourage nobiliaire de la souveraine, il sentit bien que la fiancée de la cour devait être là ; et, après avoir exploré du regard les gazes les fleurs, les plumes qui se déroulaient dans la grande salle, il vit Stella dans la partie de la réunion des dames la plus rapprochée de la tribune qu'il occupait.

La cérémonie absorbait l'attention de toute l'assistance.

Trenck quitta doucement sa place ; il parcourut les couloirs qui donnaient accès aux tribunes, il y trouva un escalier intérieur, qu'il prit, et qui l'amena à une porte latérale de la salle inférieure, masquée entre deux pilastres.

Cette entrée était fort obstruée de monde, mais Trenck, en avançant d'un mouvement imperceptible ; passa le seuil, avança encore en mettant un temps infini à chaque pas de sa conquête sur l'espace, et se trouva enfin mêlé à un cordon des cuirassiers de la garde qui entourait l'intérieur de la salle.

Mais ces soldats étaient là immuables comme des pilastres de fer.

Trenck mit des pièces d'or au bout de ces doigts, et se penchant à l'oreille de l'un de ses gardes lui dit d'une voix basse comme un souffle :

— Dix ducats pour vous si vous me cédez votre place.

Tout le monde comprend ces choses là ; le cuirassier ne s'étonna donc pas, il entr'ouvrit la main pour prendre les ducats, fit lentement deux pas en remontant le cordon, et abandonna la dalle que ses pieds occupaient au jeune officier.

Trenck était auprès de Stella.

La jeune fille n'avait pas détourné la tête, n'avait pas levé les yeux de son livre, et cependant sa mantille de dentelle frissonna sur son sein.

C'était avoir gagné beaucoup, mais non pas tout encore.

Il était impossible d'échanger les moindres paroles ; en ce moment le chef du clergé prononçait le discours d'usage ; et, en dehors de sa voix, il régnait un tel silence que le plus faible soupir, y eût été entendu.

Mais le génie de Trenck ne l'abandonna pas. Ne pouvant parler à Stella, il lui fit parler par l'archiprêtre.

En effet, à cet instant, rappelant les devoirs de sa grandeur à la fille de Pierre le Grand, lui rappelant que quelques dalles la séparaient seules de ces cendres augustes, le prélat disait :

« Au nom du Tout-Puissant, sous la lumière divine qui peut seule éclairer les âmes, un serment solennel a été prononcé... »

Trenck murmura en se penchant vers Stella :

— Hier, entre nous.

Et lorsque l'archiprêtre eut continué :

« Au nom du Tout-Puissant, sous la lumière divine qui peut seule éclairer les âmes, nous attendons que la même parole solennelle règle l'avenir... »

Trenck dit encore :

— Vous le ferez en m'écrivant ce soir.

La jeune princesse n'entr'ouvrit pas les lèvres et ne répondit pas par le moindre signe ; mais son teint transparent, passa d'un ton rosé à une nuance d'incarnat plus vive.

Trenck était au ciel ; il ne vit, n'entendit plus rien du reste de la cérémonie, et depuis ce moment ne sut plus ce qui ce passa.

Le soir, lorsqu'il était seul chez lui, on lui remit une lettre qui ne contenait que ces lignes :

« Lundi, 26 mai, à huit heures et demie du soir, au jardin de Troitzky. La grille sera fermée, mais vous entrerez. Le jardin sera désert mais vous m'y

trouverez. »

En lisant ces mots Trenck eut dans les yeux une larme de joie, de reconnaissance ! d'idolâtrie ; toutes les plus douces, les plus ineffables émotions de la jeunesse heureuse fondirent dans son âme ; car, nous l'avons dit, il était éperdument amoureux de Stella. Et Frédérica ? me direz-vous :

Si j'écrivais un roman j'aurais passé sous silence les beautés de Moscou ; et laissé Trenck fidèle à la sœur du roi.

Si je tenais énormément à la vraisemblance, je dirais qu'il l'avait oubliée :

Mais ni l'un ni l'autre ne serait la vérité : Trenck avait été splendidement doué de facultés aimantes ; il adorait Stella ; il ouvrait, avec transport ses bras à cette belle victime qui venait s'y réfugier ; en même temps, il conservait aussi grand, aussi puissant le souvenir de son premier amour, et nourrissait pour Frédérica ce sentiment suprême qui resta en lui jusqu'à son dernier jour.

II. — Le jardin de troitzy :

Ce lundi 26 mai ; Trenck sortit avant l'heure indiquée ; en se dirigeant vers le jardin de Troitzy.

Moscou est entrecoupé de ces verdoyants enclos, assez vastes pour contenir des bois, des prés, des ruisseaux, véritables campagnes, dont les constructions de la ville respectent l'enceinte pour y trouver toujours cette libre végétation, cette croissance variée, cette senteur champêtre que le sol naturel peut seul Offrir.

A sept heures et demie, le jour ne baissait pas encore ; mais Trenck avait pris un habit bourgeois, dépourvu de toute couleur voyante, il était encore peu connu dans la capitale, et n'avait pas trop à craindre que quelque indiscret vînt lire son bonheur sur son visage, seul danger qui, dans ce trajet pût l'atteindre.

Cependant en longeant l'une des principales rues de Moscou, où s'élève la célèbre cathédrale *aux neuf tours*, il vit cet édifice, illuminé à l'intérieur, et une grande affluence de population qui s'y rendait. Car les fidèles de l'église grecque affectionnent particulièrement ces offices du soir, qui mettent toute la pompe du culte en dehors.

Trenck passa rapidement, car, bien que cette foule lui fût étrangère, il sentait le besoin de plus de mystère, et n'aimait pas à voir tant de monde sur le chemin de ses amours.

Mais au delà, le trajet qu'il eut à parcourir redevint à peu près désert.

Il arriva au jardin de Troitzy à huit heures, au moment où la retraite venait d'être battue et la grille fermée. Il se promena de long en large devant cette grille, plein de confiance en la parole de Stella, mais ne sachant pas trop comment, lorsque viendrait le moment d'entrer, il pourrait si facilement franchir ces barreaux de fer.

Trenck, les yeux presque toujours sur sa montre, vit s'écouler ainsi une demi-heure.

Dans ce laps de temps, la nuit commença à tomber, pure, limpide, mais enveloppant pourtant le jardin d'ombres assez obscures !.. C'était le moment... le cœur du jeune officier se serra douloureusement, comme lorsque, ne voyant encore rien venir de ce que l'on attend avec ardeur, on

croit que tout est perdu, et qu'il est impossible de passer subitement de cette inquiétude, de cette triste solitude, au bonheur.

Comme Trenck en était là, il aperçut à l'intérieur, dans les ombrages rapprochés qui rejoignaient les barreaux de fer, un voile blanc semé de fines étoiles d'or. N'ayant vu cette coiffure à aucune femme de Moscou, il ne savait encore ce que cette apparition pouvait signifier...

Mais le voile s'arrêta vers l'entrée ; la forte serrure de la grille s'ouvrit sans bruit, et une jeune fille, en costume étranger, introduisit Trenck dans le jardin qu'elle referma aussitôt sur lui.

Elle lui dit :

— Prenez l'allée qui vous fait face, tournez dans la première à gauche, passez le pont, longez la prairie, et arrêtez-vous à l'endroit où un grand massif de mélèzes vient la border.

Puis, sa grosse clef à la main, elle resta dans le bosquet le plus près de l'entrée, comme l'ange tenant son glaive à la porte du paradis.

Trenck avançait dans une émotion si grande qu'il entendait les battements violents de son cœur ; cependant il forçait son esprit à retenir fermement les indications qui lui avaient été données.

Le sable fin de l'allée blanchissait légèrement devant ses pas pour le conduire. Il prit la seconde allée indiquée. A l'extrémité passait un ruisseau, vert comme l'émeraude, et resserré entre des contreforts de gazon ; un pont mauresque le surmontait. Trenck le passa et arriva dans la prairie.

Il longeait des bosquets silencieux. Ces ombrages légers, diaphanes, plus gracieux par le vague dans lequel ils apparaissaient, et fondus dans la même ombre grise, étaient semblables aux ineffables paysages qu'on voit en rêve. C'étaient des montagnes de rosiers, ayant au-dessus des nuages défilés de chèvrefeuilles, des massifs d'arbustes aux formes estompées sur leurs suaves contours et d'une grâce idéale. Puis des sommets de kiosques dorés qui frappés de la lueur des étoiles, parsemaient ces ombrages sombres de légers éclairs. Tous les baumes, tous les délicats aromates de ces gazons, toute la feuillée de ces bosquets, exhalaient dans l'air leurs fraîches senteurs pour créer une atmosphère digne d'être répandue dans cet Eden.

Trenck vit enfin sur son chemin un cintre profond ouvert dans d'épais mélèzes.

Une faible blancheur y pénétrait, mais il n'y avait personne !

Pourtant, en s'arrêtant là, il découvrit dans le fourré du fond, une teinte plus claire qui pouvait venir d'une touffe de roses blanches.

C'était Stella... Stella qui, d'abord éperdue de crainte, en se sauvant furtivement du palais pour venir seule, la nuit, en cet endroit étranger, ne s'était pas trouvée assez bien cachée dans l'espace découvert s'était jetée dans le fourré, où elle enlaçait un arbre de son bras, et s'y pressait de toutes ses forces, pour chercher un soutien.

Mais Trenck courut se précipiter à ses genoux. Alors elle n'eut plus peur de rien ; elle se sentit tout à coup revenue de toute crainte, préservée de tout malheur, de tout danger... Trenck était là.

Et les deux amants, calmes, assurés comme s'ils eussent été dans un cercle de la cour, s'assirent ensemble sur le gazon.

La princesse pour affermir la confiance de son amant, lui expliqua d'abord ce qu'il y avait d'incompréhensible pour lui dans leur entrevue.

Elle avait à son service une jeune Géorgienne¹, qui l'aimait de toute son âme, qui avait horreur de la voir mariée au vieux ministre Appraxin, et lui prêterait en toute occasion le plus complet dévouement. La Géorgienne avait un parent parmi les gardiens du jardin de Troitzky. Celui-ci avait consenti à lui confier la clef d'une des portes, dans la pensée que la jeune fille voulait en faire usage pour son compte, et qu'ainsi il était bien sûr du secret.

Ensuite, comme ce lundi soir il y avait un office à la cathédrale, Stella s'y était rendue dans l'une des voitures de sa maison, seule avec sa suivante. Arrivée à la cathédrale, elle l'avait seulement traversée, était sortie par une porte du chevet, puis était venue en courant au lieu du rendez-vous. Plus tard elle reprendrait le même chemin, et irait rejoindre son équipage qui l'attendait à la porte de l'église.

Et comme on était à une époque de l'année où les offices du soir se renouvelaient fréquemment, dans le cas même où elle ne pourrait revoir Trenck dans le monde, il n'aurait qu'à s'informer du jour de ces offices pour la retrouver au même endroit.

Quelques jours d'entrevues secrètes assurées, c'était une tranquillité parfaite, c'était un avenir entier assuré pour les deux amants.

L'engagement qui les liait l'un à l'autre avait été scellé, juré d'un seul regard, d'un seul mot, il n'y avait plus à y revenir ; mais ces jeunes êtres si faibles, avaient à braver la cour impériale à laquelle appartenait Stella, la loi de Prusse qui poursuivait Trenck ; ils étaient seuls contre des souverains, contre des colosses de puissance, et ils devaient trouver dans leur cœur et

dans leur courage tout le génie nécessaire pour se soustraire à de telles forces accumulées.

— J’y ai déjà bien pensé, disait Trenck à son attentive amie. Nous ne pouvons songer à fuir de Moscou. La fuite ne peut être tentée que dans la nuit, et, à cette heure, nous ne trouverions pas un gardien des portes, pas un factionnaire des postes, qui voulût nous laisser passer sans nous connaître, et qui nous connût sans nous livrer.

— Sans doute, dit la princesse, aucun effort ne peut nous arracher de ce cercle de murailles.

— Ce n’est pas tout encore, reprit Trenck. En raison de la situation de Moscou, nous aurions, de quelque côté que nous puissions tourner, un espace immense à franchir sur les terres de Russie.

— Vous avez raison, dit Stella, et cependant il faut fuir.

— Oui, devant Dieu et devant l’amour, il le faut, mais écoutez. Votre mariage est fixé au 25 du mois d’août. Dans les premiers jours de ce mois... du 1^{er} au 5... la cour part pour Saint-Pétersbourg. Dans le voyage nous trouverons des moyens d’évasion ; et même fallût-il toucher à cette nouvelle capitale, elle nous offrirait cent fois plus, de sécurité pour le départ, se trouvant aux portes de la Russie.

— J’avais eu aussi cette idée... Il est donc certain qu’il faut attendre... mais ce sont deux mois de perdus dans la vie... et Dieu sait le temps qui lui est marqué !

— Non, pas perdues, Stella, puisque nous nous verrons ici.

— Qui, c’est un bonheur suprême en attendant celui de la liberté.

— Oh ! celui-là nous irons le chercher au bout du monde.

— C’est cela... loin !... bien loin !.. Frédéric, nous n’avons eu ni l’un ni l’autre de patrie bonne mère. La Prusse vous a indignement emprisonné ; et quand vous l’avez quittée, elle a confisqué vos biens ; ne pouvant pas vous avoir pour prisonnier, elle a voulu vous avoir mort pour elle. La Russie, sans pitié ni sans même une pensée pour moi, a voulu m’enchaîner à un monstre humain, parce que ça convenait à ses alliances... Serions-nous donc tenus à aimer notre terre natale quand elle n’a jamais eu que rigueurs pour nous ?

— Non, Stella ; mais quand il en serait autrement, y aurait-il place dans nos âmes pour un autre sentiment que celui qui nous unit l’un à l’autre ? Quand l’amour est porté à ce point, il efface tout le reste.

— Enfin, Frédéric, où irons-nous où tenterons-nous d’aller ?

— Tout pays vaudra mieux que nos terres de tyrannie et de glace.

— Sera-t-il plus hospitalier !

— Il ne le serait pas plus sans doute, mais nous y vivrons dans un coin de terre cachée à tous les regards ; et quand personne ne saura plus que nous existons, nous serons sauvés.

Elle secoua mélancoliquement la tête, et reprit :

— Il faut toujours que ce soit une terre du soleil.

— Oui, dit Trenck, l’Espagne ou l’Italie... mais où nous serons seuls avec la nature.

— Ce serait le ciel, Frédéric ! Mais il faut voir notre situation telle qu’elle est. Il ne peut pas y avoir pour nous de refuge assuré. Vous avez vu que la Prusse vous suit du regard et vous tend partout des embûches. Pour moi, dès que l’impératrice saura que la fiancée de sa cour s’est jouée de son autorité, a repoussé dédaigneusement le mari de son choix, en préférant l’exil avec un autre, il suffira de sa première volonté pour faire arrêter cette esclave rebelle,

— Élisabeth ne règne pas dans tout l’Europe.

— Si, par la force de la Russie, et la crainte qu’elle inspire. Je vous le dis, ami, partout où nous irons, la tyrannie sera présente ; derrière les voiles des navires, derrière les rochers, les troncs d’arbres de la campagne, il y aura de caché des soldats de la czarine ; les pierres du chemin se soulèveront pour nous arrêter.

— Mon Dieu ! Stella, quel cruel et sombre tableau vous faites-vous de notre avenir.

— Il n’est ni cruel, ni sombre, son aspect ne m’inspire que douceur d’âme, et je m’élance avec joie vers lui. Nous ne nous laisserons pas arrêter, nous mourrons ensemble. Et quand je vous disais tout à l’heure : allons vers le soleil, je pensais surtout à une tombe pour nous deux, dans une terre bénie du ciel, caressée d’un vent pur et semée de fleurs, effeuillées, comme un autel du Seigneur.

— Eh bien, je l’accepte alors, ce sera toujours être uni éternellement à vous.

— Bien, ami, je sais que je vous aimerai toujours, que vous ne m’abandonnerez pas ; et il y a dans une résolution bien arrêtée une tranquillité d’âme infinie. Je vois mon sort tel qu’il est, je vous l’ai dit, et je l’ambitionne avec ardeur.

La pauvre enfant avait peut-être bien raison dans ses désirs... peut-être dans le partage qui lui était réservé, un coin de terre sous le gazon, partagé avec son amant, lui eut-il été un grand bienfait.

Mais malgré tout, ce soir là, ils étaient seuls, libres, et ils s'adoraient.

Le feu divin qui avait subitement embrasé leurs âmes, était dans toute sa puissance ; Stella se voyait près de celui à qui elle se croyait sincèrement unie, et sa passion pure d'incertitude, de doute, de crainte, était légitimée par sa confiance et sa grandeur. Trenck avait la même assurance ; il se sentait assez de loyauté, d'honneur dans l'âme pour savoir que cette sublime enfant ne serait jamais trompée, et il jouissait sans remords de sa félicité suprême.

L'heure s'écoula.

Les amants se séparèrent, en laissant la confidence de leur bonheur, aux rameaux épanouis de printemps, aux fleurs de gazon, aux herbes odorantes, à toutes ces douces plantes, qui aiment aussi, et pour cela gardent fidèlement le secret à l'amour.

III. — L'alcôve de la princesse.

Deux mois s'écoulèrent.

Le baron de Trenck, ostensiblement, continuait son rôle de grand seigneur, fort à l'aise dans tous ses privilèges, ne songeant à autre chose qu'à se laisser doucement bercer par la fortune.

Même les faveurs pleuvaient sur lui sans qu'il sût comment, car il était sûr, que maintenant ses protecteurs, l'ambassadeur d'Angleterre et le comte de Bernes y étaient étrangers, et il recevait des grades, des pensions, des distinctions honorifiques. Mais d'après cela tout le monde le croyait définitivement attaché à la maison de l'impératrice, et destiné à y parvenir à la position la plus enviée.

Il était toujours favorablement accueilli chez le chancelier et convié à toute les réunions du palais. Mais il n'avait jamais retrouvé avec la comtesse Hélène l'espèce d'intimité du premier jour, du jour de *la Marguerite, de diamants*.

La belle chancelière montrait même envers, tout le monde, un redoublement de froideur, que le baron de Trenck partageait avec les autres. Elle était, il est vrai, si charmante avec ses airs de fierté, que, comme le disait autrefois le pandour, elle ne semblait prendre ces dehors imposants, que pour qu'on lui sût gré des moindres qu'elle voulait bien s'humaniser ; mais la hautaine réserve des manières n'en était pas moins toujours son expression habituelle.

Pendant cela, les rendez-vous du baron de Trenck sous les grands mélèzes continuaient toujours, et le faisaient passer de ce rêve de fortune que chacun créait pour lui à ce rêve plus doux qu'il formait sous ces ombrages.

Lord Hindfort seul était resté dans les confidences de son jeune ami. Il excusait toujours sa folie, il le tenait quitte de tout sermon sur l'extravagance de ses projets, auxquels d'ailleurs il le voyait fatalement voué par la hardiesse folle de sa nature, mais il n'en redoutait pas moins vivement les suites.

Trenck était bien assuré qu'après ce doux tuteur, personne ne connaissait son secret.

Cependant, un soir Karl lui remit un billet qui lui avait été donné à la porté de l'hôtel par un domestique dont en raison de l'obscurité il n'avait pas reconnu la livrée.

Et le jeune officier lut ces mots :

« Que le baron de Trenck se contente de ses rendez-vous au jardin fermé ; mais quoi qu'il arrivé, qu'il se garde d'approcher du palais dé la princesse. Cette famille appartient à la faction du chancelier, et la faction opposée, celle du ministre Worondof, fait surveiller par ses espions tout ce qui pénètre dans cette résidence. Quelque mystérieuse que fût cette démarche du baron, elle serait connue. Comme on ne pourrait l'attribuer à l'intérêt d'aucun des deux partis qui divisent le cabinet de Russie, on en chercherait la cause ailleurs. Et il doit juger qu'il y aurait pour lui un danger bien plus grand que ceux amenés par la politique. »

Trenck fut saisi de stupeur en lisant ces lignes, son secret lui semblait aussi bien caché que s'il eût été enfoui aux entrailles de la terre, et voilà qu'un inconnu venait lui en parler, comme en l'entretenant de la chose la plus simple !

Il en fût d'autant plus agité et inquiet, qu'il lui fut impossible de rien faire pour calmer cette anxiété.

Cependant le temps avançait, et cette préoccupation vint se fondre dans toute celles qui assiégeaient le jeune aventurier au moment de sa grande entreprise.

On était arrivé aux derniers jours de juillet.

Le mariage de la princesse devait être célébré le 25 du mois suivant, à Saint-Pétersbourg, où se trouverait alors la cour. En attendant, le ministre Appraxon, encore retenu loin de Moscou par les affaires d'État, envoyait à sa fiancée les présents formant la corbeille de noce, qui arrivaient tandis qu'au palais on préparait en grande pompe les toilettes de cette journée.

Stella maintenant, en entendant parler de son mariage se montrait calme et presque souriante. Elle regardait avec satisfaction les dons magnifiques qui lui arrivaient ; elle ouvrait les écrins, considérait les topazes, les rubis, les perles fines, faisait ruisseler entre ses doigts les rivières étincelantes des plus beaux diamants, et montait chez elle les déposer précieusement dans son armoire.

Puis, la nuit venue, la Georgienne mettait dans son tablier les bijoux, les chaînes d'or, les bourses pleines de roubles ou les tissus précieux arrivés

dans la journée, sortait furtivement du palais et portait tout cela chez le baron de Trenck.

C'étaient des provisions pour la fuite, La soustraction en était sans danger, puisque la princesse ne devait porter ces parures qu'au moment de son mariage à Saint-Pétersbourg, et que c'était dans la durée du voyage vers la nouvelle capitale que l'évasion des deux amants devait être effectuée.

Cependant, au milieu de cela, un bruit se répandit à la cour, un bruit bien insignifiant, d'un bien petit intérêt pour tout le monde, mais foudroyant pour Trenck et Stella. On disait que l'impératrice avait envie de passer la reste de l'été à Moscou ; puis on annonça officiellement que Sa Majesté ne changerait de résidence que dans un temps indéterminé.

Tout espoir de délivrance était subitement anéanti ; la seule voix de salut se refermait tout à coup. Il restait cette effrayante alternative ou de tenter une fuite, avec la certitude de se faire arrêter, ou de laisser s'accomplir le mariage de la princesse.

Entre ces deux extrémités, qui étaient également le supplice, la mort, certes ni l'un ni l'autre des deux amants n'eut le courage de choisir.

Il fallut pour les victimes vivre avec ce fer dans le cœur, paraître dans le monde, y conserver l'aspect de sérénité ordinaire.

Quelquefois maintenant, Trenck rencontrait Stella dans les visites au palais de la chancellerie. Et dans quelque instant rapide, au tournant d'une allée du jardin, ou dans une embrasure de fenêtre du salon, il lui disait :

— Que ferons-nous, Stella ?

— Vous savez bien, répondait la jeune fille qu'il est impossible de franchir cette Russie, notre prison, vous savez bien qu'il est plus impossible encore pour moi d'épouser Appraxin.

— Eh bien, alors ! reprenait Trenck, pâle d'effroi.

— Alors, je pense que dans une telle situation il doit naître une troisième alternative, Puis elle ajoutait avec un regard inspiré : Je ne sais ce qu'elle peut être. Je ne puis même la supposer... et pourtant, je l'attends !

Quelques semaines s'écoulèrent encore, on parlait du retour du ministre fiancé de la princesse ; le 25 août approchait.

Comme on en était là, Trenck se trouva un soir chez la comtesse Bestuchew à une partie d'homme avec la princesse.

Celle-ci avait les traits visiblement altérés ; elle se plaignit plusieurs fois d'un violent mal de tête qui l'éblouissait et lui faisait jeter ses cartes presque au hasard. En même temps, elle fit au baron de Trenck le signe qui

indiquait un rendez-vous au jardin de Troitzky, puis le second signe qui le fixait au surlendemain soir.

Au moment où l'on sortait de la chancellerie, Trenck fit une observation qui passa légèrement dans le moment, mais dont il se souvint plus tard. Comme tout le monde était descendu à la fois, il se trouva sous le portail en même temps que la princesse ; ce fut lui qui lui offrit la main pour monter en carrosse. A cet instant, Stella lui serra la main avec une passion fiévreuse et extraordinaire.

Le lendemain Trenck ne savait comment user sa vie jusqu'au jour suivant où il devait revoir Stella. Il monta à cheval et erra dans la campagne toute la journée.

Le soir, à la même heure où il avait reçu précédemment ce billet mystérieux dans lequel on lui parlait de la prudence à garder pour ses entrevues avec la princesse, il reçut de la même manière une seconde enveloppe.

Celle-ci contenait un volumineux parchemin, revêtu de toutes les constatations légales et qui était un sauf-conduit, qui sous des noms supposés portait assez exactement le signalement de Trenck et celui de la princesse, pour qu'à l'aide de cette pièce les deux amants pussent franchir le territoire de Russie.

Un moment Trenck se sentit réellement fou. Le transport de joie lui troubla d'abord tellement l'esprit, qu'il ne songea pas à l'étrangeté de cet envoi ; puis, lorsque cette réflexion le frappa, sa surprise fut si étourdissante qu'il resta longtemps à se frapper le front, à marcher dans sa chambre comme un insensé, s'efforçant de deviner d'où pouvait lui venir ce secours inespéré.

Enfin Trenck, dans ses récits, dit qu'il ne dormit pas de toute la nuit, et on le pense sans peine.

En se levant, il eût voulu dans son ardente impatience dévorer les heures de cette longue journée. Pour s'étourdir, et surtout pour se soustraire aux regards des indifférents, aussi bien qu'à la nécessité de se composer une figure d'emprunt à leur usage, il recommença à battre les champs au grand galop de son cheval,

Enfin le soir, à huit heures et demie, il se rendit au jardin de Troitzky.

Il allait voir Stella, et la voir pour lui porter la délivrance, le bonheur !

Il était immobile devant la grille, le regard plongé dans l'enceinte,

Mais le voile blanc de la Géorgienne n'apparut point ; nul mouvement ne se fit entendre dans le feuillage ; l'heure s'écoula, et cette morne immobilité continua. L'étendue d'ombrage, baignant dans l'ombre transparente, se déroula toujours la même devant les yeux de Trenck ; et à la fin, ce jardin désert et silencieux, lui devint tellement odieux à considérer, qu'il lui jeta un accent de colère et de désespoir et s'éloigna désespéré.

Il fallait donc attendre encore vingt-quatre heures.

Cette fois Trenck resta enfermé chez lui sans recevoir personne, et à se répéter toute la journée que Stella avait été retenue la veille par quelque obstacle imprévu, mais qu'elle viendrait ce soir là.

A l'heure accoutumée, il reprit sa route vers le jardin.

Mais la même solitude, le même silence continuèrent à y régner. Cette fois Trenck désolé de ne point voir cette grille s'ouvrir, mais pensant qu'il serait bien plus malheureux ailleurs, où la perte de son espoir lui apparaîtrait plus visible, resta devant cette grille jusqu'à onze heures.

Ensuite il revint à pas lents et incertains dans l'intérieur de la ville.

Il était dévoré d'impatience, d'inquiétude ; dans son ardente volonté de voir Stella, il était près d'aller la trouver au palais des princes de G... Mais il songeait à l'avis qu'il avait reçu de ne pas approcher de cette résidence, il songeait d'ailleurs qu'en dehors de cet avis, il ne pourrait tenter d'y pénétrer furtivement sans la plus insigne, extravagance, et le plus grand danger de ruiner ses projets à jamais.

Et cependant, tandis qu'il se disait cela, qu'il appuyait sur ces réflexions, ses pas l'avaient amené vers le palais de G...

Cette habitation princière donnait sur la place impériale, mais elle était si vaste que ses constructions s'étendaient de l'autre côté, jusqu'à des rues retirées.

A cette heure, tout était fermé et endormi dans le quartier ; Trenck put rester près des murs du palais en évitant la principale entrée, vers laquelle était en faction un des gardes delà demeure, et il se mit à errer dans les alentours sans, avoir pour tant aucun but ni espoir.

Une seconde entrée se présentait, ouvrant le corps de logis en retour, situé sur la rue qui débouchait de l'angle de la place. Comme il passait là, Trenck remarqua avec surprise que cette porte latérale était restée ouverte au milieu de la nuit.

Cette observation le conduisit à une autre, il vit au premier étage de cette partie du palais une faible blancheur apparaissant à trois fenêtres. Cette

teinte était à peine perceptible, mais elle n'indiquait pas moins des lumières à l'intérieur qui transparaissaient légèrement à travers des rideaux de soie blanche.

Trenck pensa que si l'on veillait encore à cette heure, ce ne pouvaient être que des domestiques pour la prolongation de leur service, qu'alors il ne lui serait pas impossible de trouver là haut la Géorgienne, et d'apprendre, pareille le motif de l'absence de la princesse.

Ce raisonnement était absurde ; il se basait sur une supposition gratuite, et arrivait à une conclusion de la plus extrême inconvenance, mais il flattait la passion de Trenck, sa passion du moment, qui était de pénétrer dans la demeure de Stella et il s'y arrêta.

Il franchit donc cette entrée si singulièrement ouverte devant lui, et se trouva sous la voûte d'où partait l'escalier particulier de ce corps de logis.

Chose plus étrange ! les autres portes que Trenck rencontra sur son passage se trouvèrent ouvertes comme la première. L'intérieur du palais était éclairé de lampes de nuit. Il monta, il traversa une vaste pièce d'entrée, puis une longue galerie. Comme dans cette nuit tout devenait toujours plus bizarre, Trenck rencontra dans cette galerie plusieurs femmes de service, qui allaient et venaient, et qui, au lieu de s'étonner de voir un étranger, de l'interroger sur le motif de sa présence, n'eurent pas même l'air de faire attention à lui.

Il avança encore, traversa une antichambre, puis arriva au seuil d'une grande chambre à coucher. C'était celle qui, plus éclairée à l'intérieur, laissait sa lumière percer la soie des rideaux.

Il y avait à la fois dans cette pièce une certaine recherche d'ornement, et une solitude étrange. On y voyait d'abord un grand christ, ce Dieu des douleurs qui apparaît toujours aussi dans nos moments de détresse. Il était posé sur une espèce d'autel, couvert de riches ornements du culte, de fleurs, de candélabres étincelants. L'air était rempli d'une odeur d'encens, qui est aussi le parfum des moments solennels.

En face de cet autel, était une alcôve toute enveloppée de soie blanche à crêpines d'or, et à demi fermée. Une seule personne était auprès de la couche ombragée par ses draperies, c'était la Géorgienne, agenouillée, immobile, et dans une pose inclinée, où le voile étoilé de sa tête l'enveloppait tout entière.

Une forme humaine, roide, immobile se dessinait sous le drap flexible du lit.

Trenck n'eut pas besoin de faire un pas de plus, de rien, demander.

Il était dans la chambre de Stella... et Stella était morte !

Sans savoir ce qu'il faisait, mais guidé à son insu par un élan de loyal amour qui lui défendait de compromettre l'honneur de Stella même lorsqu'elle n'était plus, il retint le cri de son désespoir, et s'élança hors de cette chambre.

Du reste, il pensait n'être pas séparé de Stella pour longtemps : il ne voulait lui survivre que le temps qu'il fallait pour aller chez lui prendre un pistolet et se brûler la cervelle.

Il sortit sans être remarqué, comme il était venu.

Naturellement, dans le trouble de ce moment, quand la jeune princesse venait de succomber si rapidement sous un mal foudroyant, quand toute la nuit cette partie du palais avait été remplie par les médecins, le clergé et les gens amenés à leur suite, et que la famille venait de se retirer, en laissant le soin de la veillée mortuaire à la fidèle Géorgienne, le peu de personnes qui restaient là n'avaient pu se préoccuper de la présence d'un étranger.

Trenck éperdu, franchi précipitamment les rues, arriva jusqu'à quelque distance de son hôtel. Mais tous les ressorts brisés de son être cédèrent à la fois, et il tomba sans connaissance sur le pavé.

Quand il revint à lui, il était grand jour.

Il se vit sur son lit, dans sa chambre, où dardait le soleil, comme pour lui dire qu'il vivrait, qu'il resterait les yeux ouverts à la lumière malgré lui. Ses deux bons domestiques étaient au milieu de la chambre, droits et fixes à le regarder, lord Hindfort était assis à côté de son lit.

Le souvenir de Trenck se ranima ; il ne chercha point à savoir ce qui lui était arrivé à lui-même. Il revit la chambre de Stella. Le déploiement du culte pour les derniers sacrements², une couche somptueuse pour son dernier soupir... Un nuage d'encens qui venait l'envelopper pour l'emporter au ciel !... Et après ce tableau qui flottait devant ses yeux, il n'y aurait plus rien pour lui de la princesse de dix-sept ans, il n'y aurait plus rien d'elle sur la terre !

Le pressentiment faisait secouer la tête à Stella quand il était question de son mariage avec le ministre, elle ne croyait pas non plus à la fuite avec son amant ; une troisième alternative devait venir, disait-elle, et il était venu l'éternel adieu à la vie.

Trenck, le regard perdu dans l'espace, contemplait Stella dans le monde des âmes.

— Oui, regardez-là bien, lui dit lord Hindfort, et ne pensez point à vous.

— Pour moi, dit Trenck, il n'y a point à y penser ; je n'ai qu'une chose à faire.

— Non, reprit le paternel vieillard ; si vous mourez qui donc la regrettera autant que le mérite sa jeunesse, sa grâce, sa beauté ? qui donc l'aimera avec idolâtrie toute morte qu'elle est ? qui lui consacrera un culte dans son âme ?... Voulez-vous qu'elle disparaisse toute entière de ce monde ?

Trenck n'entendait pas.

Mais ce jour et les suivants lord Hindfort ne le quitta pas ; il s'interposa toujours entre le malheur et le suicide ; il emmena son jeune ami voyager, puis il lui fit peu à peu renoncer à ses funestes projets, par cette pensée qu'il avait d'abord exprimée :

« Si vous mourez, qui donc lui consacrera un culte dans ce monde. »

Mais Trenck écrivait bien longtemps après la mort de Stella.

Ce fut l'exemple le plus frappant de la bizarre vicissitude de ma destinée ; toujours m'élevant au sommet de la plus brillante espérance pour rendre ma chute plus terrible. »

Le dépôt que la princesse lui avait confié en vue de leur prochain voyage s'élevait à peu près en argent et bijoux à sept cent mille ducats. Lord Hindfort et comte de Bernes furent d'avis qu'il le gardât, puisque ce serait sûrement la volonté de Stella si elle pouvait être exprimée.

Le baron de Trenck reparut dans le monde³ ; et il eut assez d'empire sur lui pour y dissimuler sa douleur, ayant juré dans son âme à sa chère morte un inviolable secret sur leurs amours.

Mais quinze jours ne s'étaient pas écoulés, que l'événement auquel il aurait le moins dû s'attendre, vint encore le placer dans une situation nouvelle.

IV. — La marguerite.

Un jour, le baron de Trenck reçut un message de la comtesse de Bestuchew, qui l'invita à venir prendre le café avec elle, parce qu'elle avait à lui parler d'affaires à lui personnelles.

Trenck se rendit à la chancellerie à l'heure indiquée, trois heures après midi.

Comme il entra dans le vestibule des grands appartements, un valet de chambre chargé de le conduire, lui fit prendre le jardin, le mena jusqu'à un perron orné à chacun de ses degrés de vases de marbre, dont les fleurs rattachées en guirlandes formaient la balustrade, et l'introduisit dans un petit salon de rez-de-chaussée.

Ce salon faisait suite au principal appartement ; mais il était fermé de ce côté et avait son entrée particulière par le jardin. Il était pour la comtesse ce que dans les anciens châteaux on appelait *la chambre du retrait*. Mais parce chemin de fleurs, et dans cette solitude assurée, la docte Héléna, jusqu'à ce jour, n'était venue s'enfermer que pour méditer sur les affaires d'État.

Trenck y trouva la damé du lieu qui l'attendait.

La comtesse était en négligé fort simple ; cette simplicité se montrait aussi dans son entourage.

Cette retraite, dont les lambris étaient revêtus de marbres gris et blanc, les tentures de même nuance, avait un aspect austère ; l'ameublement en était dépourvu d'ornement et d'éclat ; seulement, au milieu, on voyait se distinguer par sa recherche élégante une petite table où le service du café était préparé pour deux personnes.

Sur cette table, était posé dans un vase d'albâtre un gros bouquet, entièrement composé de marguerites blanches.

Héléna en robe de cachemire blanc flottante, et seulement retenue par une cordelière à la ceinture, les cheveux négligemment relevés, était assise sur une causeuse au fond du salon. Il n'y avait nul apprêt dans sa mise, mais ses cheveux blonds, qui avaient conservé toute leur riche abondance, lui faisaient une naturelle parure ; le ton blanc de sa robe, loin de nuire à sa carnation, ajoutait encore par le reflet à l'extrême blancheur de son cou et

de ses bras à demi découverts ; l'abandon de sa taille dans de souples vêtements en laissait voir les perfections naturelles.

Avec son aspect noble et grave, elle était en même temps si gracieuse et attrayante, qu'elle donnait à son âge de trente-huit ans les charmes que les autres empruntent de la jeunesse.

Sans se lever, elle fit signe au baron de s'asseoir dans un fauteuil placé devant elle.

Trenck avait vu deux choses en entrant : la beauté d'Hélène dans ce négligé qu'elle gardait d'ordinaire pour la solitude, puis ce bouquet de marguerites blanches qui, placé en évidence au milieu de la table, était là sans doute pour attirer ses regards et éveiller ses souvenirs.

— Monsieur le baron, dit la comtesse, je vous ai prié de venir me trouver pour vous faire part des intentions de monsieur le chancelier à votre égard.

— Je les attends, madame, pour m'y conformer, dit Trenck en s'inclinant.

Hélène dont la voix pour la première fois avait perdu de sa fermeté, de son autorité habituelle, reprit lentement :

— M. de Bestuchew pense que, pour réparer entièrement envers vous les injustices du sort, et vous rendre en Russie ce que vous avez perdu en Prusse, il conviendrait de vous donner un poste qui vous attachât plus particulièrement à la cour. Il juge en même temps que vos connaissances développées, dont il est regrettable de laisser perdre l'avantage, pourraient devenir utiles et précieuses dans une place qui vous rapprocherait des régions gouvernementales : il vous offre celle de gentilhomme de la chambre.

Trenck savait très-bien ce que, dans la bouche de la comtesse, voulait dire : *monsieur de Bestuchew pense* telle chose, *veut* telle autre ; il vit parfaitement que c'était elle qui avait décidé dans sa sagesse de lui faire quitter l'habit d'officier pour celui de courtisan, mais il n'en tira aucune conclusion encore.

Dans sa situation d'âme, il n'aspirait plus à aucune fortune ni honneurs, il ne se sentait nullement heureux de ce poste élevé auquel on l'appelait ; mais comme il ne tenait pas non plus à être dragon de Tobolski plutôt que gentilhomme de la chambre, il accepta en remerciant respectueusement *monsieur de Bestuchew* de la faveur qu'il voulait bien lui faire.

Cependant son regard s'était reporté vers le bouquet de marguerites.

Si ces fleurs avaient été mises là à dessein on avait eu raison, car Trenck, dans le tumulte de sa dernière passion, avait bien oublié la bague de la

comtesse. Mais, en se la rappelant en ce moment, il trouva, sa réponse à de nouvelles bontés assez froide et tenant même de l'ingratitude, et il reprit d'une voix plus pénétrée :

— Vous le voyez, madame, j'avais raison de vous dire que, bien au-dessus des divinités païennes, les saintes ont l'avantage de répandre des bienfaits sur leurs fidèles. Vous pouvez juger que l'image que je possède, de l'une d'elles m'est devenue grandement favorable.

Elle répondit d'un accent doux et rêveur :

— En vous donnant cette image, et en acceptant la sainteté que vous vouliez bien me conférer, j'ai dit que, de par ma puissante intercession dans le ciel, je voulais qu'elle servit *préserver ou consoler*. Elle n'a pu préserver, puisse-t-elle au moins faire le reste !

— Comment, madame, dit Trenck, mais elle m'a parfaitement préservé, puisque je n'ai été atteint jusqu'à ce jour d'aucun événement funeste.

— Vous dites cela ? reprit Héléna en le regardant fixement.

— Et par conséquent, ajouta Trenck, elle n'en est pas aux consolations à répandre.

— Ne feignez pas avec moi, dit d'un accent paisible Héléna. Dans le monde, vous faites bien de refouler vos douleurs dans votre âme ; mais avec moi, vous pouvez les laissez paraître.

Trenck s'arma de courage pour combattre cette ouverture embarrassante, et dit en riant :

— Vraiment, madame, ces paroles ont de quoi m'étonner. Je vis entièrement dans mes devoirs et mes plaisirs. Je m'acquitte très-agréablement, vous le savez, de mon service près de l'impératrice. Je suis le jour au commandement de mes dragons et le soir au spectacle ou au bal. Je viens de faire un voyage d'agrément aux bords de la Moscowa avec l'aimable lord Hindfort... et je suis rentré à Moscou pour recommencer à y vivre de même, et ainsi que vous pouvez le voir, sans de trop grandes douleurs.

— Vous ne dites pas un mot de vérité, répondit la comtesse avec un regard doux comme une caresse. Vous n'étiez depuis quelque temps ni au devoir ni au plaisir, ni à la parade ni au bal ; vous ne viviez réellement que pour un sentiment exclusif... qui a eu une fin bien douloureuse.

Trenck pâlit et balbutia :

— Madame... en vérité... je ne puis comprendre...

— Ai-je besoin de nommer l'objet de ce sentiment ?

— Ce serait une supposition fausse.

— De rappeler la mort qui l'a si promptement brisé ?

— Ce serait plus mal encore.

La comtesse se tut. Trenck dit avec un sourire frémissant :

— Quoi, madame, parce que j'ai eu l'honneur de voir quelquefois chez vous la princesse à laquelle vos paroles font allusion ; parce que j'ai dansé, autant que je peux m'en souvenir, deux ou trois fois avec elle, il vous plaît de faire de cela un roman.

— Oh ! oui, dit-elle, un roman avec entraînement subit, avec tout aussi prompt rendez-vous à la lueur des étoiles, projet d'enlèvement, de fuite, et pour couronnement à cela, tous les serments accoutumés... Mais ce roman est de ceux qui subsistent très réellement dans la vie.

Trenck malheureux, indigné, faisait des efforts suprêmes pour contenir son impatience et conserver son rôle d'indifférent ; mais ses lèvres sèches, tremblantes ne pouvaient proférer une parole ; il tordait convulsivement son gant entre ses doigts.

— Vous trouvez très-mauvais ce que je vous dis là, reprit la comtesse, vous jugez peu digne et peu délicat de ne pas attendre des confidences volontaires ; vous pensez que je ne devrais pas ainsi brutalement vous déchirer l'âme pour en montrer malgré vous les mystères.

A bout de patience, et sentant son sang bouillonner, Trenck se leva et fit quelques pas agités dans le salon.

— Voilà votre gant tout en pièces, dit la comtesse en voyant tomber les parcelles sur le tapis.

— Si j'étais un homme, ajouta-t-elle, au lieu de le déchirer ce gant, vous me le jetteriez au visage.

— Et n'en aurais-je pas le droit, madame ! dit Trenck en s'arrêtant ; devrais-je laisser ainsi calomnier la vertu, l'innocence, et ce qu'il y a de bien pire encore, profaner une tombe.

— Oh ! Trenck, dit Héléna, je ne crois pas calomnier la princesse en disant qu'elle vous a aimé !

Il y avait dans ce peu de mots tant d'entraînement vrai et d'exaltation tendre, que Trenck en éprouva une certaine surprise et un adoucissement d'esprit.

— Eh bien, madame, dit-il d'un accent plus calme, puisque c'est dans un sentiment favorable pour moi que vous parlez, je m'appuie sur cette

bienveillance pour vous supplier de renoncer à une supposition... qui me fait souffrir par son injustice,

— Quoi ! vous niez encore ! dit-elle.

— Je nierai toujours ce qui n'est pas, dit Trenck le sourcil froncé et avec un accent de suprême autorité,

— Alors, dit Héléna, il est temps de vous faire changer de langage.

Elle sonna pour faire apporter le café.

Et lorsque la porte du salon s'ouvrit, lorsqu'on entra, Trenck vit avec stupeur le plateau apporté par la Géorgienne.

La jeune fille, les paupières baissées, posa le café sur la table ; puis elle releva les yeux sur sa maîtresse comme pour lui demander s'il ne fallait plus rien ; et sur un signe négatif, elle se retira.

Trenck saisi de surprise, de colère, l'accompagna d'un regard foudroyant, et dans sa violence, frappa de son poing crispé sur la table de telle manière qu'une tasse pleine de café, qui était devant lui, tomba en épanchant son contenu et se brisa.

— C'est bien, dit la comtesse avec une douceur ineffable, mais il eût été mieux encore de casser tout le service.

Trenck tout à coup se laissa retomber dans son fauteuil, jeta sa tête dans ses mains et murmura :

— Ah !... Je comprends bien à présent !

Une larme filtra entre ses doigts.

— Noble cœur ! dit la comtesse en se parlant à elle-même. Tandis que les autres font tant parade de leur conquête, tandis qu'ils la signalent de leurs regards insolents, comme s'ils plantaient leur drapeau au faite de la citadelle vaincue, lui, il cache ses succès, il souffre de les voir dévoilés... Oh ! oui, noble cœur, celui qui met au-dessus de tous sentiments personnels le respect de l'objet aimé.

— Maudite Géorgienne ! disait tout bas Trenck.

— N'accusez pas cette jeune fille, répondit Héléna. D'abord elle ne m'a rien appris qui ne me fût déjà parfaitement connu ; ensuite, lorsqu'elle m'a parlé de vos amours, c'était par dévouement pour sa maîtresse et pour vous. Étant venue souvent chez moi, sachant que j'avais quelque pouvoir, et surtout le désir de venir en aide à qui le méritait, elle m'a suppliée de vous protéger secrètement contre les pouvoirs réunis de la famille et de la royauté qui vous retenaient esclaves.

— Ainsi, madame, dit Trenck oppressé, c'est vous qui m'avez donné cet avis ?

— Oui, cet avis de vous contenter de votre jardin solitaire sans laisser approcher vos amours du palais.

— C'est vous qui m'avez envoyé ce sauf conduit ?

— Oui !... il était revêtu de toutes les formes légales, et aurait pu vous servir à traverser la Russie et à en sortir... puisque vous le vouliez... puisque c'était pour votre bonheur.

— Ah ? dit Trenck avec ardeur, vous étiez bien instruite !

— Je l'ai toujours été, dit Héléna.

— Pourtant madame...

— Toujours, je vous l'assure,

— Mais avant que la Géorgienne n'eût parlé.

— Je le savais... j'ai su toutes ces choses avant vous-même.

— Comment !

— Oui, lorsque vous avez rencontré ici la princesse pour la première fois, j'ai su ce qu'il en serait dès le commencement du dîner, tandis que vous ne l'avez su qu'à la fin.

— Mon Dieu ! madame...

— Vous vous croyiez bien cachés derrière votre corbeille de fleurs. Mais tandis que ces femmes se pavanaient, tandis que ces hommes s'enivraient, je vous voyais tous deux, là-bas, entre les tiges de roses, entre les branches d'orangers.

— Eh bien ?

— Eh bien, je voyais qu'elle vous admirait, que vous preniez une tendre pitié d'elle, puis qu'elle vous demandait de la sauver, et que vous, vous le juriez.

— Ensuite ?

— Il n'était pas difficile de prévoir que vous prendriez des rendez-vous pour concerter vos moyens d'évasion.

— C'est inouï. Mais, madame, tandis que tant de personnes étaient là sans s'occuper de nous, comment aviez-vous pour nous voir des yeux qui perçaient jusqu'au fond de nos âmes ?

— Comment ?

— Oui.

— Eh bien, Trenck, parce que je vous aimais.

Trenck reçut comme une commotion dans le cœur à cet aveu. Il resta un moment anéanti de ces paroles qui bouleversaient toutes ses idées sur le monde, surtout sur la fière comtesse Héléna.

Tremblant, il n'osait la regarder.

Quand il releva les yeux sur elle, il lui sembla la voir transfigurée. Toute hauteur souveraine avait disparu ; sa physionomie était douce et tendre ; le fond en était empreint de traces de souffrances, qu'une émotion longtemps contenue et douloureuse de l'âme avait dû y imprimer ; puis, au milieu de cette expression de calme mélancolie, il passait des rayonnements de passion exaltée et fière de sa force et de sa grandeur.

A ce moment où Héléna se montrait elle-même, elle paraissait aimante à l'excès, et admirablement belle de son amour.

Trenck ne répondit pas. Après ces mots d'Héléna, quelle parole n'eût été trop froide ou trop audacieuse.

Il n'avait levé qu'un regard sur elle, puis il restait rêveur les bras croisés sur sa poitrine, la tête inclinée.

Enfin il dit d'une voix entrecoupée :

— Je songe maintenant, madame, que vous nous protégez. Oui, après ce que je viens d'entendre, je songe que vous cherchiez à nous garantir, à favoriser notre fuite.

— Je l'aurais fait jusqu'au dernier moment, dit Héléna.

— Après ce que je viens d'entendre, continua-t-il, je songe que vous vouliez nous voir réunis à jamais, heureux ensemble sur une terre lointaine.

— Je vous l'ai dit, Trenck, c'était votre bonheur, je ne devais pas penser à autre chose.

Trenck, à tant de générosité, sentait son cœur se fondre d'attendrissement, de sainte reconnaissance.

Il se leva, il alla au vase d'albâtre posé sur la table, y prit une fleur, puis, venant se prosterner devant la comtesse, il baisa *la Marguerite* à genoux.

Depuis ce jour solennel, Trenck revit souvent la comtesse Héléna dans sa *retraite*.

Et à la fin de sa vie il écrivait :

« La sévère comtesse de B... est certainement la femme qui m'a le plus aimé⁴. »

Les années qui suivirent furent la phase brillante et paisiblement fortunée de l'existence du baron de Trenck.

Nous n'en dirons que quelques mots.

Peu après la scène que nous venons de rapporter, *M. Bestuchew* voulut que Trenck travaillât dans son cabinet, et le jeune baron passa ainsi presque toutes ses journées à la chancellerie.

En dehors du sentiment qui le retenait au palais, il s'occupait sérieusement des affaires d'État. A cette époque, les cours d'Europe recherchaient vivement l'alliance de la Russie ; il y avait de longues négociations à poursuivre avec les envoyés des puissances étrangères ; Trenck, doué de tous les attraits de l'esprit et du langage, était toujours employé dans ces relations diplomatiques ; et avec ses facultés naturelles, avec les conseils de la docte comtesse Héléna, il obtint des succès qui le mirent au rang des hommes d'État consommés.

Du reste, il était puissamment riche. Laissant en réserve les trésors de sa chère princesse Stella, il recevait de la chancelière, qui avait, dit-il, *la libéralité d'une reine*, deux ou trois cent mille roubles, par an pour ses travaux.

Il était dans la destinée de cet homme de ne s'arrêter jamais, ni sur la route de la fortune ni sur celle de la ruine ; il fallait qu'il fût toujours enlevé aux sommets les plus radieux ou tombât dans les abîmes les plus sombres.

A cette époque, et lors de ses plus beaux jours en Russie, la pensée de Trenck se reportait souvent sur son cousin le pandour.

En se voyant dans une telle situation dont il était redevable à la comtesse Bestuchew il admirait cette influence favorable du pandour sur sa destinée qui le faisait profiter, lui, de la protection ménagée à tout hasard par le chef des Hongrois, lorsqu'il avait rendu sans rançon la liberté à ses prisonniers de Silésie ; car c'était à un souvenir reconnaissant d'Héléna qu'il avait dû son intimité près d'elle, et de là un sentiment plus tendre, si fécond pour lui en grandeur et richesses.

Mais en même temps, en reconnaissant la justesse de prévision de son cousin, il en naissait pour lui d'instinctives terreurs.

Il se rappelait souvent la dernière lettre du pandour, pleine de tristes pressentiments pour lui. Et alors, ce souvenir passait au milieu de sa sphère éclatante, comme les ailes d'un corbeau rayant de noir le fond doré d'une resplendissante atmosphère.

V. — La fille de Marie-Thérèse.

Dans les premiers jours de juillet 1755, le baron de Trenck, étendu dans une élégante voiture de voyage, et escorté de ses gens à cheval, suivait une route tracée dans d'agrestes campagnes.

Il regardait la perspective encadrée dans la portière de la voiture et défilant rapidement devant lui, et, en considérant ce tableau, sa paupière s'humectait d'une larme.

C'est que cette terre était là Pologne, ces sentiers étaient ceux qu'il avait parcourus dans la glace avec Schell, ces cabanes étaient celles à la porte desquelles il avait acheté un peu de pain et le droit de coucher sur la paille, avec le prix de son chapeau ou de ses bottes vendues le matin.

Maintenant, ces campagnes étaient revêtues de leurs prés verts, de leurs grands rideaux de feuillage, de leurs champs de lin fleuri, vaste nappe d'azur comme celle du ciel. Trenck y revenait en grand seigneur, avec une place faite dans le monde, des sacs d'or dans les caissons de sa voiture. Pourtant une douloureuse sensation lui serrait le cœur ; il se demandait s'il n'était pas plus heureux autrefois sur cette route, ayant toutes les espérances qu'il lui plaisait de se créer.

Dans le malheur, on sent qu'il va venir des jours meilleurs ; à l'apogée de tous les biens, on éprouve l'instinctive crainte de l'avenir, et le sort rétablit presque ainsi la balance.

L'impératrice de Russie avait offert au baron de Trenck une mission à Vienne. Comme il hésitait à accepter, le comte de Bernes qui, ayant achevé son ambassade allait retourner en Autriche, l'avait vivement engagé à consentir, en lui promettant son appui ; lord Hindfort aussi, son sage ami, l'avait conseillé dans le même sens. En même temps, la comtesse Hélène avait combattu ce parti de toute la puissance de son amour, qui, dans sa nature généreuse et dévouée, ne devait être inspiré que pour le bonheur de Trenck.

Enfin les conseils les moins bien éclairés l'avaient emporté. Trenck, ayant accepté l'ambassade, avait écrit à son cousin le pandour qu'il arrivait à Vienne où il pourrait enfin le revoir, et il était parti.

Pourtant à Saint-Petersbourg, une lettre de la comtesse, les ardentes sollicitations de cette amie pour le retenir, l'avaient fait balancer à revenir sur ses pas. Mais Héléna lui envoyait en même temps son portrait enrichi de diamants pour le cas où il ne Voudrait pas renoncer au voyage, et il avait pris le parti de se contenter de cette image.

Sa route avait été tracée à travers la Russie, la Pologne, en longeant la Prusse, puis il gagnerait la Hongrie d'où il entrerait en Autriche.

Ce jour là, comme il considérait avec attendrissement cette terre où il avait frayé son rude pèlerinage, un incident vint rendre ses souvenirs plus vivants.

Sur la route, il vit un homme portant l'uniforme de la garnison de Glatz avec lequel son ami Schell s'était sauvé, fort poudreux, fort déchiré aussi, Comme l'était celui de son compagnon de voyage, et regardant anxieusement une cabane peu éloignée comme s'il eût songé aussi à aller y demander l'hospitalité.

Le Cœur de Trenck s'était déjà porté vers ce pauvre voyageur, lorsque celui-ci qui croisait la voiture, s'étant approché, il reconnut le lieutenant Bach.

Pousser un cri de joie, sauter sur la route, embrasser Bach et le jeter dans sa voiture, fut l'affaire d'une seconde.

Il recueillait le pauvre vagabond sur son chemin Comme autrefois le général Liewen, à sa sortie du funeste château de Gannau, l'avait fait pouf lui-même. Le mirage du passé devenait toujours plus frappant.

Inutile de dire que la surprise et la joie de Bach ne furent pas moins grandes.

— Te voilà donc ! s'écria Trenck, te voilà mon cher ennemi de la forteresse de Glatz !

— Oh ! ennemi dit Bach, quand tu avais la prétention d'être plus fort que moi sur les armes.

— Si bien que je t'ai donné un bon coup de sabre pour te montrer que cette prétention était une vérité.

— Alors j'ai vu que tu étais le maître, Je t'ai aimé et admiré à ma place.

— Mon brave lieutenant ! Mais que diable fais-tu en Pologne ?

— Ce que tu y faisais autrefois. Je me suis évadé, et je chemine comme un loup, en cherchant les plus épais fourrés pour tâcher qu'on ne me reprenne pas.

— Toi aussi, te Voilà parti sans congé.

— Il y en a bien d'autres.

— Cette pauvre citadelle est malheureuse an ménage ; on n'habite avec elle que pour songer à la quitter.

— Et pourtant, ce diable de chemin de la fuite n'est pas de roses.

— Oh ! je sais ce que tu as souffert!... Tu as passé des nuits sur la dure à grelotter, tu as tremblé à tout ce qui te semblait l'ombre d'un Prussien, tu as passé des jours sans pain... Tu as eu froid, tu as bu peut, tu as eu faim...

— Tour à tour... ou bien tout cela à la fois.

— Bon, c'est fini... te voilà abrité dans ma voiture : tu n'as plus ni froid ni peur... Mais j'y pense, tu as encore faim... La voiture ne t'ôte pas ce mal là comme les autres.

Trenck fit arrêter et tirer des caissons un poulet, un jambon, du vin vieux, un bon pain. : Puis, tandis que le voyage continuait, il regardait avec sensualité son ami qui mangeait, croyant encore rassasier lui-même sa faim d'autrefois.

— Et que fait-on à la citadelle ? demanda-t-il.

— Dame!... on n'est pas si heureux que me voilà, dit Bach en aspirant l'air de la liberté et eh se taillant du poulet.

— Le commandant Fouquet n'est pas mort ?

— Du tout... Il pensé toujours à toi.

— Tais-toi, Bach... cela fait mal de savoir que les méchants pensent à vous.

— C'est vrai.

— En vous regardant ainsi, ils peuvent avoir la fascination du serpent qui fait venir l'oiseau dans ses mâchoires.

— Bah ! il y a entre lui et l'oiseau une bonne frontière, qui rompra bien le charme.

— Bach !... Et le roi de Prusse ?

— On vante ses vertus, sa générosité, sa sagesse... On commence à l'appeler *Frédéric le Grand*. Mais je ne m'y fierais pas.

— Ni moi.

— Et le beau titre de *généreux*.. Je le garde pour ton vin... il est excellent, mon ami Trenck.

— Les hautes vertus de notre souverain... Tiens, ce sont les fleurs, les diamants, les sourires de la Pompadour de France, qui, tandis qu'elle fait miroiter tout cela aux yeux, étouffe Latude dans un cachot de la Bastille.

— Je te prie ! pas de ces histoires là... devant un fugitif.

— Deux fugitifs... car il faut me compter.

— Oh ! tu es un proscrit couvert de richesses, d'honneur, et moi le vagabond désarmé, que sa faiblesse livre au premier venu.

— N'importe Bach, il y a toujours un point du monde où se tient ouvert un cachot pour moi... Ces préparatifs sont d'une pensée assez désagréable pour gâter souvent tout le reste.

— A propos, Trenck, où vas-tu maintenant ?

— A Vienne, remplir une mission que m'a donnée la czarine.

— C'est encore une faveur de ta belle fortune.

— Oh ! j'ai bien balancé... je ne vais à cette cour qu'à regret... Jeune homme, sur les champs de bataille de Silésie, j'ai été accoutumé à ne considérer les Autrichiens que comme ennemis ; et me voir en face de ces habits blancs pour pactiser avec eux, me semble une trahison.

— Ne sois plus Prussien du tout. Il en coûtera peu de chose au grand seigneur de Moscou et de Vienne.

— C'est vrai... Eh bien, toi aussi ; Bach, laisse tout cela... Secoue de tes pieds la poussière des remparts de Glatz.

— Oui... mais pour aller Dieu sait où... Ma foi, Trenck, je fais bien honneur au jambon.

— Et au vin d'Espagne... Mais voyons. Tu penses bien que maintenant je ne te laisserai qu'en lieu de sûreté... Où veux-tu aller ?

— Partout où un pauvre diable peut ne pas mourir de faim.

— Dans l'armée ?

— Oui... soldat où l'on voudra,

— Tu aimerais peut-être mieux la grade de capitaine.

— Oh ! non, parce que je ne l'aurais qu'en rêve.

— Tu l'auras pour tout de bon, mon cher Bach, Je t'achèterai une compagnie de dragons.

— Trenck ! toi !... est-il possible, mon Dieu !

— Tu es de bonne maison, et j'ai bien assez de crédit en Russie pour te faire agréer. Et la preuve que j'y compte, c'est que je te donne dès à présent cinq cents ducats pour ton équipement.

— Morbleu ! tu veux donc me faire mourir de joie !

— Au contraire, je veux te faire bien vivre.

— Oui... de poulets et de jambon, comme à présent.

— Il ne s'agit que de perpétuer ce repas qui te plait pour toute la vie, et cela sera fait.

Les deux amis voyagèrent ensemble jusqu'en Hongrie, d'où le baron de Trenck fit partir Bach avec des traites pour son banquier, des lettres de recommandation pour ses amis, et toutes les garanties nécessaires pour son installation dans l'armée⁵.

Après cette heureuse chance d'avoir sauvé un ancien camarade en chemin, Trenck voyagea plus légèrement. Et le 15 juillet, par l'un des jours les plus radieux qui vinssent dorer la belle Allemagne, il arriva aux portes de Vienne.

Il avait envoyé un courrier à son cousin le pandour pour lui annoncer le moment précis de son arrivée, et il le trouva aux approches de la capitale.

Le chef des indépendants était accompagné de son lieutenant Nadir et d'un brillant état-major ; il amenait pour le baron un de ses magnifiques chevaux hongrois, qui avaient autrefois excité la convoitise du jeune garde du corps de Frédéric, et dont l'envoi avait commencé les relations d'amitié entre les deux cousins, lorsqu'ils n'étaient encore que de loyaux ennemis.

Trenck quitta donc sa voiture pour monter à cheval près du pandour, et tous deux firent une brillante entrée dans la ville.

Le baron logea à l'hôtel de François de Trenck, sur la place Graben.

Il envoya ses lettres de créance au palais, et reçut audience de l'impératrice pour le jour suivant.

Le moment où il vit la première souverain d'Allemagne resta toujours gravé dans la mémoire de Trenck, et il fut d'un assez remarquable intérêt pour que nous le retracions ici.

La cour était à Schœnbrunn ; le baron de Trenck partit avec le pandour pour se rendre à cette résidence.

Le chemin à parcourir était un délicieux paradis, toujours tracé dans ces jardins des faubourgs de Vienne, frais comme des corbeilles de fleurs, ombrés, profonds comme des forêts, où se rencontrent les grandeurs du monde et de la nature, où les voitures des opulents seigneurs sillonnent les allées où les cerfs et les daims viennent du fond de leurs sombres retraites observer curieusement les modes nouvelles des parures et des équipages.

Les campagnes qui succédaient à ces jardins, étaient plus riches et fécondes sans être moins riantes déroulées sur le bord du Danube, elles reçoivent de ses vapeurs une remarquable fertilité, et lui donnent en retour le reflet de leurs rives luxuriantes pour remplir son bassin de magiques paysages.

Trenck réfléchissait. En cheminant à côté du Hongrois, il jetait un regard oblique sur ce chef d'une figure aussi régulière qu'imposante, d'une taille de plus de six pieds, si bien proportionnée qu'elle était aussi belle que formidable, portant son bonnet fourré, paré d'une croix de diamants seulement pour qu'on le reconnût dans la mêlée, une ample tunique de laine, un sabre turc enrichi de pierreries, comme s'il eût attaché plus de prix à son arme qu'à lui-même.

Il se disait que ce pandour était le véritable roi de ces terres germaniques, puisqu'il les avait sauvées du désordre et de la ruine.

Marie-Thérèse, fugitive pendant l'usurpation de Charles-Albert, s'était réfugiée chez les Hongrois ; ils lui avaient fait un rempart de leurs tentes, et abaissant leurs sabres nus à ses pieds, ils lui avaient juré de mourir pour elle ou de lui rendre ses États.

François de Trenck était le chef de partisans qui avait le plus puissamment aidé à ce triomphe d'un règne meilleur, et l'Autriche lui devait tout comme la souveraine.

Aux côtés du pandour, le baron paraissait donc sous le jour plus favorable à la cour.

Les deux cavaliers entrèrent à deux heures à Schoenbrunn.

Ce palais, qui abrite son austère grandeur derrière ses fortifications inébranlables, n'a du dehors que la beauté de la force et la majesté d'une antique puissance. Mais l'intérieur a pu se parer des charmes qui naissent en quelques printemps ; le parc est splendide et possède les plus belles serres du monde ; des serres à la fois remplies de plantes exotiques et peuplées d'oiseaux de ces lointains climats qui se retrouvent dans leurs feuillages accoutumés.

Marie-Thérèse était dans ce parc, présidant une touchante Solennité.

Les officiers de garde firent entrer le baron de Trenck et le chef militaire qui l'accompagnait dans l'intérieur de cet enclos, en attendant que la souveraine put donner audience à l'envoyé de Russie.

Trenck avançait dans ces bois fleuris, l'œil fixé sur le groupe dont l'impératrice était le centre ; il demeura à cinquante pas de là, sous un bosquet d'où il put considérer la scène suivante.

Marie-Thérèse était debout devant un portique de marbre blanc. C'était une femme de majestueuse figure, grande et blonde, dans la force de l'âge et l'apogée de la beauté. La mère de Joseph II avait deux plus jeunes enfants. Elle tenait sur l'un de ses bras, une petite fille d'un an tandis qu'une autre

de deux ans de plus seulement, était à ses cotés suspendue à la main qu'elle lui tendait.

La souveraine vêtue d'une robe de soie bleue à reflets argentés, la tête ceinte d'un ruban d'argent qui séparait ses cheveux, gardait encore de ce léger diadème quelque chose du rang suprême dans la retraite du palais. La force et le courage dominaient sur ses traits. Si dans ses draperies d'azur et son auréole blonde, elle ressemblait à un ange, ce n'était pas à ceux qui chantent paisiblement les louanges du Seigneur sur leurs harpes d'or, mais à ceux qui, le glaive au vent, sont prêts, à tenir tête à tous les démons d'enfer.

Devant elle, était l'astrologue qui venait tirer l'horoscope de ses enfants. On en était encore à cette croyance qui ne s'est pas effacée depuis longtemps, et reparaitra peut-être un jour.

Cet astrologue était le maître des maîtres, il avait changé l'ancienne astrologie. Comme les augures romains, il étudiait à ciel découvert et bornait ses observations à un seul astre, le soleil.

C'était le philosophe de la lumière.

Il disait qu'il ne fallait pas s'enfermer dans l'ombre pour lire au grand livre de vérité.

Que c'était folie de consulter des astres plus éloignés et moins connus, quand nous avons notre soleil à nous devant nos yeux.

Aussi, portait-il une robe de laine blanche bordée de rayons de soleil, c'est-à-dire de bandes d'or, et sur le front la bandelette consacrée, où rayonnait en pierreries l'image de son astre.

Les deux imposants personnages, la souveraine, le prêtre de l'avenir, tenant leurs pensées ardemment attachés sur ces deux enfants à peine nés, étaient revêtus d'une simple mais saisissante majesté. Dans le fond du tableau, il n'y avait que recueillement et silence. Les seigneurs, tenus immobiles par le respect, le temps calme, le feuillage sans souffle et sans murmure, paraissaient s'unir à la religieuse solennité :

L'astrologue prononçait ses formules mystérieuses il formait ses signes cabalistiques, puis il regardait tour à tour la petite fille de trois ans et le soleil que ses yeux s'étaient accoutumés à fixer ; il observait les effets de lumière sur le visage de l'enfant, la forme légère de son ombre sur le sable.

— Maître, dit Marie-Thérèse, je ne tremble pas, quoique le destin de ces enfants soit ce que j'ai de plus cher au monde ; ainsi, dites sans déguisement tout ce que vous pourrez en apercevoir ; parlez avec courage puisque je vous entendrai de même.

Et l'astrologue, explorant plus profondément encore l'irradiation de l'astre :

— Une couronne, dit-il une couronne dans les rayons du midi... elle forme ses fleurons royaux d'étincelles de lumière.

— Je pense bien, dit Marie-Thérèse, que ma fille Caroline sera reine ; mais dites ce que vous voyez de son destin dans ce règne.

— La couronne s'injecte de petites taches sombres... ce sont des influences funestes à la royauté qui la troublent ; je vais voir si la couronne en triomphe... non une vapeur grise la voile... et maintenant que le nuage a glissé... je ne vois plus rien à la place qu'il découvre.

— Et comment maître, traduisez-vous cette vapeur grise dans laquelle la couronne se perd ?

— Madame... c'est l'exil... sans retour.

Marie-Thérèse laissa s'abaisser son front assombri, et resta un moment en silence, puis elle revint à son plus jeune enfant.

La petite fille d'un an craintive sous les regards qui l'entouraient, par un fugitif mouvement de tête, retirait son joli visage derrière ses cheveux déjà longs et bouclés.

Mais la mère la souleva un peu plus sur son bras, en disant à l'interprète du destin :

— Voici ma fille Marie-Antoinette, prononcez sur elle,

Et l'astrologue après avoir renouvelé ses observations et fouillé dans les rayonnements célestes :

— Oh ! dit-il, c'est encore une couronne... Non plus un cercle d'or, à peine perceptible dans les jets lumineux, mais cette fois une image claire et splendide de l'emblème de la royauté. Elle s'est formée à l'occident, et c'est la plus radieuse que j'aie jamais vu paraître dans les révélations de l'avenir.

— Observez-là, maître, dit l'impératrice.

— Elle jette un vif éclat... mais qui vacillé à mes yeux, étant souvent croisé par les vapeurs grises de l'atmosphère.

— Ce sont déjà des signes de luttres sans doute... regardez encore.

— Je la vois toujours... mais encore cette fois un nuage s'approche... et maintenant... il a tout effacé.

— Étudiez ce signe et parlez, je l'exige.

— C'est un nuage sombre, compacte, et de nature étrange... sa masse noirâtre est infiltrée de lignes rouges, comme des teintes de sang.

— Maître, dit Marie-Thérèse en pâissant, quelle signification donnez-vous à ce nuage ?

— Je ne peux le dire, madame, répondit l'astrologue, car je n'en ai jamais vu de semblables dans les cieux.

Mais sous la gravité immuable du prêtre du destin, il y avait en ce moment une expression d'étonnement et de terreur voilée.

— Oh ! ma pauvre enfant, dit l'impératrice en serrant la petite fille sur son sein.

Cet accent d'une mère désolée termina la séance.

Ces deux petites filles devaient être plus tard Caroline, reine de Naples, et Marie-Antoinette, reine de France.

Tout le monde, dans une sorte de consternation, sortit du parc impérial en silence.

Nous avons dû rapporter cet incident du voyage du baron de Trenck, car, bien qu'il paraisse fort étranger à celui-ci, on verra dans la suite que ce moment, par les relations mystérieuses et bizarres de la destinée, eut une influence suprême sur le dénouement de son histoire.

VI. — Le dernier coup de pistolet.

Nous passons sous silence le séjour du baron de Trenck à Vienne ; il n'y a rien à rapporter de son existence dans cette nouvelle cour, remplie comme dans les autres par les travaux diplomatiques, le luxe, les plaisirs, les succès, les amours. Les jours heureux ne laissent rien dans l'histoire.

Et Trenck était heureux ; surtout son orgueil, qui fut toujours la plus forte partie de sa nature, respirait à pleins bords, s'enivrait à une coupe toujours pleine.

Au bout de trois mois, et lorsque le moment de son retour en Russie était venu, il apprit la mort de sa mère. Il désira se rendre à Dantzick pour régler avec ses frères et sœurs ses affaires de famille ; et, après avoir écrit au cabinet de Moscou pour en demander l'autorisation, il régla son itinéraire par les bords de la Baltique.

Il partit de Vienne le 10 octobre.

Le chef des pandours qui retournait en Hongrie l'accompagna pendant les premiers jours du voyage.

Par une matinée d'automne pâle et voilée, vers les frontières de Hongrie aux sites sévères et silencieux, les deux cousins se disaient adieu.

Le chemin se divisait en cet endroit ; François prenait la route des montagnes, et Frédéric celle qui descendait dans les plaines de la Pologne. Comme le premier trajet était inaccessible pour les voitures, les gens du chef militaire sellaient des chevaux de main pour lui et pour sa suite ; le baron qui avait mis pied à terre, restait encore dans ce dernier instant auprès de son cousin.

Les deux voyageurs étaient arrêtés sous une grande voûte de chênes jaunissant à la lisière d'une forêt sauvage et grandiose ; à quelques pas, les chevaux du pandour hennissaient de joie en retrouvant les senteurs de leur air natal, et les gais soldats les harnachaient en chantant ; de l'autre côté, les équipages du baron l'attendaient.

— Le temps est déjà froid quand le soleil se cache, dit Frédéric de Trenck, en resserrant son manteau. C'est le premier jour sombre qui nous revient depuis trois mois.

— Et vous êtes saisi de cette légère fraîcheur, pauvre homme de cour, dit son cousin.

— Vous vous trompez, François, dit le baron, nulle température ne me pénètre... Mais, tenez, c'est une autre espèce de frisson que je ressens parfois, et dont l'impression m'est plus pénible.

— D'où peut-il venir, beau cousin ?

— De vous, monsieur le raisonneur. Oui, parfois au milieu de ma vie fort brillante, les funestes prédictions de votre dernière lettre se font tout à coup ressentir en moi, plus mornes et froides que ce vent du nord.

— Tant mieux, alors ! si elles se réalisent un jour, vous saurez au moins que je l'avais prédit.

— Le bel avantage !... après le malheur, j'aurai par-dessus le marché le plaisir de savoir que j'ai été un sot en ne vous écoutant pas.

— Mon pauvre Frédéric ?... Eh bien, il serait temps encore... Venez avec moi en Hongrie.

— En Hongrie ?

— Croyez-vous donc que vous y seriez si à plaindre ? Vous ferez comme moi, vous fertiliserez de vastes domaines... Il y a là dix châteaux et pour plus d'un million de terres qui, d'après mon testament, vous reviennent après moi... Puis, lorsqu'il se présentera quelque cause juste à servir, ou quelque occasion de faire fortune, vous mènerez en guerre, le sabre au vent, au son de leur musique terrible, ces hardis régiments dont je vous laisserai aussi le commandement. Ils redresseront les torts comme ils l'ont fait pour Marie-Thérèse, ou bien ils reviendront de chez les Tartares avec des têtes d'ennemis au pommeau de leur selle et des sacoches d'or dans leurs chariots.

— Non, jamais, François, jamais rien de ce que vous dites ne pourra me plaire, ni existence obscure, ni guerre barbare.

— Il vaut mieux être homme de cour, n'est-ce pas ? c'est-à-dire tout sacrifier à une valeur d'emprunt, n'être plus un homme, mais un habit brodé, laisser tomber le dedans en pourriture pour parer le dehors : comme le citron, qui, à mesure qu'il se met en étoupe, prend une écorce plus dorée.

— Vous allez trop loin, François, et l'exagération ne dit rien.

— Ah ! par exemple, me direz-vous qu'après des princes on ne s'abdique pas soi-même ? Si fait, messieurs, vous n'êtes plus vous, mais un objet du luxe souverain, un rayon utile à sa splendeur. Vous, baron de Trenck, on ne connaît plus de vous que le *gentilhomme de la chambre*, un

autre est le *capitaine des gardes*, un autre *l'écuyer*, un autre *le veneur*. C'est positif ; il y a trois classes de gens qui perdent leur nom ; les courtisans, qui ne sont plus que des titres, puis les malades des hôpitaux et les malfaiteurs des galères, qui ne sont plus que des *numéros*.

— Taisez-vous, François ! ce n'est plus le vent de glace que vous m'envoyez, c'est le vent de mort.

— Pourtant, ce que je viens de dire est général, et pour vous, Frédéric, il y a encore un danger de plus. Oui, ce coup de massue sans cause qui vous est tombé sur la tête à la cour de Prusse, vous a marqué dès votre première jeunesse pour être trompé dans votre amour des souverains, pour en être injustement persécuté.

— Et qu'y puis-je, mon Dieu !

— Vous sauver. Voyez, en ce moment, deux routes vous sont ouvertes... Je ne parle pas au figuré... non : voici devant vous les deux principales voies de ces frontières. L'une monte à travers les forêts au manoir de Hongrie, où vous trouverez la vie d'homme et de soldat, l'autre vous ramène d'où vous venez et parmi les mêmes dangers.

— Ah ! ne parlez pas ainsi !

— Je puis bien vous dire où vous allez. Ah ! nous sommes ici dans le pays des fictions, des légendes lamentables ; elles servent en ce moment à peindre ma pensée. Oui, figurez-vous que, dans cette route que vous choisissiez, vous trouverez à chaque pas *l'herbe qui égare*, vous passerez au bord de la rivière où la *nymphe des eaux* vous attirera dans ses bras pour vous coucher dans le lit de vase des noyés, vous entendrez *l'oiseau à bec d'or*, dont la voix est si douce qu'on le suit jusqu'à ce qu'il vous ait conduit au précipice.

— François, il est cruel de rappeler vos prévisions quand j'ai avoué être assez faible pour les craindre.

A cet instant, on amena au chef son cheval, qui piaffait d'impatience.

Le pandour s'arrêta encore en tendant la main à Frédéric.

— Ah ! François, dit le baron, vous savez bien que je suis enchaîné à ma carrière, que ma nature comme la force des choses me ramènent à la cour ; pourquoi voulez-vous que j'y retourne avec cette ombre funeste dans l'âme ?

Le pandour sauta en selle et partit, mais en se retournant pour dire encore :

— Allez, Frédéric, donnez aux princes une victime de plus !

Et il disparût.

Le mouvement rapide et étourdissant du voyage effaça bientôt l'impression pénible que le baron de Trenck avait reçu de cet adieu.

Dans toutes les villes qu'il traversa, sa belle position, ses agréments personnels, ces charmes de l'esprit et de la figure pour lesquels il ne connut jamais de rival, le firent rechercher et fêter dans le meilleur monde. Il n'en fallait pas tant à sa nature légère et présomptueuse pour oublier toute crainte.

A Dantzick, il régla ses affaires de famille de manière à jouir des biens qui lui laissaient, ses parents, ses terres étant confisquées en Prusse. Sa sœur, veuve alors, se justifia près de lui de la réception cruelle qu'elle lui avait faite au château de Hannau, où elle était sous la puissance despotique de son mari, et ils renouèrent des liens d'amitié qui durèrent toujours.

Une remarquable coïncidence vint marquer le voyage de Trenck dans cette ville ; il s'y trouvait dans le moment où le roi de Prusse venait visiter son camp sur le territoire qui touchait à ses murs⁶. En se retrouvant si près de lui, Trenck était constamment préoccupé de son ancien maître et ami, : comme ces images qui s'incrument, dans l'œil, la figure de Frédéric était partout devant lui ; il la trouvait dans les cercles du monde, dans les paysages d'alentour, et c'était encore le premier objet qu'il croyait voir en rentrant dans sa chambre.

Parfois il s'arrêtait en regardant du côté de l'horizon où devait s'élever la tente du roi, et il disait les yeux humides de larmes :

— O Frédéric ! frère de ma jeunesse, pourquoi n'étions-nous pas égaux pour nous aimer ou vider nos différents à la pointe de l'épée et nous tendre la main après ? Pourquoi étais-tu armé du sceptre pour ; me frapper sans, retour. Va, en te privant d'un ami tel que je l'aurais été dans tous les moments de ta vie, ta puissance souveraine t'a fait autant de mal qu'à moi !

A côté de cela un léger et joyeux souvenir se trouvait aussi à Dantzick. C'était là que Trenck s'était si habilement joué des traîtres prussiens, avec six dragons cachés dans les blés, et les bons offices de Frantz, qu'il avait pris alors à son service pour ne plus le quitter.

Parmi les personnes marquantes que le baron eût occasion de voir dans la ville, il en est trois que nous devons citer.

Il y avait d'abord un nommé Weigarten, très-haut placé dans la faveur du roi de Prusse, dont l'arrivée à Dantzick avait coïncidé avec celle de Trenck,

et qui y venait, disait-on, chargé d'une mission importante, dont personne pourtant ne connaissait la nature.

Puis, le résident de Prusse Reimer, qui était encore à ce poste où Trenck l'avait laissé bien des années auparavant. En retrouvant dans le monde ce vaincu d'autrefois, Trenck avait ajouté par le sarcasme à son ancienne honte.

— J'ai l'honneur, avait-il dit, de saluer la perruque de monsieur le Résident. La dernière fois que j'eus l'avantage de la voir, au cabaret de Langfuhr, elle était privée de la tête qu'elle eût dû coiffer, mais elle y perdait si peu que je m'empressai de lui présenter mes hommages, comme je suis charmé de le faire de nouveau en ce moment.

Ensuite Trenck fut en grande intimité avec M. Abramson, résident d'Autriche, qui le combla d'amicales prévenances.

Le moment du départ était venu. Trenck retint son passage sur un navire suédois qui mettait à la voile le lendemain pour Riga.

Sur le point de quitter la ville, il alla faire ses adieux à M. Abramson, qui le vit partir avec la plus grande peine et lui dit :

— Au lieu d'aller coucher à bord, donnez-moi cette dernière soirée ; nous irons ensemble souper et passer la nuit à ma maison de campagne... aux portes de la ville... Je vais envoyer en rade, savoir l'heure précise du départ du bâtiment, et demain matin vous serez sûr de ne pas le manquer, mais du moins vous aurez accordé cette faveur de vous posséder encore, à un vieil ami qui, en vous quittant, n'est pas sûr de vous revoir.

Trenck ne put refuser cette invitation si pressante ; il envoya seulement ses bagages à bord, et partit pour la jolie maison de campagne de M. Abramson, ayant avec lui ses deux domestiques affidés, Karl et Frantz.

Cette habitation, à une petite distance du golfe d'Augil, était encore fort riante et parée de verdure pour la saison avancée.

Le souper et la soirée qu'on y passa furent remplis de gaieté.

Trenck, rentré dans la chambre à coucher qu'on lui avait préparée, se sentait un épanouissement d'âme extraordinaire, et voyait tout en beau, sous l'influence de sa bonne humeur naturelle et des vins précieux qu'il avait la faculté d'absorber largement sans se laisser troubler par eux. Aussi sa petite chambre, donnant sur la campagne et la mer, lui parut-elle charmante.

Lorsque Karl monta chez lui pour son service, il le renvoya en disant qu'il se déshabillerait seul, et s'assit dans un fauteuil près de sa fenêtre.

Un moment après, il entendit ses domestiques qui se couchaient au-dessus de lui, et reconnut à un tracas particulier que le prudent Karl avait détaché les armes des bagages portés à bord, et conservait, ainsi qu'il le faisait toujours, une espèce d'arsenal avec lui.

Il considérait le tableau déroulé devant sa fenêtre et y restait profondément attaché.

La nuit était close depuis longtemps, mais les ombres de l'espace avaient une beauté infinie.

Au premier plan, de grands arbres plongés dans la nuit étendaient leurs masses d'un noir épais, qui devenaient à la cime, une fine découpe décrivant les dessins les plus admirables de légèreté et de grâce ! Dans ce cadre, on découvrait le golfe d'Augil, où la transparence de l'eau, le reflet des étoiles épanchaient une molle blancheur, éclaircissaient l'atmosphère d'une lueur mystérieuse comme si un jour fait pour elle, fût venu éclairer les gracieuses fées qui se levaient dans ces nocturnes retraites.

La perspective peu étendue dans les ombres, n'en avait que plus d'attrait parce que le regard resserré dans un étroit espace en découvrait tous les détails harmonieux et suaves. Et au-dessus régnait la beauté du ciel, qui partout a toujours sa splendide immensité.

Dans cette contemplation, l'heureux Trenck, peu à peu, s'affaissa dans son fauteuil et s'endormit.

Mais à peine quelques moments se sont passés et il est éveillé en sursaut par toutes les secousses violentes à la fois.

Son fauteuil est rudement secoué, des clartés de torche dardent dans ses yeux, un tumulte retentissant éclate à ses oreilles.

Vingt lances s'appuient sur sa poitrine ; il est entouré de grenadiers prussiens, derrière lesquels se tiennent deux commissaires.

Et ceux-ci lui crient de se rendre.

Mais ce n'est qu'un éclair.

A la même minute, des coups de pistolets, tirés de la porte à l'intérieur, viennent jeter la surprise, le trouble dans la bande des sbires. Les agresseurs, frappés par derrière, se retournent subitement. A cette porte les coups de feu redoublent, les sabres étincellent.

Au premier bruit, les braves domestiques de Trenck sont accourus à sa défense.

Trenck n'hésite pas. Dans ce mouvement qui fait diversion à son sanger, il y a une minute qui lui appartient. De sa place sa main touche à

l'espagnolette, il l'ouvre, et se jette par la fenêtre ; il n'a rien vu dans la nuit de ce qui se trouve au-dessous de lui, mais le bonheur veut que ce soit une tonnelle de vigne, sur laquelle son corps rebondit, et qui le renvoie, en atténuant sa chute, sur la terre.

Il franchit un enclos, dont il ne connaît pas l'étendue, mais il arrive à un mur garni d'espaliers, il l'escalade à l'aide de ces branchages, et du sommet saute en bas, en se retrouvant sans blessures.

Les deux domestiques de Trenck se sont séparés. Karl, qui a vu la fuite de son maître, à l'aide de sa position en dehors de la porte, retient un instant les Prussiens bloqués dans la chambre en barrant l'issue par le violent moulinet de son sabre. Frantz s'est précipité dans la cour ; il a saisi par la bride trois des chevaux laissés là par les assaillants et s'en est emparé.

Ainsi, au moment où Trenck touche l'espace du dehors, Frantz y arrive avec ses montures.

Il s'écoule seulement quelques secondes et Karl, qui, cessant tout à coup sa défense, s'est enfui de la maison avec la rapidité du vent, vient aussi rejoindre son maître.

Tous trois sont à cheval et partent bride abattue.

Trenck se retourne vers la maison que les lumières des torches lui signalent encore.

— Que le tonnerre du ciel t'écrase ! dit-il, nid de traîtres !.. Le pauvre aubergiste Lazarre m'a protégé sous son toit et toi, opulent Abramson, tu me livres pour de l'or ! !. Que les mille millions de diables te déchirent en morceaux !

Trenck et les siens ne pouvaient que galoper droit devant eux, sans savoir où le vent de la fuite les conduisait ; mais dans les parages d'une ville libre, le moindre bourg ou village qu'ils rencontreraient devait leur offrir un abri contre les Prussiens qui violaient le territoire.

Ils avaient gagné un peu de terrain, étant sortis de la perfide maison les premiers ; cependant cette distance était bien peu de chose, car au bout d'un instant, un bruit de pas de chevaux, qui se détachait dans le silence et venait jusqu'à eux, en apportant son impression lugubre leur apprit qu'on les poursuivait.

Trenck alors cherche autour de lui ce qui pourrait lui offrir un appui ; les ombres sont plus ou moins épaisses selon les taillis ou les plaines ; mais il n'aperçoit nulle part aucune lumière. A sa droite, est la campagne, à gauche, à cinquante pas à peine, le bord escarpé de la mer... mais partout la

solitude... tout servirait à Trenck de secours, le moindre voyageur, un paysan qui passerait, un berger qui aurait son parc dans ces prés... et rien ne paraît... cette terre n'a pas pour lui un être humain !..

Ils avancent toujours ; les chevaux, le flanc déchiré de l'éperon, bondissent et dévorent l'espace.

Ils ont regagné un peu de distance, car les bruits de pas de chevaux ne viennent plus jusqu'à eux. Trenck prend un fusil et des pistolets, que Frantz a jeté sur la croupe et dans la fontes des chevaux, et s'arrête pour charger ses armes.

Cependant ce temps d'arrêt d'une minute a été funeste ; le bruit sinistre de l'élan pris par les agresseurs se fait de nouveau entendre... il se rapproche même davantage... le vent de la nuit apporte déjà des accents de colère, des sons épars, d'horribles jurements... il semble que l'air commence à s'empester du souffle des bourreaux.

Les fugitifs redoublent d'ardeur... S'ils pouvaient seulement regagner cette distance perdue... ne plus entendre les ennemis derrière eux !...

Tout à coup, un espoir vient leur luire.

Ils se sont rapprochés de la mer, et galopent sur la crête qui couronne le rivage ; Trenck distingue en avant une barque amarrée au sable, et que la lueur de sa lanterne lui fait découvrir.

— Il nous faut sauter là-dedans, dit-il, en la montrant à ses gens, et gagner la pleine mer.

— Oui, dit Karl, s'il y a un marinier, il nous conduira où nous voudrons, ou bien nous le tuons, et nous ramerons à sa place.

Ils s'élancent pour gagner le point du bord escarpés d'où ils pourront descendre dans la barque.

Ce dernier trajet est plus efféché encore ; ils brûlent le rocher du rivage.

A cet instant, par une horrible fatalité, le cheval de Frantz, se heurte violemment à une souche d'arbre, et s'abat en entraînant son cavalier avec lui.

Trenck ne veut pas abandonner son digne compagnon, il s'arrête près de lui jusqu'à ce qu'il se relève.

Maintenant les Prussiens sont assez près pour distinguer la forme sombre des fugitifs. Ils remarquent l'immobilité subite de ces ombres qui s'éloignaient devant eux. Ils pensent que Trenck et les siens, las de la course, vont les attaquer ; et, ne voulant pas se heurter à trois hommes furieux, ils s'arrêtent aussi en tenant toujours leur proie sous leurs yeux.

Trenk voit la situation, et ne peut plus trouver en lui que l'énergie du désespoir.

— Le temps a été perdu, dit-il à ses gens. Impossible de fuir maintenant..., en quelques pas ils seraient sur nous... il faut se défendre.

Il n'a pas achevé qu'une décharge des Prussiens, tonne dans l'espace.

Tous trois saisissent des armes, et font feu en même temps.

Les ennemis répondent. En ce moment un nuage de poudre redouble la nuit, on ne voit pas à deux pas de soi, mais dans ces ténèbres Trenk entend le gémissement d'agonie de Frantz, qui est à sa droite et en même temps la chute de son corps qui roule dans la mer.

Le bruit sinistre du flot qui s'ouvre pour l'engloutir retentit en apportant la mort dans l'âme.

De l'autre côté le cheval de Karl a été tué. Et dans ce moment horrible, une nouvelle fusillade retentit.

Les fugitifs répondent.

Un instant, les décharges sont semblables, les balles se croisent.

Sans rien dire Trenk et son compagnon ont la même pensée.

Mourir en se défendant.

— Combien as-tu encore de coups à tirer ? dit Trenk à son domestique.

— Trois ou quatre au plus, répond Karl.

— Tiens-toi ferme à mes côtés.

— Je ne peux pas, monsieur, une balle m'a cassé la jambe..., et je tire le genou appuyé sur le ventre de mon cheval.

Trenk a encore une minute à lui ; il peut considérer ce digne serviteur, donner une larme d'admiration à son dévouement...

Puis à l'instant, un coup de feu éclate, atteint Karl, et lui fracasse la tête.

Trenck reste seul. Il décharge encore les deux pistolets qu'il tient dans chaque main.

Ces deux coups de feu isolés sont d'une horrible tristesse. On sent qu'ils sont les derniers, qu'ils ne reviendront plus ; cette détonation mourante est comme le dernier soupir du combat.

Il ne reste plus même une balle à Trenck pour se brûler la cervelle.

Le malheureux, seul au sein de cette scène lugubre, sent qu'il ne peut plus ni fuir, ni se défendre, ni se tuer.

Foudroyé par cette pensée, il tombe sans connaissance sur la terre.

VII. — Magdebourg.

Lorsque le baron de Trenck revint à lui, il était dans une voiture qui roulait rapidement et sans bruit sur un sable uni, comme si un chemin mystérieux fut venu exprès servir à son enlèvement ! C'était sans doute au sein d'une forêt, car l'obscurité était complète et uniforme comme une tenture de velours noir.

Ce silence, cette nuit continuelle, cette impression de désespoir, tout cela semblait le péristyle du cachot, vers lequel Trenck savait bien qu'il marchait.

Il comprit alors comment son arrestation s'était accomplie. Weigarten, l'agent du roi de Prusse, était venu à Dantzick tramer sa capture ; le vieux Reimer l'avait livré par rancune ; Abramson, résident d'Autriche, l'avait trahi dans un ignoble intérêt⁷.

Après une telle lutte, il était tellement meurtri et brisé, qu'il ne put d'abord faire aucun mouvement. Lorsque sa main alanguie se porta à sa poitrine, il s'aperçut que sa montre, ses boutons de diamant, ses autres bijoux, son argent, lui avaient été enlevés... Il chercha vivement sur son sein le portrait de la comtesse Hélène... le portrait n'y était plus !... il se sentit alors réellement seul, abandonné et perdu.

Au jour naissant il regarda. Il avait avec lui trois officiers prussiens ; une compagnie de grenadiers escortait la voiture. Elle prenait la route de Lauenbourg, frontière de la Poméranie.

Dès que le prisonnier fut sur les terres de Prusse, ces précautions cessèrent. Il fut conduit de brigade en brigade, vers Berlin, mais remis aux mains des officiers de garnison. Et il s'aperçut bientôt que ceux-ci agissaient envers lui avec une tolérance étrange. L'un lui permettait de se reposer sur l'herbe, de se promener seul dans les bois tandis qu'on faisait une halte, l'autre sortait et le laissait seul dans une maison où il se trouvait des chevaux ; tous paraissaient prendre à tâche de le mal garder.

Et il ne fuyait point.

« On s'étonnera avec raison, dit-il, de me voir, si différent de moi-même dans le moment le plus critique de ma vie, me précipiter presque volontairement dans l'abîme, ce même Trenck qui s'échappa de Glatz à

travers trente hommes pour recouvrer sa liberté, et qui ne connut jamais là peur, ne songeait pas à se soustraire à la vigilance très-distraite d'un seul officier. Une fatale influence que j'ignore m'avait subitement frappé d'aveuglement et de folie. »

Trenck se trompe, c'était sa destinée qui le dominait. S'il avait en ce moment gagné quelque frontière pour retourner à l'étranger, il n'eût été qu'un grand seigneur ordinaire, mort depuis bien longtemps et pour toujours, tandis qu'il devait être le plus célèbre prisonnier, et vivre dans la postérité avec son auréole de ténèbres.

A Berlin, il fut logé dans une chambre au-dessus de là grand garde, sur le marché neuf, deux sentinelles près de lui, une à sa porte.

Le troisième jour de son arrivée, les officiers de l'état-major entrèrent chez lui, s'assirent à une table, lui firent subir un interrogatoire.

— Vous saviez que le roi était près de Dantzick ? — Vous y êtes allé pour conspirer contre sa vie. — Quel était votre complot, — Quels étaient vos complices ?

Il fallait un prétexte aux rigueurs du souverain.

Trenck se renferma dans un hautain silence.

On le quitta sans avoir pu en obtenir un mot de réponse.

Le lendemain, le prisonnier fut placé dans une voiture entouré d'une formidable escorte.

— Ou me conduit-on ? demanda-t-il,

— A Magdebourg.

Magdebourg ! nom lugubre, auquel là captivité de Trenck allait donner une longue et triste célébrité.

Trenck fut enfermé au fort Neumark, et il y passa six mois, mais il savait que ce n'était pour lui qu'une prison provisoire.

Le 27 mai, ce jour le plus funeste pour lui, arriva.

A la tombée de la nuit, un roulement de voiture se fit entendre. On ouvrit verrous et serrures, il entra le major déplace, le major du jour, deux soldats portant des lanternes.

— Habillez-vous, dit-on au prisonnier.

Il passa promptement son uniforme, en cachant sur lui le seul objet qu'il eut pu conserver, et qui était un couteau... un trésor !

On lui banda les yeux, oh le jeta dans la voiture qui roula sur le pavé de la ville.

Quelques passants disaient sur son chemin :

— C'est le baron de Trenck, qu'on va fusiller et enterrer au fort l'Étoile.

Trenck le pensa et resta calme ; il avait gardé tout le sang du plus brave militaire dans les veines.

Magdebourg, à vingt milles de Berlin, sur la rive gauche de l'Elbe, est la plus forte placé de Prusse. On y voyait alors Neumark et la vieille ville, qui renfermait la forteresse, proprement dite, le Sudenbourg, la nouvelle ville, le, fort de la tour, la citadelle construite dans une île de l'Elbe, puis des forts détachés. Mais Frédéric, en ce moment, faisait ajouter à ce nombre le fort l'Étoile, le plus important de tous ; et c'était là qu'on menait le prisonnier.

La voiture s'arrête sans que Trenck sache où il est venu ; on le conduit par mille détours les yeux bandés jusqu'à sa nouvelle prison, qui maintenant est prête.

Il y a une chose horrible dans ce simple mot *sa prison est prête* ; car voici ce qui s'était passé :

La comtesse de Waldow, veuve alors comme on lésait, en apprenant l'arrestation de son frère et son complet dénuement, s'était empressé de lui envoyer de l'argent, 800 ridaxlers. Cette somme avait été saisie, remise à Frédéric, et celui-ci avait d'abord condamné la comtesse de Waldow à une forte amende, puis ordonné que son argent servît à faire construire un cachot particulier pour le prisonnier, un cachot effroyable, afin que ce fût sa sœur elle-même qui l'eût enfermé dans ce lieu de supplice.

Et cela avait été exécuté.

On lit à ce sujet dans *les Prisons d'Europe*.

« En vérité on croit rêver en lisant de pareils détails sur un roi tel que Frédéric, et il faut tout le sérieux de l'histoire pour y ajouter foi ; on ne comprend pas cette cruauté plus atroce que celle des barbares, dans un siècle civilisé, à la tête duquel marchait Frédéric le Grand... Mais les fers du baron de Trenck pèseront éternellement dans la balance du règne de ce souverain. »

Donc, lorsqu'on ôta le bandeau de Trenck, lorsque les deux lanternes posées à terre lui permirent de voir le lieu qui lui était destiné, voici quel aspect frappa sa vue.

C'est un cachot de huit pieds de long sur six de large, bas voûté, enfermé dans des murs de six pieds d'épaisseur. Dans un angle, un siège est formé de briques superposées. En face est une fenêtre, un trou, perçant ces six pieds de muraille, en forme de demi-cercle, ayant un pied de haut, deux pieds de diamètre, garni d'un grillage à mailles serrées et de barreaux de fer

de chaque côté. Les doubles portes sont en bois de chêne de deux pouces d'épaisseur et ferrées.

Ce n'est rien encore, des prisonniers ont habité des cachots semblables, mais il faut ici un raffinement de cruauté. Sur le mur de face, le nom de Trenck est tracé en briques rouges. Au milieu du sol, on voit une large pierre tumulaire, sur laquelle sont sculptés une tête de mort et des os en croix ; au dessous on lit *Ci-gît-Trenck*.

C'est à la fois l'horreur du supplice et son éternité. On a inventé un cachot où il n'y a pas même la délivrance de la mort et qui contient la tombe, d'où le prisonnier ne sortira jamais.

Frédéric eh commandant ce cachot-tombeau, a eu un trait de génie, du génie de la férocité.

Ce n'est pas tout.

Les lumières sont posées à terre : à cette clarté on voit des masses de fer neuves et luisantes, ce sont les chaînés destinées au prisonnier et dont le roi a aussi donné le modèle.

A un signe du major, les soldats déshabillent Trenck. Des forgerons qui attendent là, lui soudent un anneau à chaque pied ; ils sont réunis par une chaîne qui a un troisième anneau fixé à la muraille, de manière à ce que le prisonnier ne puisse faire que deux ou trois pas. On lui met autour du Corps une ceinture de fer, munie d'une barre de deux pieds, au bout de laquelle ses mains sont serrées dans des menottes. Tous ces instruments de torture sont fixés à coups retentissants de marteau. Ces fers pèsent soixante-douze livres.

Puis on rejette sur tout cela un pantalon et une casaque de laine pour vêtement.

Ensuite on emporte les lumières, tout le monde se retire, quatre portes se referment rudement, le silence se fait.

Et Trenck reste seul dans l'état où nous le voyons.

Qui pourrait peindre les horreurs de la première nuit passée dans ce sépulcre ?...

Le lendemain, on apporta au prisonnier un mauvais lit, un pain d'une livre et demie, une cruche d'eau.

Pourtant le jour n'était pas revenu pour lui ; une incertaine clarté reflétée par le mur d'en face, tombait seule à travers la lucarne ; et Trenck reconnut qu'il lui faudrait vivre dans un *crépuscule éternel*.

Dans ces bas-fonds, le prisonnier ne pouvait attendre aucune consolation du ciel ni de la terre ; au commencement de cette affreuse existence, il fut soutenu par cette pensée :

« Il doit être beau de supporter une telle adversité avec constance et courage ; ce serait un héroïsme inouï et au-dessus de tout ; je l'essaierai ; et si je ne peux y parvenir, j'ai toujours là mon couteau pour me délivrer de la vie. »

Cependant une nouvelle souffrance vint l'assaillir. Il avait toujours été *fort mangeur* et sa livre et demie de pain, qui n'était accompagnée d'aucun autre aliment, ne lui suffisait pas ; la faim torturait ses entrailles.

Il réclama, en disant qu'il ne demandait pas une nourriture meilleure, mais un peu plus de pain. Toutefois sa portion arriva toujours la même.

Il avait plusieurs fois demandé le nom du gouverneur de Magdebourg sans recevoir aucune réponse ; il avait aussi demandé instamment de le voir sans être satisfait davantage.

Lorsqu'il souffrit si cruellement de la faim, il réitéra avec tant de persistance et d'énergie cette demande de voir le commandant, qu'il lui fut enfin promis que cet officier supérieur descendrait près de lui le premier jour de la visite du cachot, qui se faisait les mercredis.

Peu de temps après, comme le soldat de garde venait de lui apporter sa provision du jour, il vit un point un peu luisant se détacher sur la terre du cachot ; il se pencha péniblement en attirant à lui ses masses de chaînes, et releva cet objet.

C'était un bouton de fer blanchi, qu'il frotta, sur la manche de sa casaque et approcha de la lucarne pour le voir.

La compagnie de fantassins plus particulièrement affectée à la garde de la citadelle, portait au bouton de l'habit la lettre initiale du gouverneur qui avait en sautoir les clefs de la ville. Trenck vit sur ce métal un J couronné. Il sentit un froid au cœur, et laissa tomber le bouton.

Sur ces faibles indices, du secret qu'on lui avait fait, et de cette initiale qu'il voyait, il donna dans sa pensée un nom au gouverneur de Magdebourg ; et c'était celui de tous qui pouvait lui être le plus odieux.

Il regretta d'avoir demandé le commandant. Avec la supposition rapide qu'il avait formée, il eût mieux aimé souffrir encore la faim que de voir se réaliser Son instinctive crainte.

Le mercredi suivant, à l'heure de la visite, un roulement de tambour sur le rempart lui apprit que l'officier supérieur venait vers son cachot.

Il se dressa sur son grabat, et tint le regard fixé sur la porte.

Le gouverneur qui entra était bien Jaschinski, son premier et mortel ennemi ; cette idée qui s'était, presque sans motif, présentée à lui, était le sentiment de la vérité.

Le prisonnier retenu par ses fers dans l'immobilité, attaché comme un chien à la muraille, dardait sur le gouverneur son œil de feu.

L'aspect d'un ennemi triomphant est quelque chose d'affreux. Trenck voyait dans celui-ci le traître qui, par de mensongères et odieuses inculpations, l'avait perdu auprès du roi de Prusse. Jaschinski, depuis dix ans, était engraissé ; il croyait le voir positivement gonflé de ses dépouilles. Et, en raison de cette première arrestation dont il l'avait fait frapper, cet homme avait été la source de toutes les calamités de sa vie.

Cette figure de traître faisait revenir en foule à sa pensée tous ceux qui l'avaient trahi, persécuté depuis. Son cœur en ce moment était un nid de serpents.

Pendant cela, Jaschinski, attendant vainement les réclamations qu'avait à lui faire le prisonnier, prit enfin la parole :

— Il paraît, Trenck, dit-il, crue vous vous plaignez de n'avoir pas assez de pain. Vous avez assez longtemps mangé des pâtés dans, le service d'argent que le pandour a volé au roi à la bataille de Sorau, assez longtemps absorbé de splendides festins dans les cours ennemies ; il faut aujourd'hui accepter le jeûne avec un peu de pain de munition, qui rétablit la balance.

Là-dessus, le gouverneur sortit et ne revint pas.

Cette scène de quelques minutes répandit pour longtemps un redoublement d'amertume dans l'âme du prisonnier.

Un jour pourtant, il lui vint une consolation ; un espoir, bien plus puissant que ce calme de la résignation, que cet héroïsme de la souffrance dignement supportée, qu'il avait résolu de se donner !

Son gardien entra apportant le pain du jour, Trenck regardait machinalement cette porte du cachot qui se mouvait, il en inspectait d'un coup d'œil la nature, les dimensions...

Tout à coup, il frissonna de joie : il venait de trouver un moyen d'évasion.

La porte était d'un bois très-dur, et il y en avait quatre semblables ; mais enfin ce n'était que du bois qui pouvait être entamé par son couteau. S'il parvenait à le couper autour des serrures, ces portes ne tiendraient plus ; il pourrait sortir du cachot... et Dieu ferait le reste.

C'était certe une entreprise difficile ; mais Trenck avait l'énergie du prisonnier et celle de sa propre nature.

Il lui fallait pour son travail commencer par se débarrasser de ses chaînes, ce qui n'était pas peu de chose, car un tel vêtement n'est pas fait pour être mis et ôté à volonté.

Il força sa main droite à sortir de la menotte, et elle put s'en tirer avec le sang qui jaillissait de tous ses doigts. La main gauche ne put jamais passer ; il arracha quelques briques de son banc, et lima le clou qui rivait la menotte ; elle s'ouvrit ; il eut îles deux mains libres.

Une chaîne maintenait sa ceinture de fer ; il força le crochet qui la fixait en s'arc-boutant fortement à la muraille. La plus forte chaîne retenait ses pieds et s'opposait à sa marche ; il la tordit avec assez de force pour en casser un anneau.

C'en était fait, tous ces fers dont la tyrannie l'avait chargé étaient tombés à ses pieds.

Il courut à sa porte, en examina la serrure, en sonda l'épaisseur ; et satisfait de son inspection, il résolut d'attendre la seconde nuit, qui était celle du 4 juillet, afin d'avoir le temps d'achever ses préparatifs.

Il fallait pour cela remettre ses fers, trenck se coupa des cheveux avec son couteau ; il en forma de petits cordons très-fins, dont la couleur ne tranchait point avec le fer, il en rejoignit avec cela les anneaux brisés, et fut sûr par ce moyen de quitter l'attirail de supplice quand il le faudrait, de n'être plus enchaîné qu'à sa volonté.

Au commencement de là nuit désignée par lui, il tenta l'évasion.

Le couteau put entrer dans le bois, et, au bout de deux heures de patient et actif travail, fit tomber la serrure. La seconde porte s'ouvrit de même.

Le prisonnier se trouva dans un petit vestibule précédant son cachot et qu'éclairait une fenêtre.

Quelle indicible joie quand il put revoir le ciel ! Une belle clarté de lune s'y répandait. Trenck distinguait à peu près la position dans laquelle il se trouvait ; c'était une profondeur dominée par un rempart, dont la paroi était ce *mur*, qui reflétait une faible lueur dans son cachot. Au sommet ; à une cinquantaine de pas ; il voyait une sentinelle à côté de sa guérite... Mais tout cela formait un tableau plein d'attrait, pour celui qui depuis plus de six mois n'avait eu que la nuit de la tombe.

Cependant, il ne fallait pas perdre de temps à être heureux ! Le prisonnier attaqua là troisième porte, qui céda après les mêmes efforts, et se vit enfin en face de là dernière.

Ses mains se sont bien déchirées dans ce travail, ses ongles sont brisés, à demi arrachés, le sang ruisselle de tous ses doigts ; mais il le sent à peine ; il travaille toujours, son cœur bondit de joie ; il a déjà coupé plus de la moitié du bois à détacher autour de la serrure ; il sent que dans un moment l'espace s'ouvrira devant lui !...

— Dieu puissant ! S'écrie-t-il, Dieu puissant qui as eu pitié de moi, sois béni !

A cet instant le couteau se casse en deux et la lame tombé de l'autre côté.

Trenck, pâle comme la mort, tombe affaissé sur lui-même.

« Que devins-je dans un tel moment ! s'écrie-t-il. Fut-il jamais donné à une créature de souffrance pareille !... Je tournai la tête vers la fenêtre... je regardai encore le ciel qu'éclairait la lune, mais d'un œil fixe et hagard... J'essayais de prier Dieu. Dieu m'avait abandonné.

Ainsi tout était fini.

Je pris ce qui me restait de mon couteau, je m'ouvris les veines au bras et au pied gauche. Puis, retournant gagner le cachot, je m'assis dans un coin et laissai couler mon sang... Le calme se fit en moi.... Je pensai, à cette tombe qui m'était déjà creusée, et dans laquelle du moins je ne souffrirais plus.. Cette faiblesse augmenta toujours, et je tombai dans un complet oubli de moi-même. »

Le temps, s'écoule, Trenck ne peut plus en connaître le cours..

Il voit vaguement renaître autour de lui le crépuscule du cachot... Son âme habite encore en lui et se fait sentir par une faible aspiration vers la mort, mais ses idées flottent dans un vague qui n'a pas même la sensation ni la limpidité du rêve.

Dans cet état, il entend tout à coup une voix tout près de lui qui lui dit :

« Baron de Trenck, courage ! »

VIII. — Le siège du cachot.

Trenck après la perte de son sang était presque sans connaissance, lorsqu'il entendit cette voix qui l'appelait par son nom et lui criait courage.

Il se redressa dans son coin sombre, mais il ne vit et n'entendit plus rien. Il crut alors que c'était un rêve, que cette voix amie qui semblait lui parler encore, avait été pour lui la dernière chimère de la vie.

Cependant, un instinct plus fort que la raison lui disait d'y obéir.

Il essaya donc de revivre. Déchirant sa chemise, il en fit des ligatures pour son bras et son pied, dont les veines avaient été ouvertes. Il mangea un peu de pain, but à sa cruche, et se sentit en partie, ranimé.

Mais cette vie à laquelle il voulait revenir, comment allait-elle se passer ? En entrant, on trouverait ses fers tombés, trois portes démantelées, un cachot ouvert à tous vents... A quelle réclusion plus étroite, à quel supplice plus grand ne voudrait-on pas le condamner ?

Trenck ne pouvait prendre qu'un parti de brave. On ne devait l'approcher que pour le torturer ; donc il ne voulut pas qu'on l'approchât, avant qu'il eût fait ses conditions avec l'ennemi.

Cela dît, il reprend des forces les forces de la surexcitation, du délire... Et le voilà cassant ses fers, cassant sa cruche, cassant son lit, démolissant son banc jusqu'à la dernière brique ; massacrant tout ce qu'il peut trouver sous sa main.

Ensuite il traîne ces débris, il les amasse en tas au milieu du cachot, et ce monceau de gravois lui servira à la fois de rempart et de munitions de guerre.

A midi, quand des pas extérieurs lui annoncent l'arrivée du gardien, il monte sur ses fortifications, puis, son couteau d'une main, une brique de l'autre, il attend.

Le gardien, dès la première porte ouverte découvre tout le reste.

— Jésus Dieu ! s'écrie-t-il, quel ouvrage !

Et il se sauve, appelant le major, appelant la sentinelle, le poste entier, tout ce qu'il peut appeler.

Un instant après, en effet, le major arrive avec ses grenadiers.

Quel spectacle s'offre à leurs yeux !

Trenck est entièrement nu, pâle, les cheveux hérissés, pleins de poussière, le corps souillé de sang, les yeux-flamboyants, les poings brandis.

Cette grande figure blanche, et sanglante, qui se détache dans l'obscurité du cachot, et se lève de la place où est une pierre tumulaire, n'est-ce point le spectre vengeur du prisonnier ?...

Le major se rejette en arrière, et reste dans le vestibule, en face de l'entrée du cachot, puis au bout d'une minute de stupeur, il s'écrie :

— Malheureux, qu'avez-vous fait !

— N'approchez pas ! n'approchez pas ! crie Trenck. Allez dire au gouverneur que je ne veux pas vivre plus longtemps ici... qu'il me fasse casser la tête... que je veux sortir ou mourir.

Le major effrayé envoie chercher le capitaine. Il y a quelques minutes de suspens, Trenck sur son rempart, les grenadiers à la porte.

Le capitaine arrive précipitamment ; il s'arrête aussi à la vue du prisonnier.

— Personne n'entrera, dit Trenck. Je frapperai quiconque avancera ; je tuerai cinquante hommes avant qu'on puisse entrer... Moi, j'ai mon couteau pour me tuer, vous ne pouvez pas m'en empêcher.

Le capitaine ordonne aux soldats de forcer l'entrée à tout prix, de réduire le prisonnier, puis il se retire avec ses officiers.

Mais la porte ne peut être franchie que par un homme ou deux à la fois, et Trenck tient ses briques levées. Les soldats hésitent en voyant le bombardement qui s'apprête.

Cependant il faut obéir. Un soldat s'avance ; une pierre qui le frappe à la tête l'étend roide par terre. Un autre lui succède, il a le même sort,

L'horreur, l'effroi planent dans le cachot.

Le major ne sait plus que faire ; il essaie de le prendre sur un autre ton avec le révolté,

— Au nom de Dieu ! mon cher Trenck, dit-il en avançant, que, vous ai-je fait pour vouloir me perdre?... Vous devez bien comprendre que toute la faute de ce qui arrive retombera sur moi, puisque si je vous avais plus strictement surveillé, vous n'auriez pu conserver un couteau avec vous. Calmez-vous, je vous en conjure, pour vous et pour moi ; pour vous, qui n'êtes pas sans espoir de voir se terminer votre prison, pour moi, qui pour une seule faute suis exposé à perdre ma carrière.

Trenck garda une minute de silence et répondit :

— Si je cède, ne me chargera-t-on pas de chaînes plus pesantes que celles que j'ai rompues, n'inventera-t-on pas pour moi de plus atroces tourments ?

Le major alla parler au capitaine, et revint en disant :

— Je vous engage ma parole d'honneur que cet événement n'aura aucune suite fâcheuse pour vous, que les choses resteront dans le même état qu'auparavant.

La capitulation fut ainsi conclue.

Trenck descendit de son rempart, et vint donner la main au major.

Mais à ce moment, il tomba tout à coup sur la terre comme foudroyé.

Ses fatigues, ses affreuses souffrances, ses atroces colères, surmontées un moment par une énergie sur humaine, ramenaient maintenant leurs ravages ; le malheureux était rompu, atterré et malade à mourir.

On s'empressa de le porter sur ce qui restait de son lit et on l'entoura de soins. Comme les officiers étaient intéressés à cacher cette catastrophe au gouverneur, qui aurait pu les en rendre responsable, ils prirent, sur eux tout ce qu'il fallait pour la réparer.

Ainsi le malade eut un chirurgien pour le panser, une chemise neuve, du vin, de la soupe grasse... et ce fut pitié de voir avec quel sentiment de joie il reçut *ce succulent aliment*... On le laissa aussi couché sans chaînes avec deux sentinelles près de lui.

Le cinquième jour on vint placer de nouvelles portes ; celle de l'intérieur était entièrement, garnie de fer. On lui remit aussi des chaînes, mais elles étaient toutes semblables aux premières, en raison de la capitulation, et peut-être aussi parce qu'il eût été difficile d'en trouver de plus pesantes.

Puis tout le monde sortit, et Trenck resta de nouveau, seul dans son sépulcre.

Ses plaies étaient guéries, ses douleurs vives avaient cessé, il restait dans une somnolence continuelle, dans cette espèce de néant d'une fièvre lente et d'une âme brisée.

Un jour il était accoudé sur son lit, regardant, avec la satisfaction d'un malade toujours altéré par la fièvre, le gobelet d'étain et la bouteille pleine d'un mélange d'eau et de vin que leur reflet luisant détachait dans l'ombre. Il se disait qu'il y avait alors huit jours de son terrible accès de désespoir, que le samedi de la semaine précédente, à cette même heure du matin, il était blotti dans ce coin du cachot qu'il inondait de son sang, lorsque ! avait eu l'illusion de cette voix qui l'engageait à vivre encore, et lorsqu'il s'était relevé pour se livrer à son terrible vacarme.

En ce moment il fut distrait par un murmure de voix qui avait lieu sur le rempart, et qui se faisait entendre parfois lorsque plusieurs soldats se trouvaient réunis près de la guérite voisine.

Dans un son confus, il distingua ces mots prof nonces un peu plus haut :

— Bon ! voilà Gefhardt... le père Gefhardt.

Il sembla à Trenck que ce nom de Gefhardt lui était connu. En cherchant dans sa mémoire, il se souvint que c'était celui d'un grenadier de la garde du palais de Postdam, qui avait pour lui une affection toute particulière, et qu'il avait cru même parfois voir rôder au tour de lui, lorsque ses rendez vous nocturnes l'exposaient à quelque danger, dans un sentiment de sollicitude inquiète et de protection paternelle.

Mais il n'attacha pas d'importance à ce souvenir.

Et n'écoula que pour se distraire le colloque qui avait lieu sur le rempart.

A la venue du grenadier signalé, un des soldats ajoutait :

— Ah ! le père Gefhardt, le voilà tout songeur... il se croit sûrement occupé à bercer ses marmots... do, do, l'enfant do...

— Oui, les marmots qu'il aura, dit un autre, et qui sont juste aussi avancés que les feuilles des printemps prochains.

— C'est sa tocade, à ce gros là, d'avoir des poupons sur les bras, dit un troisième. Dis donc, Gefhardt, tu leur donneras ton ventre pour tambour, et tes mollets pour jouer aux boules.

— Et pourquoi donc n'aurais-je pas d'enfants à faire danser, dit le grenadier, puisqu'il vous plaît bien à vous autres de faire danser les bouchons de bouteille.

— Mais il y a dix ans que tu nous en parles, mon vieux.

Quand il y en aurait vingt, cela ne perd rien à attendre.

— Tu as peu de compréhension, Gefhardt, tu ne songes pas qu'il faudrait commencer par te marier.

— Vous verrez, vous verrez, butors, si je n'y pense pas.

— Alors, tu nous inviteras à la noce ?

— Oui, la noce, tudieu !.. je veux faire la noce au quartier, au cabaret, à la danse... partout !

— Partout ? Gefhardt.

— Et pourquoi, dirent les soldats, ne commences-tu pas ?

— J'ai toujours été envoyé en garnison deçà et delà dit-il ; est-ce que je peux chercher une épouseuse au roulement du tambour, et quand on me dit :

prends ton sac... est-ce que je peux d'ailleurs promener une femme par tout bivouac, comme mon écuelle pour la pitance.

— Non, ça manquerait de galanterie.

— Je m'y prendrai mieux que ça quand je serai à poste fixe.

— Ah ! tu t'y prendras je ne sais comment... avec ton bonnet d'ours, qui est encore ce qu'il y a de plus délicat dans ta personne.

— Il n'y a pas besoin d'être léger pour faire un mari, au contraire.

— Mais pour faire la cour.

— Pristi !.. je voudrais seulement y être déjà !.. par exemple, entre autre gentillesse, j'irai sous les fenêtres de la belle, et je lui chanterai... écoutez, les amis, ce que je lui chanterai.

Et Gefhardt, s'approchant le plus possible du bord du rempart, mais sans en montrer l'intention, se mit à chanter :

Tous les huit jours je suis de garde.
Soupirant sur le bastion ;
Au pas avec ma hallebarde,
C'est l'amour qui fait faction.

Tendez la tête à la fenêtre,
Vous verrez l'amant en péril ;
Dans mon cœur le feu sans paraître,
Couve comme dans mon fusil.

Je vous rendrai douce espérance,
De frayer un heureux sentier,
Car vous aurez dans ma présence,
Un ange fait en grenadier.

— Ta chanson, Gefhardt, dirent les soldats, ta chanson n'a ni queue ni tête.

— Ah ! !.. c'est que je l'ai un peu arrangée selon mon idée, dit le gros troupier en se caressant la barbe.

La conversation continua au rempart.

Mais le prisonnier ne l'entendait plus.

Il était maintenant dressé sur son séant, Le visage subitement ranimé, l'œil grand ouvert, le front rayonnant d'espoir. Il avait remarqué que Gefhardt jetait à pleine voix le premier vers de chaque couplet, et fredonnait négligemment les autres. Or ces premiers vers réunis disaient :

— *Tous les huit jours je suis de garde ; tendez la tête à la fenêtre : je vous rendrai douce espérance.*

Il était donc bien possible que le bon Gefhardt lui adressât ces paroles de consolation à lui, au fond de son cachot. D'après cela, comme il était de garde *tous les huit jours*, c'était sûrement de lui que venaient ces paroles divines : *baron de Trenck*, courage !...ces paroles n'étaient point une illusion... Trenck avait un ami !

Il devait cependant attendre une longue semaine de savoir la vérité là-dessus. Nous ne dirons pas avec quelle fiévreuse impatience les heures, les minutes de cette semaine furent comptées.

Le samedi suivant arriva enfin. L'âme de Trenck perçait les pierres du cachot pour interroger l'espace. Vers huit heures un bruit, vague et sourd se fit entendre au-dessus de la Tour. Ce bruit se prononça mieux et marqua des pas pesants et réguliers puis une voix dit encore :

— Baron de Trenck !

— Qui m'appelle ? s'écria le prisonnier en bondissant de son lit au pied du mur dans lequel s'ouvrait la lucarne grillée.

— C'est moi... le grenadier Gefhardt, qui étais de votre garde au palais de Postdam et viens encore ici vous présenter les armes, mon officier.

— Ah ! mon bon, mon digne Gefhardt !

— Voyons !... la terrible guerre que vous nous avez livrée, comment s'est-elle terminée pour vous... êtes-vous guéri de vos blessures ?

— Mon ami je suis affaibli, brisé à jamais. Tout mon espoir a été perdu dans cette inutile tentative de fuite... je suis mort de corps et d'âme.

— Comment mort ! Sacrebleu ne vous en avisez pas ! — Que puis-je faire ?

— Ne pas sacrifier ainsi les belles années qui vous restent à vivre en liberté. Il n'y a rien de plus simple que de vous en aller d'ici.

— Gefhardt... vous rêvez,

— C'est bien plus facile qu'il ne l'était de s'évader de la citadelle de Glatz, ainsi que vous l'avez fait.

— Et par où faut-il passer ?

— Par-dessous terre.

— Vrai, Gefhardt ?

— Cela ne vous effraye pas plus que ça ?

— Oh ! il faudrait passer par l'enfer, que j'irais.

— Le travail sera long.

— Le temps n'y fait rien,

— Et d'une exécution gigantesque.

— Je l'accomplirai.

— Ah ! je savais bien que le baron de Trenck n'était pas mort !

— Vous achevez ce que vous avez commencé, Gefhardt, car c'est votre voix sûrement que j'ai déjà entendu un matin me parler de courage.

— Oui... un mot, entre deux tours de faction.

— Et j'ai obéi en me défendant ainsi que vous l'avez vu,

— Mais venons à nos affaires : il faut vous donner des instructions... et vous apprendre d'abord où vous êtes logé... car votre pauvre fenêtre ne vous a pas dit grand chose à ce sujet. Votre prison est construite dans le fossé du principal rempart, celui de Sudenbourg, qui croise à une trentaine de pas la galerie basse, et vos murailles y sont adossées. Cette partie du rempart est fermée de chaque côté par des palissades de douze pieds.

— Diable ! je suis positivement enterré.

— Maintenant, voici ; votre palais a été construit à la hâte, de chaux et de plâtre, il ne peut guère y avoir plus de deux pieds de fondation, et le terrain sur lequel il repose, est assez sablonneux et friable pour qu'il ne soit pas impossible d'y frayer un chemin.

— O mon ami ! mon sauveur !

— Le roi vous a fait barricader ainsi, pour qu'il n'y eût pas besoin de sentinelles à votre porte.... car il craignait de vous laisser approcher même par ses soldats. Il n'y a donc dans tout le fort l'Étoile, que trois ou quatre sentinelles, auxquelles il est défendu de vous parler sous peine de la corde, et dont la première est à cinquante pas de vous.

— Bon, je ne trouverai pas d'importun sur ma route.

— Il ne s'agit donc que de creuser un chemin sous terre, jusqu'à ce qu'il vous conduise à un endroit où vous pourrez sortir au delà du fort.

— Oh ! j'y parviendrai !

— C'est ce que je pense. D'abord, puisque vous savez si bien rompre le fer, ainsi que vous l'avez prouvé en faisant tomber vos chaînes, vous

arriverez bien à couper ce grillage de la lucarne, de manière à pouvoir le mettre et ôter à volonté ?

— Certainement Gefhardt.

— Lorsque la fenêtre sera dégagée, je vous ferai passer de bons outils, de la chandelle, un briquet, tout un ménage bien monté, et vous n'aurez plus qu'à travailler.

Trenck à toutes ces merveilles qui se présentaient à lui à la fois était ivre de joie : des outils, de la lumière, quels trésor pour un prisonnier ! Pendant un moment il ne put que battre des mains, rire et pleurer ; il se voyait déjà bien loin de Magdebourg !

Cependant cette pensée du monde dans lequel il allait rentrer fit naître une réflexion en lui et il reprit :

— Mon ami, une fois hors d'ici, pour assurer ma fuite, il me faut absolument de l'argent,

— Quelqu'un, demanda Gefhardt, peut-il vous en procurer ?

— Oui, si je peux écrire.

— Qu'à cela ne tienne, comme c'est le plus pressé, je vous ferai passer à travers la grille, une baguette de fer autour de laquelle une feuille de papier sera roulée, et une plume attachée.... pour l'encre...

— J'ai mon sang.

— Voilà donc la lettre préparée.

— Je m'adresserai au capitaine Buckhard, à Vienne,... il est mon ami... Je lui dirai de prendre trois mille florins chez mon banquier de cette ville..

— Et de vous les envoyer.

— Oh ! envoyer... c'est difficile, impossible, sans danger... il faut qu'il les apporte... Oui, voici un moyen : je lui manderai d'apporter la somme à Gummeru, petite ville de Saxe, qui n'est qu'à quatre lieues de Madgbourg ; de venir tel jour à midi, à la porte de cette ville, en tenant une lettre à la main pour se faire reconnaître, et de remettre la somme à un homme qui tiendra, lui, un rouleau de tabac à fumer...

— Cet homme ce sera moi.

— Oui Gefhardt. Et la somme sera ainsi partagée : le capitaine gardera mille florins pour son voyage, mille seront pour moi, et la troisième part égale vous appartiendra, mon digne ami.

— C'est bon... c'est bon, nous verrons ça...

— Ah ! mon cher Gefhardt, quoi qu'il arrive, vous m'aurez certainement rendu la vie ! Au lieu de me voir étendu pour toujours dans ce sépulcre, je

travaillerai, j'espérerai, j'attendrai comme tous les hommes un lendemain...
Sur mon âme, je voudrais être prince pour vous en donner une digne récompense.

En ce moment l'heure sonna à la citadelle, Gefhardt allait être relevé de faction ; il n'eût que le temps de dire :

— A samedi... Attendez-moi.

Puis il se mit à fredonner en retournant à sa guérite :

Et vous aurez dans ma présence,
Un ange fait en grenadier.

IX. — Le Pendu.

Au jour indiqué, Gefhardt fit passer ad prisonnier une feuille de papier et une plume. Trenck se piqua un doigt, où il puisa du sang, et il put écrire au capitaine Buckhard assez promptement pour remettre la lettre au grenadier avant la fin de sa faction.

De ce côté, il n'y avait plus qu'à attendre la réponse et l'argent demandé.

Ensuite, comme Gefhardt avait pu lui glisser aussi deux limes très-fines, Trenck commença ses travaux.

Il lui fallait d'abord faire tomber ses chaînes, puis dessouder le grillage de la lucarne afin de recevoir les outils nécessaires pour le percement du chemin souterrain.

Il eut beaucoup moins de peine à se débarrasser de ses fers que la première fois ; il coupa ses menottes, l'anneau qui retenait ses pieds à la chaîne de la muraille et sa ceinture de fer. Puis, à l'aide d'un long clou qu'il arracha de son lit, il se fit une espèce de clef, avec laquelle il put ouvrir et fermer les anneaux auprès de la charnière. Les endroits furent enduits de la mie de son pain de munition, si bien qu'on ne put, surtout dans l'obscurité, distinguer aucune fracture.

Dès lors, il put mettre et ôter son attirail de chaînes comme un simple vêtement, et prendre à volonté sa toilette d'homme libre ou de prisonnier.

Ensuite, il passa à la lucarne. Il arracha les crampons qui fixaient le grillage au mur et le remplaça assez légèrement pour le retirer lorsqu'il le désirerait. Ainsi il put aux moments de leurs rendez-vous communiquer avec son grenadier, et les autres jours il eut la douceur de voir un peu plus d'espace, de donner un peu plus d'air à son cachot.

Ces opérations terminées, il reçut de Gefhardt ce qui était promis : des outils, des chandelles, un briquet, et même des pistolets qu'il avait vivement désirés.

« Enfin, dit-il, quand tout fut disposé, je mis la main à l'œuvre, j'aiguisai mes outils sur la pierre de mon tombeau, et je commençai à ouvrir le chemin qui devait me conduire à la liberté, »

Dès ce moment, la vie du prisonnier fut changée ; il avait une tâche à remplir ; il travaillait avec ardeur, presque en chantant ; il faisait sa journée

comme un ouvrier ; chacune de ses heures avait un but et un intérêt

Il fallait, non-seulement avancer l'ouvrage, mais, avant l'heure de la visite, en cacher toutes les traces, et ensuite défaire tout cet arrangement extérieur pour reprendre les travaux ; mais les prisonniers ne comptent ni leur temps ni leurs peines.

Trenck creusait le sol contre le mur, en allant chercher le dessous des fondations. Il entamait le ciment avec un large ciseau, puis il enlevait la terre poignée par poignée avec ses mains. Il commença à cacher cette terre enlevée sous son lit ; mais comme elle n'y tenait plus, Gefhardt lui donna de la toile, et il fit de ces matériaux enlevés des rouleaux assez étroits pour passer à travers les barreaux de la lucarne, d'où le grenadier les jetait dans le fossé.

Il travaillait ainsi jusqu'à ce que son corps fut couvert de sueur, ses reins brisés de fatigue, ses mains en sang ; puis, il allait *aiguiser son outil sur la pierre de son tombeau*, et il puisait ainsi dans la cruauté du tyran de nouvelles forces pour lui échapper ; il revenait plein d'une ardeur renaissante à son ouvrage.

Un jour Gefhardt lui glissa ces mots entre deux barreaux :

« Tout a réussi. »

Trenck resta tout le jour dans l'enivrement de cette heureuse nouvelle. Le soir, lorsque le gardien entra avec le soldat *pourvoyeur*, il reconnut dans ce dernier son ami le grenadier, qui s'était fait choisir pour le service, et qui lui jeta un oblique regard en déposant dans un coin sa cruche pleine d'eau. Dès qu'il fut seul, Trenck plongea vivement son bras dans cette eau, et retira du fond de la cruche un petit sac de cuir contenant des pièces d'or.

Il y avait le compte de deux mille florins ; le pauvre soldat n'avait rien voulu en prendre pour lui.

Trenck travailla avec un redoublement de courage ; chaque jour il avança ce chemin qui se traçait dans le mystère, qui se prolongeait sous la terre, où l'ouvrier allait en rampant, mais au bout duquel il devait se relever droit et fier de son succès.

Les jours, les mois s'écoulèrent dans Une complète uniformité ; les horreurs de la captivité, la nourriture de pain et d'eau, l'ombre éternelle, les souffrances aiguës, le froid que l'hiver vint y ajouter toute cette existence de cachot fut rendue supportable par le travail et l'espérance.

Huit mois se passèrent ainsi.

Au bout de ce temps, Trenck, guidé par les indications qu'il recevait du dehors pour l'étendue et la direction du chemin, jugea n'avoir plus que quelques jours de travail, et ensuite une couche de terre à enlever, pour pouvoir sortir dans un endroit d'où la fuite serait possible.

Il écrivit de nouveau au capitaine Buckhard. Il lui manda de prendre encore des fonds chez son banquier, puis de revenir à Gummeru, et de l'attendre six jours de suite, de quatre à six heures du matin, avec deux chevaux de relai sur le glacis de Kofterberb, où il arriverait.

Ensuite il attendit, confiant en son message et achevant au prix d'excessifs efforts son gigantesque ouvrage.

Mais le temps de calme que la destinée mesurait si avarement à Trenck était fini ; il allait retomber dans, les agitations violentes, les situations extrêmes, auxquelles il était, si bizarrement condamné,

C'était le troisième jour après le départ de sa lettre, on venait de lui apporter à dîner, il mangeait son morceau de pain noir, et avait encore, tout son luxe de chaînes grinçantes qu'il revêtait à l'heure qu'on entraînait chez lui ; du reste, tout était également en ordre ; le lit et la poussière étendue avec soin, cachaient parfaitement l'entrée du chemin souterrain.

Il entendit un mouvement inaccoutumé sur le rempart... des pas descendirent le chemin qui amenait d'ans le fossé... le bruit approcha... les quatre portes, qui fermaient le vestibule et le cachot s'ouvrirent...

Le gouverneur en personne, parut avec son état major.

Pour la seconde fois, Trenck voyait Jaschinski et il le voyait tenant ouverte une lettre, qu'il reconnut ! trop vite pour être celle adressée par lui à son ami devienne,

Trenck ne sourcilla pas ; il replia toute sa force morale en lui-même, comme le tigre se ramasse en houle hérissée devant l'attaque qu'il voit venir.

Le gouverneur voulait bien en ce moment ne montrer qu'une hautaine froideur.

Il tendit la lettre au prisonnier en disant :

— Quel est le soldat du fort de l'Etoile qui a porté cette lettre à la poste de Gummeru ?

— Je l'ignore, dit Trenck avec fermeté.

— Il vous est ordonné de répondre, reprit Jaschinski.

— Je l'ignore, répéta Trenck avec la même assurance. Je n'ai pas voulu savoir le nom du soldat qui m'a rendu ce service, de même je n'ai pas vu

son visage afin de ne pouvoir le trahir, même en eussé-je la volonté.

Le gouverneur renonça pour l'instant à en apprendre davantage. Sur son ordre, il entra des maçons, des charpentiers, des forgerons.

Les ouvriers, sous les yeux de l'officier supérieur, fouillèrent, sondèrent tout le cachot. On avait appris que le prisonnier comptait partir, mais on ignorait absolument de quelle manière, ce qui laissait sans indication pour la direction des recherches.

Ces chaînes du prisonnier étaient toujours aussi solides, elles offraient toujours leur formidable masse de soixante-douze livres ; ces murs de six pieds d'épaisseur tenaient bon ; la voûte vers laquelle on promenait une lanterne, n'avait pas une fente ; le sol ne pouvait pas s'ouvrir... Après cela, si quelque génie de l'autre monde devait venir, à jour fixe enlever le prisonnier sur ses ailes, on ne pouvait pas apercevoir ce surnaturel libérateur.

Jaschinski était pourpre décolère devant ce double résultat négatif, ses demandes sans réponses, ses recherches inutiles. Cependant, sentant bien qu'il n'obtiendrait rien par violence, par menaces, il se contenta, et dit au prisonnier :

— Trenck, vous vous êtes toujours plaint de n'avoir pas été entendu ni légalement jugé. Je vous donne ma parole d'honneur que vous obtiendrez des juges si vous voulez nommer l'homme que vous avez chargé de cette lettre, car il faut par-dessus toute chose dans mon gouvernement militaire, que justice se fasse.

— Monsieur, répondit Trenck, je n'ai pas mérité de ma patrie le traitement cruel que j'en reçois, donc je peux selon ma conscience chercher à recouvrer ma liberté par tous les moyens possibles. Mais si je pouvais et si je voulais trahir un homme qui m'aurait servi par humanité, ce serait alors que je mériterais comme le plus affreux scélérat de mourir dans ce cachot, que vous m'offrez de faire changer contre un tribunal.

— Il suffit pour le moment, reprit le gouverneur. Mais je ne regarde pas votre réponse comme définitive : Je vous laisse vingt-quatre heures pour m'en faire une autre ; vous saurez que, jusqu'à demain à pareille heure, vous êtes encore maître de votre sort.

Tout le monde sortit.

Trenck, demeuré seul, jeta sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

Huit mois de travail perdu ! s'écriait-il.

Dans le premier moment, il avait senti un grand devoir à remplir : sauver Gefhardt ; il s'était absorbé dans ce point d'honneur, et avait suspendu son désespoir.

Mais maintenant, il voyait bien qu'on redoublerait de vigilance près de lui, qu'on surveillerait les environs du fort, particulièrement le glacié de Koflerberg vers lequel son chemin était dirigé... que d'ailleurs il n'y viendrait point d'ami à son aide... que tout était fini !

Il apprit plus tard que Gefhardt, ne pouvant s'absenter, avait remis la lettre à un maladroit camarade, qui, par trop de recommandations au maître de poste, avait éveillé les soupçons de celui-ci, lequel, à tout hasard, s'était décidé à porter la lettre au gouverneur de Magdebourg.

En ce moment, il ne cherchait pas comment le malheur était arrivé ; mais cette longue espérance s'écoulait de son âme en y laissant un vide affreux.

Il était encore dans toute la douleur de cet événement, lorsque, vers le soir, une rumeur très-élevée au dehors vint attirer son attention.

Les soldats s'appelaient entre eux ; des cris de surprise, des propos agités se croisaient ; les gens du poste quittaient leur pas automatique pour une course désordonnée.

Peu de moments après, et lorsque ce bruit n'avait pas encore entièrement cessé, un sergent et deux soldats reparurent dans le cachot de Trenck. Cette visite n'avait rien d'hostile ; il s'agissait seulement de reprendre une lanterne qu'on avait oubliée.

Cette lanterne était dans un coin près de Trenck assis sur son lit. Le soldat qui s'avança pour la reprendre, glissa ces mots à l'oreille du prisonnier :

— Votre complice s'est pendu.

Trenck retint un cri de douleur. Mais quand sa porte se fut refermée, il se livra à un désespoir sans borne. Son seul ami, son généreux soutien était mort... mort pour l'avoir servi, pour être entré dans sa malheureuse destinée !.. Des circonstances ignorées l'avaient sûrement faire connaître pour le messenger de la lettre... Trenck se souvenait que, dans les moments où ils pouvaient causer ensemble, Gefhardt avait montré une telle horreur des galères pour le cas où il serait découvert et frappé de ce châtement, qu'il était bien compréhensible qu'il s'y fût soustrait par la mort.

La nuit vint surprendre Trenck dans cette douleur sans nom.

Les tourments dont on l'avait accablé jusque-là étaient bien redoublés. Dans cette ombre éternelle, dans ce froid du sépulcre, sous le poids de ces

fers, il lui fallait vivre avec Une pensée poignante, un regret déchirant, la mort de son ami.

Il n'avait jamais tant souffert.

Pour la première fois, la faim, le sommeil s'étaient effacés devant ses angoisses ; il n'avait pas touché à son repas de prisonnier, et les heures s'écoulaient sans qu'il songeât à dormir.

Vers le milieu de la nuit, la fièvre qui le tourmentait lui fit sentir le besoin d'un peu d'air. Il tira son lit au-dessous de la fenêtre, comme il le faisait pour communiquer avec Gefhardt, et y monta.

Du fond du cachot, la lucarne, en demi-cintre, était entièrement voilée par le mur voisin du rempart ; mais lorsqu'on s'élevait, il n'y en avait plus que la moitié de masquée et la partie supérieure laissait découvrir un peu d'espace.

La nuit, d'un bleu sombre, était morne, silencieuse. La palissade qui partait de droite y traçait sa ligne noire et régulière ; à une cinquantaine de pas le poteau qui la terminait s'avancait en saillie.

Trenck n'eut pas plutôt parcouru du regard cette perspective, qu'il frissonna d'horreur. Le corps d'un homme suspendu à ce poteau se dessinait sur le fond transparent de l'air.

Il était là dans l'espace, droit, rigide, les bras collés au corps, la tête inclinée sur sa poitrine comme s'il eût regardé la tombe. L'affreuse silhouette se détachait nettement sur le bleu sombre de l'atmosphère, et on croyait voir aussi sur sa figure cette teinte bleuâtre et morbide.

Le suicide ajoutait à l'effroi de ce tableau. Ce mort qu'on voyait seul, sans personne pour le veiller, sans un cierge, une prière, paraissant déjà frappé d'une réprobation terrifiante.

Trenck ne contint plus sa douleur ; il pleura et tendit les bras vers le malheureux.

Que de fois cette figure de Gefhardt avait paru belle et touchante, lorsqu'il voyait la bonté, le désintéressement du pauvre grenadier, et se souvenait de ces seigneurs de cour qui l'avaient si sordidement volé... Et maintenant, il voyait cet homme si digne, arrivé pour toute récompense à une mort infamante.

Il aimait Gefhardt plus que jamais, et son cœur se fondait d'une immense pitié.

Cette contemplation dura longtemps, ensuite Trenck revint abattu dans le fond de son cachot.

Le jour se leva... le jour bienfaisant, dont le moindre rayon calme ce qu'il y a d'effervescence et de fièvre dans la douleur. Les pensées de Trenck commencèrent à se reporter sur lui-même.

Il réfléchit. Il se souvint que le gouverneur lui avait promis de faire cesser ce qu'il y avait d'arbitraire dans sa détention, de lui donner un conseil de guerre pour le juger, s'il consentait à révéler le nom de son complice. Il avait certes peu de foi en Jaschinski, mais cet officier avait donné sa parole d'honneur devant un état-major, il serait bien forcé de la tenir.

Pour tous les biens du monde, il n'aurait pas voulu trahir son ami vivant, mais maintenant qu'il n'était plus, en livrant son nom il ne lui causait aucun dommage. Un jugement en règle, pour lui qui se sentait innocent, c'était la réhabilitation du passé, le démenti donné à toutes les calomnies, la réintégration dans ses droits, dans ses biens, dans sa belle position, au sein de sa patrie. Et pour cela il ne lui fallait que nommer Gefhardt... Gefhardt qui n'en sentirait rien dans la tombe.

Il médita longtemps.

Enfin, vers dix heures de la matinée, il frappa de ses fers contre la porte, et comme on vint à ce bruit, il demanda à voir l'officier de garde.

Celui-ci se présenta.

Trenck lui dit qu'il désirait avoir une plume, de l'encre, du papier, de la lumière pour écrire au gouverneur.

L'officier alla transmettre cette demande à son supérieur ; elle fut accordée, on donna au prisonnier ce qu'il désirait.

Trenck posa le papier sur son banc de briques, qui avait été rétabli ; après le massacre du cachot il s'agenouilla devant, et commença à écrire.

Cependant, au moment de tracer le nom de Gefhardt sa main trembla, il s'arrêta devant la pensée de livrer même ce corps inanimé, aux insultes de la garnison.

Quittant la plume, remontant à son observatoire, il regarda à l'extrémité de la palissade. Le mort n'y était plus. Il pensa avec raison qu'on l'avait laissé là exposé quelques heures pour servir d'exemple, et que maintenant il avait reçu la sépulture.

Aucun scrupule ne le retint plus, il écrivit le nom de son complice, ferma la lettre et attendit la visite de midi pour l'envoyer.

Ce moment approchait ; Trenck assis sur son lit, les bras croisés, regardait machinalement en face de lui le mur du rempart, sur lequel à cette

heure donnait le soleil.

A cet instant, une ombre passa sur la surface dorée, en décrivant l'uniforme d'un grenadier, et aussitôt disparut.

Trenck tressaillit... car dans cette forme si indistincte il avait cru pourtant reconnaître Gefhardt ! Gefhardt dont en si peu de temps la vague perspective lui apparaissait immobile à son gibet, puis glissant sur le bord du rempart.

A la même minute la clef grinçait dans la serrure.

Le cœur de Trenck bondit, sa main sauta sur la lettre préparée, il la broya convulsivement, et l'enfonça sous sa casaque.

Pendant le moment de la visite il resta complètement étourdi. Ensuite il ne sut encore s'il avait bien ou mal fait de céder à ce qui ressemblait à une chimère. Il passa tout le reste de la journée dans un trouble extrême.

Mais on était justement au samedi, et, à l'heure accoutumée, Trenck entendit la voix de son ami l'appelant à la lucarne, et lui disant cette parole si, bien faite pour répondre à ses inquiétudes :

— Tranquillisez-vous, Gefhardt est toujours là.

— Et l'autre ? s'écria Trenck tout étourdi.

— Je vous remercie, reprit le grenadier, de ne m'avoir pas dénoncé.

Trenck enfonça encore plus la lettre sur sa poitrine, et répéta.

— Mais l'autre ?...

— Le pendu, dit Gefhardt.

— Oui !... dites vite.

— Eh bien, c'est Schuz, de la compagnie de Ripps.

— Schuz... je connais ce nom... mais pourquoi s'est-il logé au poteau de la palissade ?

— Il devait toujours y aller... Depuis quelque temps, on s'apercevait qu'il buvait et jouait à outrance, sans savoir d'où il tenait tant d'argent.

— Je le sais, moi.

— En vérité ?

— Oui... vous allez voir. Quand j'étais encore à la citadelle de Magdebourg, j'entendis un jour sous ma fenêtre un factionnaire jurer de toutes ses forces contre le service de la Prusse. J'entrai en conversation avec lui. Il me dit qu'il s'appelait Schuz et était de la compagnie de Ripps ; il continua ses invectives contre son état ; et, après quelque temps de ces plaintes, il me dit que si nous avions seulement de quoi acheter une petite barque pour passer l'Elbe, nous fuirions ensemble. Il me restait pour tout

bien un bouton de manche en diamant, qui avait au pillage ; je le donnai à Schuz en lui disant qu'il pouvait vendre cela cinq cents florins... depuis je n'en ai plus entendu parler... Il a pensé que c'était mieux *mener sa petite barque* en gardant l'argent pour lui, et le mangeant tout seul.

Un fameux sacripant. Eh bien, quand on a su que quelqu'un vous avait rendu service, on a pensé découvrir par la l'origine des pièces d'or de schuz ; son nom a passé de bouche en bouche, comme celui *du coquin* en question, on l'a hautement accusé.

— Il a pu penser de plus que par vengeance, je l'avais moi-même nommé.

— Et dans la peur d'être pendu, il s'est sauvé à la potence.

— Grand bien lui fasse... Mais pour cette fois, mon ami, il me semble qu'il faut croire à la Providence. Voyez, au bout d'une année entière, le lâche voleur est puni ; et sa mort sert à vous sauver, vous mon honnête Gefhardt et les autres braves gens du fort l'Étoile, sur qui ne peuvent plus tomber les Soupçons.

— C'est vrai, monsieur.

— Et soyons-en reconnaissants.

— Alors, puisque la bonté divine a déjà si bien fait, elle devrait bien nous rendre encore quelques petits services.

— Ah ! par exemple, il ne faut pas nous y accoutumer, Gefhardt, je crois au contraire, en songeant à ce qui s'est passé et à l'odieux caractère du gouverneur, que la fatalité qui me poursuit doit se faire sentir plus que jamais.

L'entretien continua sur ces tristes prévisions du baron de Trenck. Et, en le quittant, le prisonnier dit à son fidèle grenadier :

— Adieu, mon ami ! je peux encore vous dire de m'aimer et de penser à moi. Dieu veuille que ce ne soit pas pour la dernière fois !

X. — La sentinelle.

Après la première révolte du prisonnier, les officiers du fort, moitié par humanité, moitié pour ne pas en assumer la responsabilité, avaient tout laissé passer sans aggravation de peines.

Mais Cette fois, le gouverneur connaissait la tentative d'évasion, et il donna ses ordres de tyran en conséquence.

Le malheur voulut encore que le major de place fut changé, et remplacé par une brute féroce, qui ne croyait jamais pouvoir faire assez lorsqu'il y avait à punir.

Dès le lendemain, ce nouveau major Brukhausen, descendit dans le cachot de Trenck ; il fit fermer de planches la lucarne grillée, à laquelle on ne laissa plus qu'un étroit soupirail, il fit enlever le lit du prisonnier et jeter de la paille à la place.

Puis, une lueur de torche rougit les murs, et l'on vit entrer des forgerons, ces hommes qui viennent toujours le fer et le feu à la main, qui ont la spécialité des chaînes, et sont à l'avant-poste du bourreau.

Ceux-ci passèrent au cou de Trenck un énorme carcan qu'ils soudèrent avec le fer rouge. Cet anneau, n'ajoutant rien à la garde du prisonnier, était un instrument de supplice ; il était accompagné de deux chaînes pendantes, avec lesquelles on pouvait à volonté tirer la victime d'une place à l'autre sans lui parler.

Puis on sortit ; et au dehors on fit doubler les sentinelles, afin que désormais, nul soldat ne put quitter son poste pour approcher du cachot.

Trenck resta là, accablé de ses nouveaux fers et dans une obscurité plus profonde, tué de souffrances, tué de solitude, dans la perte de, ses deux amis, son grenadier à la voix si chère, son rayon de soleil sur le mur voisin.

Il tomba gravement malade. Sans consolation, sans secours, sans lit, presque sans nourriture. Son mal augmenta rapidement, Il était assis sur la terre, adossé contre le mur humide, obligé de soutenir avec la main les chaînes du carcan, parce que leur poids l'étranglait ; sommeillant à demi, calmant sa fièvre, par quelques gouttes d'eau de sa cruche, n'ayant plus conscience de ce temps qu'il passait entre la vie et la mort.

Il se souvint, seulement d'un fait des ces jours-là.

« J'étais dans le plus grand feu de la fièvre, dit-il, dans cet instant où la nature luttait contre la destruction, lorsqu'en voulant boire, ma, cruche m'échappa des mains et se cassa... Il me fallait attendre vingt-quatre heures pour avoir à boire... dans cette situation, j'aurais assassiné un ami pour sucer son gang... »

Il se rappelle aussi que, dans cette atonie complète, où il ne voyait rien, n'entendait rien, il distingua, encore parfois ces paroles prononcées près de lui.

— Ça va bien...le malheureux n'a plus longtemps à souffrir.

Cet état dura deux mois : les maux du corps accablaient Trenck pour, compléter l'œuvre du *bourreau*.

Eh bien, tout cela ne servit qu'à rendre le réveil du lion plus terrible.

Un jour que l'esprit de Trenck était un peu plus lucide, il se souvint que l'on n'avait rien appris de ses moyens, d'évasion, que l'on n'avait découvert ; ni son chemin souterrain, ni le creux qui renfermait son argent, ses outils, que ses chaînes étaient dans le même état et pourraient toujours tomber à sa volonté.

Il n'y avait que le glacis de Klofterberb qui, signalé comme son point de départ, pût, être resté suspect à ses geôliers... il en serait quitte pour diriger sa mine autre part. Il restait donc toujours les mêmes ressources, le même espoir.

Cette pensée ressuscita le prisonnier. Il secoua cette torpeur morbide qui l'avait tenu deux mois dans son linceul, il secoua ses chaînes qui grincèrent à faire trembler la voûte, sa longue crinière pleine de brins de paille, et se dit qu'il voulait s'enfuir du fort l'Étoile. Cette résolution prise, le travail ne put plus manquer de s'accomplir.

Le soir, dès l'heure de la visite passée, il quitta ses fers, moins le carcan qui ne pouvait, s'ôter à volonté, mais qui ne le gênait pas pour marcher ; il retrouva ses chandelles, depuis si longtemps éteintes, ses bons outils de mineur, et se remit à fouiller la terre avec plus d'ardeur que jamais.

Six mois s'écoulèrent.

Au fort l'Étoile, on avait bien oublié le petit incident d'un soldat accusé de trahison, et mort pour sa faute ; il était arrivé un grand nombre de prisonniers de guerre, et tous les soins étaient employés à les loger, à les surveiller ; du reste on s'était accoutumé à voir au fond du fossé cette grande tombe de pierre, et c'était à peine si l'on songeait encore parfois qu'un être vivant l'habitait.

Une nuit, un soldat était de faction à *la galerie basse*. Ce que l'on appelait ainsi était un passage régnant au-dessous du rempart pour favoriser les sorties en temps de guerre. L'étendue de cette voûte perçant la largeur des fortifications était gardée par une sentinelle.

Le soldat, appuyé sur son fusil dans ce lieu souterrain, ne pouvait s'amuser aux étoiles, mais il était depuis quelques moments distrait de son ennui par un fait singulier qui se produisait sous la terre.

Et quand on vint le relever de faction, il dit vivement au camarade :

— Chut !... ne fais pas [de bruit, et viens écouter... ça bouge là-dessous.

— A qui en as-tu ? demanda le soldat.

— Depuis une heure, j'entends quelqu'un rôder au-dessous de moi.

— Possible... un ver de terre qui se promène.

— Quand je te dis...

— Une taupe alors.

— Je ne suis pas un imbécile.

— C'est donc un volcan qu'il te faut.

— Va au diable...

— Eh bien, tu entends... qui ? quoi ?

— Que sais-je.

— Enfin ?...

— Un bruit de fer... un va-et-vient.

— Le bruit de fer, c'est ton fusil, le va-et-vient, c'est ton cerveau qui bat la campagne.

— Je te jure qu'il y a quelqu'un.

— Nous habitons tous la surface de la terre ; il n'y au-dessous, que le diable et le prisonnier du fossé.

— En ce cas, c'est le diable.

— Pourquoi !

— Parce que le diable est libre, il va où bon lui semble, tandis qu'un prisonnier ne peut sortir... c'est chose avérée.

— Puisque je l'ai entendu là-dessous tout à l'heure, c'est qu'il y est. Je ne dis que ça.

— Puisque je ne l'entends pas, c'est qu'il n'y est pas. Et voilà.

— C'est bon pour à présent ; mais je te donne à savoir que tu n'auras pas le dernier mot avec moi.

Après ces superbes paroles, le premier soldat s'éloigna.

Au jour, il alla faire son rapport *au* major de place, et affirma que, dans la nuit précédente, le diable ou le prisonnier du fossé, était aux entrailles de la terre, au-dessous de la galerie basse.

Quoique ce fût impossible, l'officier à tout hasard descendit dans le cachot de Trenck. Il trouva tout dans l'état naturel, le prisonnier assis sur la terre, la paille d'un côté, la cruche de l'autre, les murs alentour, le tout également tranquille.

Il haussa les épaules, et dit au trop vigilant soldat :

— Tu auras pris une taupe pour un homme, imbécile.

Tout le monde se retira.

Or voici ce qui était arrivé :

Six mois auparavant, Trenck, au moment de recommencer son œuvre, avait songé à la disposition des lieux dont il était exactement informé. Touchant au rempart, il ne pouvait être bien éloigné de la galerie basse qui le croisait. S'il parvenait à aller déboucher sous cette voûte, il n'aurait plus qu'à se débarrasser d'une sentinelle par séduction ou violence, pour gagner la campagne.

Dès lors, sa vie fut consacrée à cet immense labeur. Car, si la distance qui séparait le cachot de la galerie n'était que de trente-sept pieds, il fallait pour la franchir passer par-dessous les fondations du rempart, descendre aux entrailles de la terre, puis remonter au sol de la galerie, où devait s'ouvrir une porte pour la liberté.

Pourtant en travaillant toutes les nuits, en reparaissant le jour sous son lugubre aspect de prisonnier destiné à mourir dans les fers, il avait édifié son mystérieux et admirable monument.

La mine était maintenant toute grande ouverte, il n'y avait plus que quelques poignées de terre à enlever pour en sortir... L'un des premiers jours qui se lèveraient pouvait être celui de la délivrance.

Telles étaient les enivrantes pensées auxquelles Trenck était livré, lorsque, ce matin-là, il reçut la visite du major. Ce qu'on dit devant lui, lui fit comprendre qu'il avait été entendu ; que, tandis qu'il écoutait avec tant de bonheur les pas du factionnaire au-dessus de sa tête, celui-ci distinguait aussi le fracas du sable, et surtout le cliquetis des chaînes pendant à son maudit carcan, dont il n'avait pu encore se délivrer.

Puisque l'éveil était donné, il n'y avait que deux partis à prendre : ou renoncer à la tentative ; ou la brusquer avant qu'on n'en connût davantage.

Le dernier parti, seul, convenait à l'audace de Trenck. Il résolut de partir dans cette nuit même qui allait venir, parce que le soldat de là veille, qui l'avait épié, ne pouvant se retrouver en faction⁸, il aurait sans doute affaire à une sentinelle moins éveillée.

Le soir, il prit donc sur lui son argent, ses armes, qu'il roula dans sa casaque ; il dit adieu à son cachot, presque cher par tant de larmes, tant de sang, tant de souffrances qu'il y laissait, et il prit ce chemin souterrain qu'il espérait franchir pour la dernière fois.

Trenck n'avait plus que deux pieds de terre à percer. On se figure avec quelle ardeur il travaillait, et l'ouvrage était aussi plus facile, parce qu'au lieu d'enlever le sable, il ne faisait que le jeter derrière lui, n'ayant plus besoin de revenir sur ses pas.

Enfin la couche de terre s'amincit, la miné, qui s'est engouffrée sous les fondations est près de remonter jusqu'à la hauteur du sol, le mineur reconnaît à la friabilité du terrain qu'il est au delà des maçonneries, et va entrer dans la galerie par la partie, du sol qui touche à ses parois.

Mais à l'instant même où, sa main a écarté dans un étroit espace le dernier voile de sable, il entend, un bruit sourd et voit de la lumière...

Il regarde.

De chaque côté de ce point de la galerie, sont posées deux lanternes. A leur lueur on voit se dessiner, sous la voûte, des soldats l'arme au bras. En face, se tiennent des officiers fixes et attentifs.

Et quand le léger mouvement de terrain a indiqué à tous ces gens la venue du fugitif, un rire Strident, terrible se fait entendre.

Trenck éperdu, poursuivi par ce rire qui le perce de mille lames froides, se retire en rampant, en perçant avec effort ce sable jeté derrière ses pas, il rentre dans son horrible sépulcre, cache à la hâte ses armes, son argent, se jette sur la pape, et attend son sort.

Le malheureux n'attend pas longtemps. Officiers, soldats, entrent en tumulte dans le cachot. L'autorité de la forteresse trouve le prisonnier dépouillé de tous ses fers, le sol encombré, de terre, la large ouverture béante.

Au milieu de cela, un soldat est dans la joie de son cœur. C'est la sentinelle de la veille qui, piquée au vif, a demandé au factionnaire de la galerie de faire le tour de garde à sa place, et se collant à terre, entendant le même bruit que la nuit précédente, a couru chercher le major, les, officiers pour les en faire juges, et leur prouver qu'il n'était pas *un imbécile*.

Maintenant la stupeur est au comble. L'affreux Bruckausen, accable le prisonnier d'injures, de reproches, Et comme à cette heure de la nuit on ne peut avoir aucun ouvrier pour réparer le ravage, tout ce poste campe dans le cachot, dans le vestibule ; vingt hommes s'amassent autour du prisonnier pour le garder.

Le lendemain, on chargea Trenck de nouveaux fers, mieux fermés et soudés, des maçons travaillèrent tout le jour à combler et solidement murer le souterrain,

Puis, le prisonnier fut repoussé là-dedans, ferré, rivé, cadénassé, condamné à la nuit éternelle.

Il se passa bien du temps après cet événement ; cependant nous allons rapporter de suite la quatrième tentative d'évasion de Trenck, pour montrer dans leur ensemble ces travaux qui ont donné au prisonnier de Magdebourg sa longue célébrité.

Nous avons vu la première entreprise échouer par un couteau cassé ;

La seconde, par une lettre saisie ;

La troisième, par l'oreille trop fine d'une sentinelle.

Celle qui suivit, se termina d'une manière si étrange, qu'il nous faut invoquer l'histoire, les documents authentiques, l'assertion de vingt témoins, pour que l'on n'en suspecte pas l'exactitude.

XI. — Le Défi.

Bien des événements s'étaient passés, bien des nouvelles de guerre et de paix, en arrivant en faibles échos dans les murs de Trenck, lui avaient donné des alternatives de crainte et d'espérance, lorsqu'il devait si bien croire être réclamé par les souverains de Russie ou d'Autriche. Mais nulle voix ne s'était élevée en sa faveur.

Le prisonnier participait de l'oubli donné aux morts.

Il pensa de nouveau à recouvrer sa liberté par ses propres forces.

Son premier chemin souterrain, celui qui conduisait au glacis de Klofterberg n'avait pas été découvert. Il résolut de s'en servir.

Peu à peu, il lima ses nouveaux fers, il descella sa fenêtre, il espéra, il attendit le retour de Gefhardt et le vit enfin reparaître.

Cet excellent ami lui donna de nouveaux instruments de travail, renouvela sa provision de chandelles, survint à tous ses besoins d'infatigable mineur.

Par l'entremise du grenadier, Trenck écrivit encore au capitaine Buckhard de se trouver avec des chevaux, tous les premiers et les quinze du mois à Gummeru en Saxe, de l'attendre à cheval sur les glacis de Klofterberg, et cela pendant la durée d'une année⁹.

Cela fait, le prisonnier abattu redevint Trenck, l'homme au courage de fer,

Le temps avait amené des éboulements de terrain ; le mineur voulait de plus changer en partie la direction du souterrain pour aboutir à un endroit plus sûr.

Aucun obstacle ne le retint. Passant les nuits dans les entrailles de la terre, il sortait de là meurtri, déchiré, le corps couvert de sueur et de sang, tombant de fatigue sur la paille, d'où il croyait parfois ne pouvoir jamais se relever, puis à un élan de son âme, se redressant plein de force et d'énergie pour retourner travailler encore.

Dans le cours de cette entreprise, deux incidents doivent être rapportés.

La plus grande difficulté pour Trenck était de se débarrasser de la terre enlevée, Un jour, il s'en trouva tant sur le sol du cachot, que la fenêtre ne fut plus assez large pour la disséminer toute dans le fossé.

Trenck imagina de la faire enlever par les soldats, de se faire servir par ses gardes dans ses moyens d'évasion.

Il ouvrit le trou aux provisions, il cacha son argent pièce à pièce dans les fentes de la porte et dans celles de son banc de briques, et le reste sous la paille de sa couche.

Ensuite, il se mit à frapper contre ses murs à grande force comme s'il sapait les fondements, à faire un tel vacarme qu'il fallut bien qu'on l'entendit.

Les soldats descendirent, et la *surprirent* occupé à creuser la terre. Ils sourirent de pitié, à cette obstination du prisonnier de vouloir, toujours ouvrir le sol sous ses pieds. Mais à ce pauvre creux dont, on voyait le fond, ils trouvèrent l'entreprise si peu formidable, qu'ils n'en parlèrent pas même aux officiers, et se mirent simplement à brouetter la terre hors du cachot.

Leur perspicacité n'alla pas jusqu'à voir qu'ils en enlevaient dix fois plus que le trou visible n'eût pu en contenir.

Le second incident est si important que nous devons laisser Trenck lui-même le raconter.

« Pendant que je travaillais à percer des fondements de muraille, je heurtai une grosse pierre qui se détacha derrière moi, et m'enferma dans mon souterrain. Quel fut mon effroi de me voir ainsi enterré vivant ! Je me déterminai pourtant, à essayer de me frayer un passage à côté de la pierre, en enlevant le sable dont elle était entourée. J'avais devant moi, un petit espace vide de quelques pieds ; je commençai à y jeter le sable que j'enlevais... Mais l'air vint à me manquer, je ne pus plus respirer... je souhaitai mille fois la mort.

Il me fut absolument impossible de poursuivre mon travail ; une soif extrême me privait de l'usage de mes sens ; j'étais obligé de mordre dans le sable pour me rafraîchir. Je ne crois pas qu'on puisse se faire une idée de la détresse affreuse où je me trouvais. Et d'après mon calcul, je passai au moins huit heures dans une telle situation. Quelle cruelle mort ! Quelle horrible nuit ! Je restai évanoui je ne sais combien de temps, mais en revenant à moi, je recommençai à travailler.

Enfin, je fis tant pour me frayer une ouverture que je parvins à dépasser la pierre de la tête, et à retrouver ainsi un peu d'air. Je continuai à repousser le sable derrière moi dans le peu d'espace qui restait vide, et même je dérangeai un peu la pierre, en sorte qu'à force de ramper comme un ver, je dépassai cette affreuse barrière et je pus revenir dans mon cachot.

Il était déjà grand jour, et mes forces m'avaient abandonna, au point que je fus obligé de me coucher et que je me crus hors d'état de pouvoir refermer l'ouverture de mon chemin.

Cependant, après une demi-heure de sommeil, je retrouvai toute ma fermeté et je me remis vigoureusement à l'ouvrage. J'avais à peine fini, que j'entendis le bruit des serrures et des portes, c'était l'heure de la visite.

On me trouva pâle comme un déterré... et je n'étais, en effet, rien chose... Je me plaignis de maux de tête et je fus réellement très-malade pendant quelques jours.

Je compterai toujours cette nuit pour la plus terrible que j'aie jamais passée. Pendant longtemps, j'ai rêvé que j'étais enterré vivant, et encore actuellement, après vingt-trois ans, des songes effrayants, viennent parfois me reporter à cette nuit affreuse.

Ensuite, quand je retournais à mon travail après cette aventure, je ne manquais jamais avant d'entrer dans le souterrain d'attacher un couteau à ma ceinture, afin de pouvoir m'ôter la vie, si un tel accident m'arrivait encore. D'autant mieux, que dans l'endroit où la pierre s'était détachée, j'en avais remarqué plusieurs autres qui vacillaient, et entre lesquelles il fallait me glisser.

« Pourtant ce danger même ne me retenait pas, et après l'événement, je suis retourné plus de cent fois à cette place où j'avais été si près de rester enfermé pour toujours¹⁰. »

Enfin les travaux étaient finis, tout était prêt. Trenck avait au dehors un ami et des chevaux qui l'attendaient, et la voie était toute tracée pour arriver jusque-là.

Il pouvait partir à volonté ; il faisait déjà acte d'homme libre en disposant lui-même du cours de sa vie.

Comme il en était là, un immense orgueil le saisit.

Seul, dans les conditions les plus affreuses qui eussent jamais pu accabler un être humain, il était parvenu à annuler tous les efforts de la tyrannie, il avait accompli sans secours des travaux inconnus au génie industriel du monde ; et, bien plus, du dernier degré d'esclavage il avait reconquis sa dignité, en ne dépendant plus désormais que de lui-même.

Sous l'empire de cette admiration excessive qu'il conçut pour lui-même, il ne lui suffit plus de la propre conscience de sa grandeur, il voulut voir les autres plier devant elle.

Il prit une résolution étrange et audacieuse jusqu'à la folie, une résolution qu'il jugea plus tard n'avoir pu être que l'effet du vertige, l'inspiration d'un cerveau en délire. C'était le quinze août. En raison des rendez-vous donnés au capitaine Buckhard pour les premiers et quinze de chaque mois, il avait d'abord fixé sa fuite au premier, puis, en raison de quelques circonstances peu importantes, l'avait remise au quinze, mais maintenant il ne voulait plus partir.

A l'heure de la visite, il dit à l'officier qui se présenta :

— Monsieur le major, je voudrais vous prier de remplir un message de moi auprès du gouverneur de Magdebourg.

— De quoi s'agit-il ? dit sèchement l'officier.

— Voici ce que je demande, reprit Trenck. Que M. le gouverneur veuille bien descendre dans mon cachot, qu'il fasse visiter mes fers, inspecter les murailles, qu'il double encore les sentinelles. Ensuite, je lui certifie de me faire voir en plein jour, en pleine liberté, sur le glacis de Klofterberg, et cela à l'heure qu'il indiquera lui-même.

Le major et le lieutenant se regardèrent, comme suspectant fort la raison du prisonnier.

Trenck reprit :

— Mais je veux qu'on s'engage, dans le cas où je ferai cela, à rapporter le fait exactement au foi, en le priant, pour prix de ma soumission, lorsque je peux recouvrer ma liberté et préfère ne la devoir qu'à sa justice, de ne pas me la dénier plus longtemps.

— Il faut d'abord savoir, dit le major, si votre esprit est bien dans son assiette, et si en ce cas, l'offre n'est point un jeu pour se railler de l'autorité.

— Examinez-moi, messieurs, répond le prisonnier. Mon regard et ma voix peuvent vous assurer que j'ai bien ma raison ; et quant à la raillerie, des années de fers ont trop bien tué le rire sur mes lèvres, pour qu'il puisse jamais renaître.

— Je vais donc me décider à transmettre votre proposition singulière.

— Je vous, serai, reconnaissant du message, monsieur, quoique ce soit aussi une chose exigée par votre devoir et votre intérêt.

Le major sortit.

Un moment après, les autorités militaires descendirent dans le cachot. Mais au lieu du gouverneur que Trenck attendait, il ne vit entrer que le commandant de garnison Reichmann, le major de place, l'officier d'inspection.

— Trenck, dit le commandant, votre proposition a été transmise au gouverneur. Il vous fait dire qu'il l'accepte, et que, si réellement vous effectuez ce que vous avancez, il intercédiera pour vous auprès du souverain.

— Pourquoi ne vient-il pas lui-même ? demanda le prisonnier.

— Cela était inutile, puisque nous sommes quatre ici pour juger de votre véracité, et que des témoignages ainsi réunis ne peuvent être suspectés.

— Eh bien, messieurs, puisque c'est vous qui êtes chargés de faire l'épreuve, indiquez-moi donc l'heure à laquelle vous voulez que je me montre libre sur la hauteur du glaci.

— Les choses ne doivent pas se passer ainsi, mon cher Trenck, dit le commandant ; nous venons ici éclaircir une sorte de phénomène, mais nous n'avons nulle envie d'un coup de théâtre... Vous montrer en plein jour sur le glaci !... Certe cela pourrait être agréable pour vous, mais non pour nôtre compte. La population assurément applaudirait fort à la ruse, à l'audace du prisonnier ; mais elle se moquerait avec non moins d'empressement de l'autorité qui l'aurait si mal gardé.

— Vous m'avez donc trompé ! s'écria Trenck.

— En aucune manière, dit le commandant.

— Si vous jugez l'épreuve impossible... ?

— Vous devez le comprendre du resté. Mais qu'importe, puisqu'il est un moyen plus simple de décider entre nous. Vous nous montrerez ici clairement et en détail les moyens dont vous deviez vous servir pour arriver à ce résultat extraordinaire ; et s'ils sont reconnus praticables, vous n'aurez pas moins triomphé dans ce défi.

— Qui me l'affirmera ?

— Nous et la raison ; en tel cas, ce qui peut se faire doit être regardé comme fait.

— J'aime mieux attendre.

— Impossible maintenant. Avertis comme nous le sommes, prêts à étendre la surveillance de tous côtés autour de vous, votre évasion ne sera plus praticable.

— Je partirai malgré vous tous.

— Ah ! prenez garde !... votre prison deviendra de fer... dût ce fer vous étouffer !...

— Essayez donc !

— Mais voyons, Trenck, vous préféreriez être délivré comme un loyal sujet par un ordre de mise en liberté donné par le roi, pourquoi ne le voulez-vous plus ?

— Parce que... je doute... et je crains.

— C'est insensé... Tout à l'heure, dans les conditions posées par vous-même, vous n'aviez de garantie que la parole du gouverneur, vous l'avez encore à présent.

— C'est vrai... voudriez-vous y joindre la vôtre ?

— Oui sans doute.

— Engagez-vous-donc.

— Je vous donne ma parole, dit le commandant en accentuant ses paroles, je vous donne ma parole, m'engageant également pour moi et pour les officiers présents, que *les résultats seront absolument les mêmes*, que vous démontriez la possibilité de sortir d'ici, ou que vous en sortiez en effet à une heure par nous fixée.

Trenck profondément agité, hésitait à jouer sa vie sur ce coup de dé.

Le commandant, mieux inspiré qu'il ne le savait lui-même, dit encore :

— Oh ! mais songez-y ! il ne s'agit pas de moyens incertains, de hasards, inattendus, de circonstances favorables qui viendraient à votre aide, non ! il faut montrer que vous franchirez les murs du fort l'Étoile quand vous le voudrez, et de par votre propre puissance... Trenck, il faut montrer à nos yeux un miracle.

Ces mots ranimèrent tout l'impétueux orgueil de Trenck ; son sang bouillonna, la flamme monta à son cerveau.

— Eh bien, messieurs, dit-il, regardez.

Il se plaça en face des officiers, et, en quelques rapides mouvements fit tomber tous ses fers à ses pieds.

Puis jetant à bas la maçonnerie factice qui cachait l'ouverture du souterrain :

— Ce chemin, dit-il, passe sous les fondations de deux murailles et conduit hors de la forteresse, à deux pieds de l'élévation du glacis. Voyez, j'ai, à l'entrée, des armes et un sac de pièces d'or ; à l'issue, des chevaux, dont vous ne connaîtrez jamais le guide, m'attendent pour m'emmener où il plaira à ma libre volonté.

Les officiers restèrent longtemps silencieux, stupéfaits.

Ils sortirent, pour visiter à l'endroit indiqué par Trenck, l'issue du souterrain, voilée seulement par une mince croûte de terre, que fit tomber la

pointe de leurs épées.

Au bout d'une heure passée à cette tournée, ils revinrent près du prisonnier.

— Mon chef Trenck, dit le Commandant, vous avez gagné la partie.

Puis il ajouta :

— Je ne vous ai pas fait connaître toutes les bonnes intentions du gouverneur à votre égard dans le cas où vous diriez la vérité ; Mais dès ce moment, vous ne porterez plus de fers, on va vous donner des vêtements convenables, et vous nous suivrez dans la chambre des officiers de garde.

Trenck, en voyant si vite son espoir se réaliser, ne sentait rien encore qu'une espèce d'étourdissement : c'était plutôt en lui la joie d'un beau rêve que celle de la réalité.

Cependant les officiers le traitèrent avec beaucoup de convenance ; ils l'emmenèrent sans aucune espèce de garde dans leur chambre. A quatre heures, on servit un excellent dîner, Trenck y prit place comme l'un des plus honorés convives.

Tout cela semblait une merveille. Et pourtant, personne ne paraissait en éprouver le sentiment heureux.

Les officiers parlaient entre eux de choses indifférentes, comme si cette journée n'eût rien présenté de plus remarquable que les petits incidents de garnison ; ils ne témoignaient rien à leur hôte de cet étonnement, de cette attention curieuse qu'attirent toujours de grands et étranges bouleversements de destinées.

Pour Trenck, il s'occupait bien moins d'eux encore. Après des années passées dans une continuelle obscurité, ce grand jour rayonnant d'été, tantôt l'éblouissait au point de le forcer à fermer les yeux, tantôt lui causait une admiration sans borne, un ineffable ravissement avec le spectacle de ses flots de lumière dorée. Puis, la chair du repas était excellente, le vin parfait ; et Trenck qui avait oublié tout cela, y trouvait un goût si nouveau si délicieux, que ce plaisir de la table approchait de la volupté.

Le soir, les officiers se retirèrent.

On laissa encore Trenck dans cette chambre où on lui fit un lit, et où il resta, en apparence du moins tout à fait libre de ses actions.

Il n'avait nulle envie, de se coucher. Il trouvait si bon d'ouvrir et de fermer une fenêtre à volonté, de contempler l'espace !... Il lui semblait que lorsqu'il serait libre, il ne dormirait plus jamais, pour ne rien perdre des heures qui montrent cette vue magnifique et resplendissante du ciel.

Trenck allait et venait donc dans cette chambre, léger, heureux, épanoui d'espérance.

Quand il eut bien rassasié ses yeux et son âme de ce tableau du firmament, ses regards se baissèrent vers la terre. A quelque distance, l'étendue uniforme des lignes lui fit distinguer un rempart, et la disposition des palissades qu'il apercevait au delà, de la guérite qui accompagnait celle de droite, lui fit penser qu'il était au-dessus du point des fossés où gisait son cachot.

Mais dans cet endroit des fortifications où tout devait être immobile au milieu de la nuit, il vit avec surprise un mouvement continu d'hommes et de chariots. Tout cela arrivait du fond des ombres, filait sur le rempart, puis tout à coup disparaissait subitement.

Trenck pensa que ce devait être l'endroit du chemin qui descendait obliquement dans le fossé, et que c'était à-l'instant où les chariots y entraient, qu'il les perdait de vue. Mais il ne comprenait pas quels travaux on pouvait faire dans ces bas-fonds, ni pourquoi on s'en occupait à une telle heure.

Enfin, il se jeta quelques moments sur son lit et attendit le jour.

A huit heures, le major, le lieutenant et un piquet de soldats entrèrent.

L'officier, l'air triste et froid, le ton absolu, intima à Trenck l'ordre de le suivre pour rentrer dans son cachot.

Le malheureux répondit par un tonnerre d'imprécations.

Il accusa le ciel, la terre, mais surtout le gouverneur, d'infâme trahison.

Lorsque le major put enfin se faire entendre :

— Le gouverneur ignore tout, dit-il ; on ne lui a rien rapporté de vos paroles ; il n'a donc rien promis.

— Oh ! vous êtes tous des misérables ! cria Trenck, pâle comme la mort, écumant de rage.

— Pauvre insensé ! murmura l'officier.

— Infâmes assassins, vous m'insultez encore ! dit Trenck les poings brandis.

— Oui, dit le major, insensé d'avoir cru que nous parlerions des préparatifs de votre fuite au gouverneur ! Insensé de n'avoir pas compris que ce serait un motif de plus de rigueurs envers vous ! Insensé surtout, d'avoir pensé obtenir votre liberté du roi en vous montrant plus fort, plus généreux que lui.

Pendant ces mots, Trenck frappé de la foudre était tombé tout à coup dans un complet anéantissement ; cet état de faiblesse permit aux soldats de s'emparer de lui et de le transporter dans son sépulcre.

Dans la nuit, le sol en avait été pavé en pierre de taille, ce qui le rendait désormais impénétrable.

Malgré son accablement, le malheureux en y entrant eut encore la force de dire à ses bourreaux :

— Rappelez-vous que je m'appelle Trenck, et que je sortirai d'ici !

Il retomba ensuite sans connaissance.

L'artiste avait perdu le prisonnier. Le souterrain accompli lentement, grain de sable à grain de sable, était un mystérieux et admirable monument ; et il est des moments où l'artiste met son œuvre au-dessus de tout, et donnerait volontiers sa vie pour recueillir le prix de son génie. Ainsi avait fait le malheureux Trenck.

Maintenant, tout l'abandonnait, même ses propres forces : ces ressorts d'acier, ces puissants leviers qui résidaient dans sa vigueur, dans son courage, ne pouffaient plus jamais lui servir.

Eh bien, dans ce profond désastre, quand tout était perdu pour lui, ce fut une divinité inattendue, ce fut là poésie qui le sauva ! Du moins, à partir de ce moment ; nous allons assister à un complet changement de scène dans le cachot de Trenck.

XII. — L'intérieur du prisonnier.

Nous venons de dire qu'une bienfaitrice inattendue, la poésie, adoucit à cette époque le sort du prisonnier. Voici de quelle manière.

La dernière révolte de Trenck ne put être si cachée qu'il n'en parvînt quelque chose à l'oreille du gouverneur. Dès lors, puisque chaînes et verroux n'y faisaient rien, il fallut inventer un nouveau moyen de répression pour retenir ce prisonnier toujours prêt à glisser des mains de fer de l'autorité.

Le gouverneur fit placer près de lui des gardes de nuit, chargés de l'appeler d'heure en heure, et de s'assurer ainsi de sa présence dans le cachot.

Ce moyen de sûreté était en même temps un supplice, et c'était ce qu'il fallait à la haine que le tyran éprouve toujours pour sa victime.

Ainsi une sentinelle fut placée derrière la porte du cachot ; dès que l'heure sonnait, elle jetait à pleine voix le nom de Trenck sous la voûte, et le malheureux, tressaillant sur son grabat, était obligé de répondre.

Trenck apprit ainsi à passer des nuits sans sommeil, mais il employa ces tristes heures à peindre en beaux vers les douleurs qu'on lui faisait subir. Il composa un chant dont nous allons essayer de donner une idée en en traduisant quelques strophes.

Éveillez-moi, suppôts de tyrannie.
On ôte tout dans l'horreur des cachots,
Le jour, le ciel, la liberté bénie ;
Vous, plus cruels, ôtez-moi le repos.

Éveillez-moi, que, sans cesse ni trêve,
Je sente bien la nuit, le froid, les fers ;
En m'endormant, je pourrais dans un rêve,
Pour quelque instant désertier vos enfers.

Éveillez-moi ! Mais, bientôt, sentinelle
Je braverai votre appel odieux ;
Vous ne pourrez, dans la nuit éternelle,
Vaincre la mort pour faire ouvrir mes yeux.

Un autre alors connaîtra ce martyre ;
Car dans la nuit, passant le seuil du roi,
L'affreux remords vers son lit viendra dire :
L'heure est sonnée ; allons, éveille-toi !

Ce chant fut appris par les gardes qui l'entendaient sans cesse, Trenck, dans ses cruelles insomnies, composa d'autres chansons et romances. Les soldats les apprirent de même ; ils les chantèrent aux villageois de la campagne environnante, ceux-ci les portèrent à Magdebourg où ces vers passèrent de bouche, en bouche des dernières classés aux aristocratiques demeures.

Le landgrave Henri de B., qui résidait alors dans cette ville, fut saisi d'un vif intérêt pour le noble prisonnier, et se rendit au fort l'Étoile pour le visiter.

Après un moment d'entretien avec Trenck, il intercéda en sa faveur auprès des officiers affectés à sa garde, et réclama l'adoucissement de ses peines. Les officiers ne pouvaient guère résister à une si haute protection ; le major était changé, les autorités supérieures étaient assez loin de ce cachot pour ne rien voir de ce qui s'y passait, ou du moins paraître l'ignorer ; il n'y avait donc pas d'opposition absolue.

Ainsi, Trenck eut un lit, une nourriture meilleure, des vêtements moins misérables, un peu de feu en hiver ; la fenêtre de son cachot fut dégagée ; et, consolation plus grande, il eut du papier et un crayon pour écrire autant qu'il le voudrait, et donner cours à ses vives et harmonieuses pensées.

Dès lors, il sortit de ce long silence de l'âme ; il put donner essor aux facultés de son esprit, vivre par elles ; il ne fut presque plus à plaindre.

Au bout de quelque temps, le landgrave revint le voir. Aux remerciements que Trenck lui adressa, il répondit par les paroles qui pouvaient le mieux relever son âme.

Il lui dit que cet intérêt qu'il lui témoignait n'était que l'expression du sentiment général en sa faveur ; qu'il avait plus d'amis qu'il ne pensait ; qu'une paix, assise sur des bases plus solides, allait bientôt être signée avec l'Autriche, dont les personnages les plus influents réclameraient sa délivrance, et que ce moment sans doute lui rouvrirait l'avenir.

Mais il le supplia de vaincre ses instincts de rébellion, de mettre son espoir ailleurs que dans des tentatives insensées, de renoncer à la fuite.

— Suis-je donc coupable de l'avoir tentée ! dit Trenck, je n'étais point un révolté, mais un défenseur fidèle du trône de Prusse, un combattant bien jeune et qui avait déjà versé bien du sang pour lui. Je me suis vu arrêté, condamné, dépouillé de mes biens, sur le rapport de la calomnie, que l'on écoutait, tandis que moi, on ne voulait pas m'entendre. J'ai dû aller chercher ailleurs honneur et fortune. Arrêté de nouveau par la plus infâme trahison, j'ai été jeté dans ce bas-fond, où l'on a tâché de réunir pour moi les horreurs du cachot et de la tombe... Ah !monseigneur, après cela, quand je détruirais la forteresse entière de Magdebourg pour m'en ouvrir les portes, quand je renverserais mille hommes sous mon poignard pour me frayer le chemin de la liberté, on n'aurait pas encore le droit de me blâmer.

— Non, Trenck, dit le landgrave d'une voix profondément émue, non, Trenck, vous n'étiez pas coupable jusqu'ici ; vous le seriez maintenant.

— Comment, mon prince ?

— Oui, parce qu'en exaspérant l'autorité, en vous faisant de nouveau persécuter, torturer, vous me déchireriez le cœur.

Trenck vit des larmes dans les yeux du vénérable prince.

Cet accent de bonté, cette affection compatissante qui venait de fondre l'âme d'un autre avec la sienne, le remplit d'ineffable douceur. Depuis tant d'années, il n'y avait eu pour lui que la solitude ou les geôliers, les bourreaux ! un mot de tendre pitié lui était un bonheur sans nom. Il retrouvait un aperçu du monde, et dans ce que ce monde a de plus beau, de plus doux, l'humanité.

Il se laissa emporter par l'élan de son cœur ; il se jeta aux genoux du landgrave, et jura que tant qu'il vivrait, lui, son généreux protecteur, il ne ferait aucune tentative pour la fuite.

Trenck était bien beau en ce moment. La lueur de la lucarne qui coupait le fond obscur de la prison, tombait sur sa tête : terne et pâle, ce jour de caveau redoublait la pâleur de sa noble figure, au point qu'il semblait avoir souffert jusqu'à la mort ; sous ce voile, on voyait transparaître la beauté des

traits, qui avait été tant admirée dans le monde, et les lueurs d'une grande âme que rehaussait le malheur.

Ces charmes, cette grandeur, dans le cadre du cachot, prenaient un prix infini.

Le prince répondit à ce généreux serment de Trenck par celui de ne jamais l'abandonner.

Depuis ce moment, Trenckse cloîtra volontairement dans ses murailles, il y installa son domicile, en cherchant à y faire naître à force d'invention quelques-unes de ces pauvres et faibles fleurs qui croissent au fond des, abîmes ; depuis ce moment aussi, il ambitionna un autre honneur, celui de supporter une telle adversité avec résignation et patience.

Dans ces années de captivité, il écrivit plus de dix volumes, dont quelques-uns furent publiés dans la suite, et parmi lesquels on distingue *le Héros macédonien, le Songe et la Réalité*.

Il composa beaucoup de pièces de vers et de fables, qui peignaient toutes quelque trait de l'histoire de sa vie, et qui furent réunies plus tard en un volume.

Aux travaux littéraires, le prisonnier ajouta bientôt l'art nouveau pour lui de la gravure. Il buvait l'eau de sa cruche dans un gobelet d'étain. Gardant un jour ce gobelet entre ses mains et arrachant un clou de son lit, il grava sur ce métal quelque chose qui ressemblait à un paysage. Le soldat de garde le trouva à son gré et l'emporta, en donnant à Trenck un gobelet neuf ; celui-ci fut plus habilement gravé, et également emporté du cachot.

Ainsi, de gobelet en gobelet, Trenck parvint à faire de petits chefs-d'œuvre qui coururent le monde.

Nous allons décrire un seul de ces dessins, pour donner une idée de tels ouvrages.

D'un côté du gobelet était une vigne dans laquelle travaillait un ouvrier ; et au bas une inscription signifiant que la vigne était devenue belle et féconde par ses soins, mais que les méchants en avaient bu le vin. De l'autre côté, était représenté un oiseau dans sa cage et au-dessous on lisait les vers suivants :

Ce n'est pas un moineau
Gardé dans cette cage,
C'est un de ces oiseaux
Qui chantent dans l'orage ;

Ouvrez, ami des sages,
Brisez fers et verrous,
Ses chants dans nos bocages
Retentiront pour vous¹¹.

En même temps que les œuvres d'art du prisonnier se perfectionnaient, sa clientèle s'élevait toujours. Nous avons vu ses vers chantés par les soldats monter dans les régions princières, ainsi ses gobelets, servant d'abord dans les corps de garde, furent tellement recherchés dans le grand monde, que l'un d'eux fut acheté par la reine de Prusse, qui le conserva jusqu'à sa mort.

Ce fut à cette époque que Trenck reçut ce grade qui lui est toujours resté : du plus célèbre prisonnier du monde.

Ainsi, tout le jour, il travaillait penché sous la lueur de sa lucarne qu'il bénissait. Il composait ses livres, il gravait ses gobelets, il vivait avec les personnages qu'il évoquait, princes, héros, philosophes, gens de robe et d'épée ; il tenait assemblée de ce monde, un peu vaporeux sans doute, mais choisi et aimé. Et les événements se déroulaient à son gré, il faisait apparaître la justice dans les destinées ; la fortune et la mort lui obéissaient.

Pourtant, par moments, tout cela perdait subitement son attrait ; il mettait sans façon à la porte ducs et princes pour aspirer délicieusement une certaine odeur de tabac de grenadier, qui lui annonçait que son ami Gefhardt était de garde au poste voisin, et viendrait causer un moment le soir.

Parlerons-nous de sa souris apprivoisée, de sa compagne fidèle, qui trottnait tout le jour à ses côtés, à l'heure des repas prenait place à table avec lui, le considérait immobile et attentive tandis qu'il travaillait, et, dès qu'il se reposait, demandait à jouer en sautant sur ses genoux ?

Trenck en parle longuement, puis il termine ainsi :

Elle faisait parfois tant de vacarme dans la nuit, que l'on me croyait occupé à démolir ma prison. Le major voyant que cette panique venait d'elle, décida qu'il fallait la mettre à la raison. Il s'en empara, en me disant qu'il en aurait le plus grand soin,

« Mais elle parvint à lui-échapper, à se glisser dans un trou. Toute la nuit elle s'occupa à ronger la porte de la prison ; on y vit au matin les marques de ses dents ; n'ayant pu pénétrer de cette manière, elle attendit l'heure de la visite, se faufila Sur les pas du gardien, et sauta sur mon épaule en me faisant mille caresses. Le major la reprit, et cette fois la mit dans une cage. Mais la souris refusa alors de manger, et bientôt on la trouva morte. »

Trenck dit qu'à cette époque de sa captivité il se jugea souvent plus heureux que les grands dans leurs palais, privés de cette conscience de sa propre valeur qui est le plus grand bien, et, dans les soucis continuels de leur position, n'ayant qu'un luxe doublé de cruelles épines.

Le prisonnier n'était pas même alors privé du bonheur de l'amour : ses souvenirs étaient assez riches pour défrayer sa présente solitude. Les nuits lui apportaient les scènes les plus enivrantes de l'amour heureux.

Il se voyait au palais de Postdam, auprès de Frédérica, à l'heure où la princesse lui ouvrait la porte de sa chambre, et dans l'âge où le bonheur d'aimer est lié à toutes les espérances de la jeunesse, où cette faveur de la sœur du roi semblait aussi lui ouvrir un avenir tout de gloire et de délices.

Il se voyait à l'époque de la vie où la passion servit avec le plus de violence, sous les ombrages du jardin de Troitzky, aux genoux de Stella, de cette jeune fille qu'il ne connaissait pas deux jours auparavant, qu'il ne devait jamais revoir deux mois après, dans un amour tombé sur eux comme l'éclair, en épuiser en un moment toutes les dévorantes tendresses.

Puis, il pénétrait dans la retraite de la chancelière, où sur l'invitation de prendre le café, la plus vertueuse, la plus docte femme de la cour, lui livrait son amour, son honneur, le droit de disposer de sa vie. Il se voyait alors l'objet d'un unique amour, dans lequel Héléna, sa mère autant que sa maîtresse, veillait à sa carrière, à sa fortune. Il goûtait cette joie, plus calme mais plus précieuse, d'une liaison que l'on sent aussi durable que profonde.

En vain l'exil et la prison avaient mis des années d'absence entre lui et la princesse de Prusse, en vain Stella était morte, en vain les sicaires lui avaient volé jusqu'au portrait d'Héléna, ces charmantes images étaient toutes fidèles aux rendez-vous qui les appelaient sous la voûte du cachot.

Ainsi se passaient les jours et les nuits de Trenck ; ainsi, après de longues et terribles colères, son âme s'apaisait dans une pieuse mélancolie.

On eût dit qu'un ange gardien pût être descendu même dans une prison.

Cela dura jusqu'à un soir où Gefhardt, l'air beaucoup plus affairé que de coutume, vint entretenir le prisonnier à sa lucarne.

XIII. — Le bateau de l'Elbe.

C'était le 24 août, le soleil qui brûlait la crête du rempart, la chaleur qui s'engouffrait dans le fossé, toutes les influences extérieures reportaient Trenck à ce jour où, ayant achevé ses préparatifs de fuite, il comptait partir dans la nuit suivante ; et son cœur s'oppressait en songeant à ce moment où il possédait encore l'espérance.

Un léger frôlement entendu au-dessus de sa tête lui fit supposer que Gefhardt venait le voir, ce qui arrivait pourtant rarement dans la journée. Il dressa vivement son échafaudage, et sauta à la lucarne.

En effet, le grenadier, dans l'ardeur du jour qui rendait le rempart désert, et protégé par la palissade qui s'étendait derrière lui, s'était glissé vers le cachot.

— Monsieur le baron, dit-il, c'est une grande nouvelle qui m'amène... On a lu ce matin la *Gazette* au corps de garde... et j'y ai appris une chose qui va bien vous étonner : monseigneur le landgrave est mort subitement à Cassel où il venait d'arriver.

Trenck tressaillit à ces mots. Il ressentait très vivement deux choses : la douleur de la perte d'un unique et généreux protecteur, et l'émotion de la liberté qu'il retrouvait tout à coup de disposer de lui-même, son serment de ne rien tenter pour la fuite ayant été limité à la vie du prince.

Il exprima tout ce qu'il éprouvait à son confia dent.

— Ce n'est pas tout, reprit le gros et naïf Gefhardt. Nous voici demain au jour de la fête du roi, ce qui amènera de, grandes réjouissances dans la forteresse.

— Pour cela, dit Trenck, nous ne nous en soucions guère.

— Non, sans doute, monsieur le baron... cependant, pour mon compte, j'y tiens bien un peu.

— Ah ! nous songeons à aller nous donner un peu de gaieté autour des tonneaux défoncés... ce n'est pas défendu, Gefhardt.

— Non... il y a autre chose... Depuis longtemps les camarades rie me tourmentent plus au sujet de mon goût pour la paternité, démon amour pour les marmots que j'aurai...

— Pourquoi cela ?

— Mon Dieu, parce qu'à la fin je les avais moi-même oubliés, étant toujours dans cette chienne de garnison, où il n'y a rien à faire pour le mariage... mais voilà que ça m'a repris aujourd'hui !

— Encore, ma vieille moustache !

— Que voulez-vous ?... oh ! mais c'est une idée si bête, que je n'oserais pas le dire.

— C'est pourquoi tu vas me le conter.

— C'était ce matin... En descendant de garde, j'étais aller rôder au bord de l'Elbe pour prendre un peu le frais. Il y avait à quelques pas au-dessous de moi sur la pente du rivage, deux bambins de trois à quatre ans, qui faisaient des châteaux avec le sable... Ils avaient pour tout costume des bonnets d'indienne et des petites chemises si déchirées qu'ils étaient jolis à croquer.

— Et cela a chatouillé ton cœur de père... en projet.

— Vous allez voir... j'allais descendre pour les embrasser, quand il a abordé sur la grève un grand bateau de Saxe... vous savez que c'est le temps où les paysans de ces plaines nous amènent leurs blés... leur bateau était donc si plein de gerbes, qu'il ressemblait à une montagne d'or... il y avait aussi sur le devant des paniers de poires et de prunes, dont ils espèrent le débit pour la fête de demain... mais ce n'est pas cela... c'est qu'il est descendu du bateau une paysanne si belle !... c'est-à-dire que de sa figure je ne voyais que son chapeau de paille... mais si bien prise et admirablement tournée de toute sa personne, dans son habillement de drap rouge et bleu, que j'en ai été tout saisi... Puis, surtout, voilà qu'elle s'est mise tout de suite à caresser *mes* enfants, et à leur donner des prunes.

— Je comprends, un tableau de famille.

— J'en ai poussé un gros soupir... je pensais que, sur ma foi, cette femme-là était tournée pour vous donner des enfants tout semblables à ceux que je voyais là.

— Et tu voudrais l'épouser ?

— Je vous ai dit que c'était bête comme tout, ce qui m'était passé en tête... mais pourtant il y a la fête de demain où l'on pourrait faire connaissance avec elle en lui achetant des prunes... quand on a fait connaissance, on se revoit... et on ne sait pas où ça peut mener.

— A moins qu'elle ne soit mariée... Est-ce qu'elle était seule, ta beauté ?

— Non ; il y avait avec elle deux de ces rustres... un grand diable qui a bien six pieds... et un autre que je n'ai guère regardé.

— Tu vois bien.

— Oh ! il n’y avait pas de mari là-dedans, car ils lui obéissaient tous deux ; ils, déchargeaient les paniers de fruits sur la grève à son commandement, et elle les faisait aller et venir du bout du doigt.

— Allons, allons, l’espoir te berce... endors-toi mon pauvre garçon, et rêve à ton aise.

— Je m’en vais à présent, monsieur le baron.

— Oui... il faut prendre garde dans la journée...

Puis tu as besoin de te recueillir pour tes projets... et moi aussi... car je ne sais ce qui m’arrive, mais mon sang est furieusement agité, et le cerveau me brûle.

Le fait est que Trenck avait été plein de résignation et de philosophie dans la durée de la chaîne qu’il s’était imposée lui-même, et tant qu’il avait été son propre prisonnier ; mais depuis une minute qu’il se savait dégagé de son serment, et se retrouvait seulement enfermé de par le roi, ses instincts de révolte revenaient rapides et violents.

Ce jour-là, il resta accoudé sur sa petite table, laissant de côté la gravure du gobelet, le volume d’histoire, le morceau de poésie commencé... La vie de fiction est douce ; le malheur est qu’elle s’éteint au moindre souffle d’intérêt positif. Et Trenck en ce moment eût été certainement incapable d’achever une allégorie ou de trouver une seule rime.

Rêveur, agité, il demeura toujours là immobile et absorbé dans ses pensées. Si bien que le soir, il désirait à peine la visite de son ami Gefhardt, qui était à son poste de chaque semaine et devait revenir.

Pourtant, à l’heure accoutumée, à peu près au milieu de la nuit, le grenadier accourut.

Trenck, qui ne le voyait pas, reconnut de suite qu’il était extraordinairement ému au son de sa voix.

— Monsieur, dit-il vivement, au nom du ciel, je vous en supplie, ne dites à personne que j’ai voulu épouser la paysanne, de Saxe.

— Comment, dit Trepck, à qui diable veux-tu que je dise ?... est-ce que je cause ici ?... ma souris est morte.

— Enfin, c’est égal.

— Voilà une singulière crainte ?... ma parole tu es déjà gris de la fête de demain.

— Il s’agit bien de boire vraiment !... ou plutôt si, il s’agit de boire énormément.

— Que dis-tu dans ta barbe !... je n'entends rien.

— Monsieur, donnez-moi la parole que je demande, promettez-moi que vous ne direz jamais quoi qu'il arrive que j'ai voulu...

— Allons, je te le promets pour en finir.

— Bien, maintenant autre chose. Nous allons parler sérieusement.

— Oui, pour changer.

— Faites-moi le plaisir de me dire... A quoi pensiez-vous quand je suis arrivé !

— Il faut que je te le dise ?

— Oui, là en conscience.

— Ma foi, mon ami, à mon tour je dirai que je n'ose pas trop l'avouer.

— Voyons toujours.

— Eh bien, je songeais à m'évader.

— A la bonne heure ! c'est bien penser.

— Hélas ! pas trop, d'après les épreuves que j'en ai faites.

— Et vous arrangiez un plan ?

— Non, seulement, dans ma pensée, je me disais que jusqu'ici le chemin par-dessous la prison n'ayant pas trop réussi, il fallait m'en aller pardessus.

— C'est une idée... ensuite ?

— Dans mon projet, j'enlevais peu à peu, à coups de ciseaux, les pierres de taille qui encadrent la lucarne, je faisais tomber les barreaux ; ainsi, j'élargissais assez l'ouverture pour y passer.

— Bravo !

— Et de là monter sur le rempart.

— A l'aide d'une échelle de corde que je vous tendrais.

— Justement.

— Vive Dieu ! quelle chance ! vous avez précisément trouvé ce qui nous manquait.

— Comment, ce qui *vous* manquait ?

— Oui, le moyen de passer seulement la muraille, de sortir de cette cage de pierre, dont les portes sont maintenant solides et doublées de sentinelles.

— La chose serait ainsi faite... mais le reste ?

— Ne vous en inquiétez pas.

— Pour Dieu ! tu plaisantes ?

— Ça y est !... votre idée est excellente.

— Elle est absurde, stupide, Gefhardt. Je prends le chemin du rempart pour tomber juste sur une sentinelle.

— Ça ne fait rien.

— Puis de là sur un second poste,

— C'est encore égal.

— Après les fortifications, j'arrive à la tête du pont-levis pour me trouver en plein corps de garde.

— Vous le laisserez tranquille.

— Parbleu !... je laisserai tranquille le corps de garde !... mais lui !...

— Monsieur le baron, il faut exécuter au plus vite votre projet.

— Partir ?

— Oui, oui, partir !

— Je ne sais pourquoi, mais tu me fais furieusement battre le cœur en me disant cela.

— Tant mieux, sacrebleu !

— Voyons Gefhardt, réponds. Pourquoi m'engages-tu à faire cette extravagance ?... Y a-t-il pour cela une bonne raison, quelque chose que je ne sais pas.

— Pardonnez-moi, monsieur le baron, mais je ne puis dire autre chose, si ce n'est : essayez !

— Malheureux ! quand d'autres entreprises mille fois mieux ourdies !...

— Seulement, il faut vous hâter... Ce n'est pas peu à peu qu'il faut desceller les pierres de taille, c'est tout de suite. Ouvrez le trou aux outils, fermés depuis si longtemps, travaillez cette nuit et la journée de demain à mettre à bas tout cela... On est accoutumé à voir souvent la lucarne fermée par votre casaque, qui est censée garantir du vent, et en réalité cache votre lumière le soir. Ainsi, à l'heure de la visite, on n'apercevra pas le dégât pratiqué... Que tout soit fini demain soir.

— Demain !

— Morbleu ! c'est la fête... est-ce que les violons n'engagent pas à danser !

— Eh bien, nous danserons !... car tu pars avec moi, mon brave !

— Je l'entends bien ainsi.

— Je ne voudrais pas pour tout au monde te laisser exposé aux dangers d'une complicité.

— Ni moi rester sans vous dans ces maudites murailles...

— Où l'on ne peut trouver à se marier, n'est-ce pas ! tandis qu'au dehors...

— C'est dit, nous nous sauvons tous deux.

— Ou plutôt, tous deux nous nous pardons.
— Du tout.
— Fou de Gefhardt !
— Eh bien, des folies, ça vous va, hein ?
— Je l'ai trop prouvé, mon Dieu !
— Alors à demain. La ronde passe le soir à neuf heures et demie ; à dix, je serai là avec l'échelle.
— Pour tenter l'impossible.
— Bah ! vous verrez, l'impossible réussira mieux que le reste... le malheur n'est pas toujours là... Que diable, il faut croire au bon Dieu !

XIV. — La nuit du 25 août.

Le lendemain, jour de la fête du roi de Prusse, la citadelle de Magdebourg étalait son luxe militaire ; elle essayait de donner l'air joyeux à ses vieilles masses de granit, noircies par les siècles depuis le temps de Charlemagne, à ses créneaux sourcilleux, à ses cuirasses d'airain, et se mettait en frais de bonne grâce, comme l'ours qui va commencer à danser.

Dès le point du jour, cent coups de canon avaient retenti, comme dans toutes ces fêtes de rois que l'on annonce par la voix de la destruction. Les cloches remplissaient l'air de leur formidable bruit, plus continu et fatigant que celui du tonnerre. De la vieille ville de Neumark au Sudenbourg et au fort de la tour, les murs étaient pavoisés de drapeaux, d'écussons, remplaçant, sur ce sol aride de pierre, toute guirlande de fleurs et de verdure.

Le temps horriblement lourd et chargé répandait l'ombre de ses gros nuages, sa chaleur de plomb, et ajoutait encore beaucoup au morne aspect de ce beau jour.

A l'extrême limite des fortifications détachées, le fort l'Étoile avait son reflet de la fête. La joie s'y exprimait également par les détonations d'artillerie auxquelles succédaient des coups de fusil, des pétards, comme des tonnerres enfants autour de leur père.

Après la parade, des cercles de soldats avec leurs faisceaux d'armes, se formaient sur la plate-forme, sur les remparts, où avaient lieu des distributions de vin, de comestibles, et qui devaient être entretenus de boissons et de gaieté jusqu'au soir.

Au dehors des murs, il y avait aussi de ces festins servis sur la place publique, et les villageois, après avoir bu à la santé du roi formaient de tous côtés des bals champêtres.

A cent pas au delà des fortifications, vers le chemin de Sudenbourg, était une vieille auberge, fréquentée surtout par les mariniers de l'Elbe, mais qui jouissait ce jour-là d'une animation extraordinaire, en raison de la danse établie sur une petite place voisine, et des campagnards d'alentour qui venaient prendre part aux goguettes.

C'était laque s'étaient logés les paysans de l'autre rive de l'Elbe que Gefhardt avait vu débarquer la veille. Après avoir envoyé leur blé à la ville, ils achevaient d'écouler le chargement de leur bateau en vendant leurs paniers, de fruits aux petits marchands des campagnes.

La Saxonne était en effet une paysanne d'agréable prestance, à la taille charmante, au pas gracieux et léger, et plus belle encore le visage découvert que lorsque Gefhardt n'en avait vu que le chapeau de paille.

Elle était assise à une trentaine de pas de l'auberge, dans un endroit un peu à l'écart du mouvement ; un tronc d'arbre renversé lui servait de siège ; il se déroulait à ses pieds des masses de hautes herbe, restes d'un marécage desséché par l'été, et elle en arrachait des joncs, qu'elle tordait en cordes, pour raccommoder ceux de ses paniers endommagés dans le transport, et qui menaçaient de laisser rouler les fruits par terre.

Celui de ses compagnons que Gefhardt avait appelé *le grand diable*, assis sur la margelle du puits voisin de la maison, les bras et les jambes croisés, regardait seulement la vente de ses produits, ou peut-être même ne regardait rien du tout. Le second paysan, qui de la même manière avait été baptisé *l'autre*, s'occupait seul de ses transactions, dans lesquelles, en l'observant un peu, on eût pu voir que son désir était seulement de les terminer le plus vite possible.

Il paraissait que Gefhardt, ainsi qu'il l'avait projeté, s'était mis la veille en connaissance avec la paysanne, car en rôdant sans cesse des petites tables de l'auberge à la salle de danse, et revenant sur ses pas, il avançait jusqu'à la belle Saxonne, ôtait sa pipe de sa bouche, et causait une ou deux minutes seulement avec elle. Mais ces va-et-vient étaient assez répétés, ces rapides propos étaient assez souvent ramenés pour former au bout du compte un très-long entretien.

Vers le soir, arriva un formidable orage. Il était décidé que cette fête du roi prendrait les plus sombres aspects. Célébrée par le bruit et la poudre des combats, elle le fut bientôt par les grondements furieux du vent, du tonnerre, le roulement des torrents de pluie bondissant des remparts.

Mais les gens en train de s'amuser ne se dérangeaient pas pour si peu de chose ; les violons continuaient à jouer là-dedans, les villageois continuaient à sauter ; les soldats tenaient toujours leurs joyeux ébats, ayant congé et dispense d'abstinence. Ils chantaient et buvaient, et, pour changer, ils chantaient et buvaient encore, car les esprits simples ne demandent pas

de diversité dans les amusements, et il est sans exemple qu'un troupier ait trouvé monotone de toujours boire.

Étaient pourtant exceptés de ce festin les sentinelles qui, vers le soir, montaient la garde aux postes accoutumés ; le vin ne coulait pas jusqu'à leur guérite.

Alors Gefhardt, toujours bon enfant, s'était fait leur pourvoyeur ; il ne voulait même partager avec personne ce soin de vrai camarade ; sous les doubles ombres du soir et de l'ouragan, il parcourait les murailles ; sa lourde cruche en main il allait d'une guérite à l'autre et remplissait les gobelets des factionnaires, versant rasade même plutôt deux fois qu'une.

A neuf heures cependant, tout cela était bien calmé, les lampions étaient noyés, les villageois n'en valaient guère mieux, les soldats étaient de même, tout ce monde-là était retiré dans les chaumières, rentré au quartier. La chambre de garde des officiers, dans laquelle avait lieu le banquet, était encore éclairée ; hors cela, tout le fort l'Étoile s'enfonçait dans la nuit.

Enfin dix heures sonnent à l'horloge du fort.

Il se fait entendre au bord du rempart une petite toux sèche, guère plus saisissable que le son d'une goutte d'eau tombant sur le gravier.

Un faible écho répond dans le cachot.

— Y êtes-vous, monsieur ? dit Gefhardt.

— Oui, répond Trenck, me voici monté sur le dossier de mon lit, et entouré des dernières, pierres que j'ai fait tomber pour élargir la lucarne.

— Un fameux temps ! monsieur, reprend le grenadier ; le ciel est noir en diable, les nuages courent comme moi quand j'ai peur de manquer l'appel... nous en voilà pour toute la nuit de ce temps par lequel on ne mettrait pas un... soldat dehors.

— Jamais orage ne vint plus à point.

— Et la résolution est-elle venue ?

— Oui, pour en finir avec mon sort. Mais, plus j'y ai pensé depuis hier, plus j'ai trouvé le moyen d'évasion insensé.

— A cela, je n'ai qu'une chose à dire, monsieur : avez-vous confiance en moi ?

— Cent fois plus qu'en moi-même, bon Gefhardt.

— Alors, venez. Le silence se fait.

Le pied d'une échelle descend et vient se butter, dans l'ouverture pratiquée, contre une saillie de maçonnerie laissée à dessein. Le prisonnier

s'accroche aux barreaux des deux mains, il les remonte ainsi, s'y glissant comme un lézard, et prend pied sur le rempart.

Ils retirèrent d'abord l'échelle... Mais ce moment, où les murs du cachot sont franchis, à tant d'émotions palpitantes !.. Ils s'arrêtent une minute pour reprendre haleine.

Ensuite, ils vont tourner la palissade. Mais tout à coup, Trenck saisissant le bras de son compagnon, s'écrie :

— Dieu ! Gefhardt, regarde !

— Nom du diable ! qu'est-ce que c'est que ça ? dit le grenadier. Une lumière !

— Oui, sur le chemin qui descend le fossé... elle avance... C'est un falot porté par un Soldat... et voici maintenant... plusieurs officiers... En avant, je crois bien voir le commandant.

— Mais quel diable les pousse de se promener à cette heure !

— Tu vois bien... Ils vont vers mon cachot.

— Serait-il possible !

— Les voici à la première porte.

— Alerte ! sauvons-nous.

— Non, je veux voir ce qui va se passer.

Trenck se penche sur le bord du rempart, et suit d'un œil ardent les mouvements que voici :

La première porte de cette construction enterrée dans le fossé est franchie. On voit alors la lumière par la fenêtre du vestibule. Le bruit de serrures et de verrous résonne de nouveau ; mais sans doute on s'est arrêté à l'entrée de ce cachot, trop étroit pour contenir plusieurs personnes, car la lumière ne change pas de place, et sur le fond éclairé, on voit se détacher les ombres des officiers.

La voix du commandant se fait entendre sur le seuil du cachot, où il s'est avancé seul, et on distingue ces mots :

— Mon cher Trenck, j'ai pour la première fois une heureuse nouvelle à vous apporter... Rassemblez toutes vos forces pour l'apprendre, car toutes les émotions trop vives peuvent être dangereuses.

Quelques secondes d'attente. Puis l'officier reprend :

— Un envoyé du roi, le comte de Schlieben, vient d'arriver de Berlin à l'instant même. Il nous a remis un mandat de Sa Majesté, qui, voulant signaler sa fête par un acte de clémence, ordonne votre élargissement, et vous donne votre grâce pleine et entière.

Trenck a entendu en frémissant.

— *Ma grâce !* s'écria-t-il, quand je ne fus jamais coupable !.. Oh ! béni soit le ciel de m'avoir laissé franchir de moi-même ma prison ! je suis du moins sauvé de la honte de cette grâce !

Il se rejette en arrière et fait rapidement quelques pas.

Mais au même instant, il retentit au fond du cachot un tonnerre de jurements à faire fendre les pierres. C'est le moment où les officiers, étonnés de ne pas recevoir de réponse, ont avancé avec de la lumière, et ont trouvé le cachot vide.

Trenck se sent étouffé par les battements de son cœur... Que d'impressions violentes, tumultueuses en une minute !.. Il est transporté d'orgueil d'avoir échappé à cette grâce, mais maintenant il faut fuir ; et il craint tout, ne sachant encore de quel côté il va s'engager.

— Venez, monsieur, dit Gefhardt, la fuite est plus que jamais commandée.

— Oh ! certes, dit Trenck, le roi ne me pardonnerait pas de m'être soustrait à sa clémence ; trompé dans cet acte de magnanimité dont il voulait se parer, il ne trouverait pas de peine assez forte contre moi, que la mort.

— Nous avons un moment devant nous, dit le grenadier. Vous avez tant fouillé le sol de votre cachot... que tous les soupçons vont se porter de ce côté... Dans l'obscurité et dans la pluie qui ruisselle, ils n'ont pu rien distinguer... Ils vont d'abord faire appeler des ouvriers pour chercher dans les profondeurs de la terre le chemin où vous aurez passé... Un moment nous est assuré, et c'est assez !

Il entraîne Trenck sur la longueur du rempart.

Mais voici le moment redoutable. Trenck aperçoit la guérite à deux pas devant lui, et, à côté, il voit briller le canon de fusil... Cependant, de quel côté que l'on passe, le rempart est trop étroit pour que l'on puisse se soustraire à la vue du factionnaire.

Le fugitif frissonne de tout son corps.

Gefhardt le fait résolument avancer. Et quel étonnement pour lui ! Une masse sombre, inerte est étendue sur la terre ; c'est le factionnaire profondément endormi ; le fusil seul est debout contre la guérite.

Ils passent et avancent sans bruit dans l'ombre.

Mais après le premier bastion, un autre poste se trouve à l'angle de la courtine.

L'émotion de Trenck est plus vive encore ; il tourne l'énorme muraille de défense contre laquelle est postée de l'autre côté la sentinelle.

Pourtant, en arrivant, l'aspect le plus inattendu le frappe encore. Ce soldat tombé aussi d'un sommeil foudroyant, gît sur le sol, le dos appuyé contre le bastion, et la tête penchée sur sa poitrine.

Échappé miraculeusement aux premiers dangers, Trenck a maintenant des ailes pour la fuite. Les deux fugitifs s'élancent, n'ayant plus pour un moment à combattre, que le vent et des torrents de pluie. Ils descendent des remparts auxquels succède un glacis ; sans hésiter, ils se précipitent sur la pente, roulent en bas et s'y retrouvent sains et saufs.

Une fois là, ils n'ont plus à traverser que les ouvrages avancés. Cependant les difficultés sont plus grandes que jamais. Il faut franchir le fossé d'enceinte rempli d'eau, et en allant gagner le pont, on tombe justement sur un poste.

Les fugitifs avancent pas à pas, en tendant la tête devant eux. Trenck est toujours prêt à se jeter dans le fossé pour le passer à la nage ; Gefhardt le retient vigoureusement par le bras, en raison de la perpendicularité du mur opposé, qui en rendrait l'escalade impossible.

Il faut donc affronter sans armes ce poste de six hommes.

Sur ce point, un falot balancé par l'ouragan et troublé par son ondée, répand une étroite et terne lueur.

Mais que cette lueur soit bénie ! elle éclaire encore cette fois aux yeux de Trenck le tableau le plus surprenant, le plus bizarre.

De même que les factionnaires, les hommes de ce poste sommeillent. L'un est étendu sur la terre humide, un autre est accroupi sur lui-même, tenant encore l'arme au bras, un troisième demi-couché, les membres étendus, fait quelques mouvements pour se soulever, mais sans parvenir à ouvrir ses lourdes paupières ; ainsi des autres ; tous sont partis pour le monde de l'oubli.

A cet aspect, Trenck est si étonné, que, même dans sa situation extrême, il s'arrête pour regarder et s'écrie :

— Mais le fort tout entier est donc tombé dans un sommeil magique, comme un autre Épiménide !

Pendant cela, Gefhardt a fait rapidement manœuvrer la chaîne du pont-levis qui s'abaisse. Les fugitifs s'élancent, ils gagnent l'autre bord, ils touchent l'espace libre !

Trenck se retourne, et étend la main vers le fort l'Étoile en lui jetant son adieu :

— J'ai secoué mes fers, dit-il, je suis sorti de ma prison, je suis sorti de mon tombeau, je ne dormirai pas sous cette pierre où ils avaient déjà gravé mon nom. Et, grâce à Dieu, je ne dois rien au roi !

Mais ce sol est encore la Prusse.

Gefhardt marche rapidement, en disant seulement à Trenck de le suivre. Et Trenck, à bout de surprise, admirant maintenant ce qui se passe comme un miracle, suit aveuglément son conducteur.

Ils arrivent sur une grève déserte où ne s'offre nul asile. Seulement, au bord du fleuve, une large forme sombre se détache un peu sur l'eau transparente.

C'est un grand bateau que le vent agite furieusement sur son amarre, et dont les voiles vont d'un côté et de l'autre se mouiller aux vagues mugissantes.

Trenck se trouve, sans savoir comment, jeté dans ce bateau. Et avec une rapidité extrême, comme si l'entrée du fugitif eût été un ressort qui l'eût fait partir, l'embarcation prend le large.

Dans le premier instant, Trenck a beau regarder, chercher autour de lui, passer la main sur son front, il ne voit rien dans le trouble des éléments, et celui plus profond de ses pensées. Et même, quand au bout de quelques minutes cet étourdissement se dissipe, il n'a qu'un vague aperçu de l'embarcation.

Au fond, il y a encore çà et là des gerbes de paille. A la proue est une lumière, qui tracé la marche du bateau sur la nappe noire de l'eau ; à côté, deux rameurs. Sur la banquette de devant, deux personnes qui, dans l'ombre de la nuit, et sous les voiles battues par le vent, sont absolument indistinctes. A l'arrière, une seconde banquette, sur laquelle Trenck se voit assis à côté d'un inconnu. Enfin, à la poupe, Gefhardt, dont la présence se fait reconnaître par quelques bouffées de fumée, car le bon grenadier a allumé sa pipe pour s'empêcher de pleurer de joie.

— Monsieur le baron, dit à Trenck le passager assis près de lui, vos tentatives d'évasion ont enfin réussi ; car c'est à vos héroïques efforts que vous devez le secours qui vous a été prêté cette nuit. Ainsi, vous ne devez en glorifier que vous-même.

Trenck, ne reconnaissant pas la voix qui lui parle, s'incline seulement sans répondre.

— Mais, ni vous ni les autres n'auront rien fait, reprend l'inconnu, si vous usez de la liberté cette fois comme la première, au profit de votre ambition ; car les grandeurs de la Russie et de l'Autriche ne feront encore que vous remettre en butte aux rigueurs de votre destinée, sans pouvoir vous en défendre.

— Soyez tranquille, dit Trenck, dix ans de captivité à Magdebourg m'ont bien prouvé la fausseté de ces grandeurs de cour qui m'ont perdu et abandonné. La leçon de l'expérience vaut mieux que toutes celles de la sagesse,

— Voyez, monsieur le baron, reprend son compagnon, il me semble que le temps s'éclaircit un peu... Vous pouvez distinguer que nous sommes tous trois vêtus en paysans. Eh bien, la Providence vous fait délivrer, emmener hors de Prusse par des paysans, pour vous montrer que vous devez chercher désormais l'existence la plus simple et la plus rapprochée de la nature.

A ces paroles, Trenck croit avoir retrouvé François le pandour ; ce n'est certainement pas lui qui est à ses côtés, ce n'est pas sa voix qu'il entend, et cependant il sent sa présence.

Le bateau, qui n'a fait que traverser le fleuve, aborde en ce moment, et les passagers descendent sur cette autre rive de l'Elbe qui est la Saxe.

Ils sont en groupe sur le sable du bord, et la lumière restée à la proue, du bateau jaillit sur l'une de ces figures, qui est celle de la paysanne de Saxe signalée à Trenck par Gefhardt.

— Frédérica ! s'écria Trenck. Et il tombe éperdu à ses genoux.

— Oui, dit la sœur du roi de Prusse, oui Frédérica qui, autrefois, à Glatz, vous disait : Faites-vous libre, et qui aujourd'hui, par le même sentiment, a voulu vous aider à l'être.

Transporté palpitant, Trenck cherche du regard ceux qu'il doit remercier encore, et ses yeux viennent de se porter sur le *grand diable*.

— Ah ! mon cousin le pandour ! s'écrie-t-il en se jetant dans ses bras.

— Puis cet ami que vous ne reconnaissez pas, dit la princesse en montrant *l'autre*, mais qui est Ludovic, autrefois mon page, aujourd'hui mon grand écuyer.

— Ludovic ! dit Trenck en lui serrant les mains avec le plus doux transport.

Car il pense à ce temps où le page lui fermait si bien la chambre de la princesse... à moins qu'il ne montrât son bracelet.

— Ah ! nous lui devons beaucoup, dit Frédérica. Bien jeune encore, mon dévoué page jouait à Custrin le rôle de *l'Esprit de la forteresse*, pour imposer à Frédéric, dont je craignais déjà pour vous l'humeur despotique et cruelle... Et ce souvenir est peut-être ce qui l'a fait trembler, quand il avait déjà commandé polir vous la mort et ne vous a condamné qu'à la prison. C'est encore Ludovic qui Mer, en reconnaissant Gefhardt parmi les soldats du fort l'Étoile, a reconnu en lui un ami dû baron de Trenck, et lui a confié nos projets pour votre délivrance, notre espoir de vous ouvrir le chemin de la fuite, en endormant les soldats de vos postés, à l'aide de l'opium versé dans le vin qu'ils boiraient pour la fête du roi. Et grâce à ce bon Gefhardt, qui pouvait verser le vin lui-même, notre espoir s'est réalisé.

En ce moment, une voiture arrive sur le rivage, car la princesse doit faire toute hâte pour être de retour à Berlin avant le jour.

Trenck, regardant la sœur du roi et le chef des pandours :

Et voilà donc, dit-il, les paysans dont Ludovic me parlait tout à l'heure.

— Ah ! dit Frédérica, nous l'avons été un jour pour vous sauver, et ce jour est le seul qui compte dans notre vie.

Dès mots rapides, des accents du cœur, qu'on ne peut traduire, furent les adieux de Trenck et de ses libérateurs.

Puis ces derniers s'élancèrent dans la voiture.

Trenck, éperdu de reconnaissance, se prosterna sur ce sable qu'ils venaient de quitter.

Il y avait sur ce rivage les sombres aspects d'une nuit épaisse et orageuse ; mais c'était le port de salut ; les plus douces lueurs de l'espérance l'éclairaient pour l'âme consolée. Des impressions diverses devaient donc entourer Trenck dans cette nuit du 25 août, marquée pour son retour à la liberté.

Nous verrons ce qu'il en fût de ces pronostics, dans le dénouement de son histoire qui s'approche.

XV. — Une journée à Paris.

Le 14 octobre 1793, tout Paris était en armes ; le rappel avait battu dès cinq heures du matin, et l'on entendait encore le tambour des troupes qui prenaient leurs rangs ; des canons étaient braqués à l'extrémité des ponts depuis la Conciergerie, jusqu'à la place de la Révolution ; mais la foule répandue au dehors était d'aspect plus effrayant encore que Cet appareil de force armée.

C'était surtout dans la rue Saint-Honoré, centre populeux, et près de l'ancienne demeure des rois, que cette multitude se montrait en masses plus sombres et plus menaçantes.

L'épais brouillard de vendémiaire obscurcissait l'espace resserré de la rue.

Une charrette sillonnait lentement l'étroit passage laissé vide au milieu de la foule ; un adjudant de l'armée révolutionnaire, à cheval, le sabre nu à la main, marchait en avant ; derrière était un peloton de soldats. Dans cette charrette il n'y avait pourtant qu'une femme, vêtue d'une robe blanche et d'un mouchoir de mousseline croisé sur la poitrine, tête nue, les cheveux coupés, les mains liées derrière le dos.

Midi sonna à l'horloge des Tuileries. Elle tressaillit ; ce saisissement ne venait pas de l'heure indiquée qui ne pouvait plus lui importer en rien, mais du son de l'horloge qui l'ébranlait jusqu'au fond de l'âme.

A ce moment, un homme déboucha de la rue Neuve-Saint-Roch, en murmurant :

— D'où vient donc ce tumulte étourdissant ?... ces bruits sinistres, ces grondements des rues, ces clameurs ?... il semble que tous les pavés de cette Babylone se soulèvent pour l'engloutir.

Il tourna de quelques pas à gauche, et parvint à monter sur les degrés de l'église Saint-Roch. La charrette passait devant ses yeux.

— Dieu ! s'écria-t-il, Marie-Antoinette, là reine de France conduite à l'échafaud !

Et saisi d'une impression plus forte que lui, il se laissa tomber assis sur la marche du portail.

Passant la main sur son grand front chauve, il dit encore :

— Oh ! le voilà ce nuage sombre infiltré de lignes de sang, dans lequel va se perdre la couronne !... mais ce n'est pas assez que la royauté soit anéantie, l'ange noir est là, regardant la belle jeune femme pour la frapper de son glaive.

Ceux qui se trouvaient près de cet homme, en l'entendant parler ainsi, le croyaient fou ; cependant comme il paraissait donner des regrets à *l'Autrichienne*, cette folie ne leur convenait pas du tout. Un individu du rassemblement, que rien ne distinguait des hommes du peuple, qu'un bonnet rouge, tira des tablettes de sa poche, et s'adressant à celui qu'on venait de lui signaler :

— Citoyen, votre nom ? dit-il.

Celui-ci redressa fièrement la tête pour répondre :

— Frederick, baron de Trenck.

— Votre demeure ?

— Rue de Cléry, hôtel du *Levant*.

Au même instant le flot de la foule qui suivait la charrette, passa si serré et si puissant qu'il entraîna avec lui tout ce qui se trouvait sur le péristyle de l'église.

Trenck y resta presque seul, livré à sa douloureuses stupeur. Il venait seulement de sortir de chez lui, il ignorait ce qui se passait dans la ville, ainsi que beaucoup d'autres ; car, si le supplice de Marie Antoinette, était décrété dans les lois de la Terreur, on avait pensé jusqu'au dernier moment, qu'elle pourrait s'y soustraire.

Reprenant peu à peu ses forces, Trenck s'engagea dans les petites rues moins obstruées de monde, et regagna sa demeure. En y arrivant, il entra dans le café qui occupait le rez-de-chaussée de l'hôtel du *Levant*, et se fit servir un vin chaud pour se remettre.

Un habitué du café qui l'attendait vint s'asseoir à ses côtés.

Celui-ci était Henri Macère de Latude. Trenck et Latude s'étaient rencontrés au Luxembourg où ils allaient voir des détenus, et une prompte intimité s'était formée entre ces deux célèbres habitants des prisons.

Le baron de Trenck était alors un beau vieillard de soixante-sept ans, conservant dans la vieillesse l'air de force et de noblesse, le regard brillant, la physionomie expressive et séduisante, les dons de la nature que les rois, ne peuvent condamner à s'éteindre. Depuis trente ans il était libre, libre mais non heureux.. A la mort du roi de Prusse, il était rentré dans ses biens, mais des procès, des luttes, des persécutions sans fin, avaient profondément

attristé cette dernière partie de sa, carrière. C'est positif, quand on est né sous une funeste étoile, il y en a pour la vie.

Deux inspirations de son éternel orgueil l'avaient amené en France. Il pensait que lui si célèbre par les persécutions du despotisme, il apparaîtrait comme un héros, digne de toute ovation au centre de la révolution française ; puis ses livres imprimés à Berlin étaient traduits et publiés en ce moment à Paris, et il venait jouir du succès qu'il leur croyait réservé.

Latude, que nous voyons-en face de lui, de deux années plus âgé, n'était pas brisé non plus de ses longues souffrances ; c'était encore l'homme doux, affectueux, de caractère simple et léger, toujours prêt à pardonner, et à aimer, que nous avons connu dans le cours de ses prisons¹².

Le baron de Trenck, exprima vivement à Latude les pénibles impressions dont il venait d'être frappé dans là rue Saint-Honoré. Il raconta la scène du parc de Schœnbrunn, l'horoscope de la fille de Marie-Thérèse si cruellement réalisé dans cette journée, et dont le souvenir avait excité son émotion extrême.

Latude demanda bien vite si cette émotion avait pu être remarquée.

Le baron pensait que oui, car un individu de mauvaise mine lui avait demandé son nom et son adresse ce qui du reste ne pouvait lui donner nulle inquiétude.

— Vous devriez prendre garde à de tels épanchements en public, dit Latude. Nous sommes dans un temps où la vie est chose si fragile, qu'il est permis d'y veiller sans faiblesse.

— Y pensez-vous ! dit Trenck, moi qui l'un des premiers ai osé élever la voix contre la tyrannie ; et quand du fond de mon cachot mes poésies s'envolaient sur l'aile de l'harmonie pour-aller jeter l'anathème au despotisme souverain !

— Oh ! oui, reprit Latude, vous blâmez les excès de pouvoir des rois sans cesser de les adorer ! Ce sont pour vous comme les dieux païens, dont on reconnaissait très-bien les débauches, les folies, mais qu'on croyait d'essence immortelle, et dont on parait de fleurs les autels.

— J'ai été persécuté pour mes opinions libérales.

— Vous étiez libéral en Prusse, vous êtes aristocrate en France.

— Voyez le succès de mes mémoires, de mes autres ouvrages, achetés tous les jours chez le libraire Buisson, rue des Poitevins, chez le libraire Maradeau, dans la rue des Noyers.

— Je ne le nie pas.

— C'est que tout cela est vrai, palpitant de réalité ; on sent que cela a été écrit par une main chargée de chaînes, à la lueur d'une lampe, seule clarté d'un sépulcre de pierre ; il y a là une impression de captivité que rien ailleurs ne peut atteindre.

— Eh bien, mon cher Trenck, vos livres vous ont rendu suspect.

— Allons donc !

— On y a remarqué cette phrase. Vous dites, en parlant de ceux qui cherchaient à vous rendre l'espérance : *Ils s'oublièrent jusqu'à me dire que le roi de Prusse n'était pas éternel.*

— Eh bien ?

— Grand Dieu ! vous faites un crime *de penser* seulement à la mort de Frédéric, et vous dites cela aux Français qui viennent de tuer leur roi !

— Je le dirai toujours ; si la France va trop loin dans ses ardeurs révolutionnaires, c'est à elle de revenir à mes justes doctrines, non pas à moi d'aller aux siennes.

— En attendant, observe ? l'expression dont je me suis servi : Vous êtes *suspect*. Eh bien, on a imaginé de faire des suspects une catégorie de coupables. Notre civisme est si pur que, comme les chastes romaines, il ne doit pas même être soupçonné.

— Mon cher Latude, dit Trenck en lui offrant du vin chaud, je n'ai jamais eu peur ; la tête ne m'a pas tournée au sommet des remparts de cinquante pieds qu'il fallait sauter ; je ne commencerai pas à trembler ici où le terrain est solide sous mes pas, puisque je me présente sur le sol de la révolution comme la plus grande victime des rois, comme le plus célèbre des prisonniers.

— Oh ! le plus célèbre des prisonniers, c'est moi, dit le héros de la Bastille, et pourtant je laisse ma vie s'écouler dans une paisible obscurité.

— Mon Dieu ! je ne veux pas vous disputer cette palme douloureuse, reprit Trenck, mais ce que j'ai accompli pour mes évasions restera comme un phénomène de patience et de courage.

— Les cordes que j'ai tissées sont conservées au Musée national.

— J'ai fait un chemin de cinquante sept pieds sous terre.

— J'ai accompli, cette même, route par les airs.

— Je suis sorti de Glatz en emportant dans la neige Schell blessé sur mes épaules.

— J'ai traversé le profond fossé de la Bastille en emportant Dalègre à la nage.

— Mes dix années passées à Magdebourg effrayent la pensée.

— J'ai eu dans ma vie trente-sept années de captivité.

— Le bruit de mes soixante et douze livres de fer a retenti dans toute l'Europe.

— Mon nom a, été mêlé au tonnerre d'artillerie qui démolissait la Bastille.

— Vous verrez, que dans mille ans on parlera encore des prisons du baron de Trenck.

— Le peuplé a pris Latude sons sa protection, et le peuple est éternel.

Les habitués du café souriaient autour d'eux, car cette lutte entre les deux rivaux de renommée revenait presque tous les jours.

— Allons ! dit Trenck en apportant son verre vers celui de Latude, buvons donc à la gloire qu'un grand courage peut trouver au fond des prisons.

— Messieurs, dit-on de tous côtés, buvez plutôt au bonheur d'en être sortis pour toujours.

Ainsi on causait tranquillement, on jouait, on buvait à l'heure où une reine de France, avec sa couronne pendant tant de siècles vénérée, était changée en un cercueil caché dans l'ombre. A cette époque, la mort avait tellement droit de cité que l'apparition de son linceul sombre, les coups terribles de sa faux, s'étaient mêlés aux incidents naturels de chaque journée.

Pourtant, en ce moment, comme un groupe d'hommes s'arrêta devant le café, un pâleur subite se répandit sur tous les visages.

A travers les vitres que troublait le brouillard, on crut voir une écharpe tricolore-en avant, et par derrière des baïonnettes !

En effet, la porte s'ouvrit, un commissaire entra, tendant un papier déplié, et disant d'une voix retentissante :

— Frédéric de Trenck, ex-baron.

Avant que le maître de l'établissement eût le temps de répondre et de le signaler, Trenck se leva de toute sa hauteur en disant :

— C'est moi.

— Voici un mandat d'amener, dit l'agent du tribunal révolutionnaire ; au nom de la loi, je vous arrête.

— Pour quel motif ?

— Votre écrou le portera.

— Et où me conduisez-vous ?

— Où vont tous vos semblables.

Cette réponse, dont le vague était si terrible, fit frissonner. Trenck, accoutumé à recevoir les coups du sort les plus imprévus, avait toujours sa cuirasse d'airain, et loin de faiblir, il dit d'un air fier à Latude, qui avait saisi sa main :

— Voyez encore !

Puis au commissaire :

— Je monte chez moi prendre les objets qui me sont nécessaires, et je vous suis.

— Que vous faut-il ? demanda l'agent public.

— Ma houppelande pour me garantir du froid de votre ville peu hospitalière, ma montre pour mesurer le temps de vos rigueurs iniques.

Après ces mots dits d'un ton de légèreté hautaine, Trenck monta dans sa chambre, dont on surveilla les abords, et revint se livrer à ses gardes.

Trenck traversa à pied au milieu des soldats la longueur de la rue de Cléry, le boulevard, monta la rue et le faubourg Saint-Denis, et, dans le haut, passa le seuil de la prison de Saint-Lazare.

XVI. — La barrière du Trône.

La prison de Saint-Lazare, naguère le couvent des gras et paisibles moines lazaristes, gardait encore l'aspect qu'y avaient laissé les bons pères. Au rez-de-chaussée, un vaste réfectoire de soixante-douze pas de long donnait par de larges fenêtres sur la grande cour de l'édifice. Un bel escalier conduisait à trois étages, dont chacun était traversé dans toute sa longueur par un corridor, sur lequel s'ouvraient deux rangées de cellules. Le corridor du premier se nommait *prairial*, celui du deuxième *vendémiaire*, celui du troisième *germinal*. La vue de tous côtés dominait la ville et s'étendait jusqu'à la campagne.

Trenck fut installé au troisième, dans la cellule n° 6 du corridor germinal.

Il s'assit, regarda autour de lui cette chambre assez habitable, ce grand jardin qui se déroulait au dessous, et ne reçut de ces objets pourtant satisfaisants qu'une impression de tristesse poignante. A cette nouvelle arrestation si peu attendue il avait peut-être été surpris à court de courage ; ainsi, après le premier moment de bravade, il avait été envahi par les appréhensions les plus cruelles ; jamais l'horrible cachot de Magdebourg ne lui avait inspiré ce morne effroi.

Pendant les premières heures de réclusion solitaire, sa tête, ou étaient restés encore tant de feu vital et de verdure, reçut rapidement le sceau de la pâle vieillesse.

Son écrou consigné sur le grand registre du greffe, où on avait fait entrer le détenu à son arrivée, portait comme cause d'arrestation *très-suspect*. En se repliant sur lui-même, il sentit bien que dans sa douleur de la mort de Marie-Antoinette, si imprudemment manifestée, il pleurait plutôt la fille de la grande Marie-Thérèse, la reine de France que la femme immolée ; et il jugeait que le peuple révolutionnaire avait vu cette larme dans son cœur.

Cependant, le temps se passa pour Trenck comme pour les autres prisonniers de Saint-Lazare dans une existence assez supportable. On était libre dans l'intérieur du bâtiment, on se voyait entre détenus à toute heure, on mangeait à une table commune, on avait des livres, des journaux, on correspondait facilement-au dehors.

Du reste, nul palais ne pouvait être mieux habité que cette prison. On entendait dans les couloirs résonner des noms tels que Montmorency, Montesquiou, Roquelaure, Saint-Aignan, Flavigny. Bien plus, les cellules de *germinal* logeaient André Chénier ; de qui Lamartine a dit en lisant ses vers : *Voilà le poète !* puis Roucher, ce chantre de la nature, pur, harmonieux-et suave comme elle. Les cellules de prairial, consacrées aux femmes, étaient habitées par de nobles dames, des abbesses, des femmes de très-haut fonctionnaires.

Ce régime dura quelque temps ; et la réaction qui commençait à apparaître, les avantages remportés par le parti modéré contre les exagérations sanguinaires de la Montagne, apportaient chaque jour de douces espérances aux détenus.

Cette marche nouvelle vers le salut aurait pu arriver jusqu'au bout, car la fin de la Terreur approchait.

Mais un abîme se trouva là pour couper la voie.

Le bruit se répandit qu'une vaste conspiration s'était formée dans les prisons, où les détenus devaient mettre le feu pour en ouvrir les portes, se répandre au dehors et aller égorger le pouvoir.

Dès lors, les plus extrêmes rigueurs revinrent sévir contre les prisonniers.

On vit venir à Saint-Lazare le général révolutionnaire Ronsin, passant dans les corridors, la houppe rouge au chapeau, le grand sabre traînant au côté, les bottes ferrées retentissantes sur les dalles, demandant au concierge des notes sur les prisonniers rebelles, faisant placarder sur les murs la suppression des livres, des journaux, des visites du dehors, et, par une prescription, peut-être plus cruelle encore ordonnant que l'horloge fût arrêtée, afin que les conspirateurs ne pussent plus avoir d'heure pour se railler.

Ce fut sous ces tristes auspices que le mois de thermidor commença.

Un poids mortel pesait sur les âmes ; l'absence de toutes les nouvelles du dehors créait autour des prisonniers un vaste et redoutable mystère ; seulement, une fenêtre de Saint-Lazare avait une échappée de vue sur la rue de Paradis ; quelques détenus y apercevaient parfois leurs parents, qui pleuraient sans pouvoir leur en dire davantage ; et dans cette complète ignorance de ce qui se passait, de vagues indices, recueillis en quelque sorte dans l'air, annonçaient que les funèbres charrettes parcouraient la ville, emmenant des condamnés au supplice.

Puis, ces longs jours d'été, tout d'une pièce, que ne divisaient plus les coups de l'horloge, étaient chargés d'un ennui qui redoublait à un point extrême la tristesse... la longueur du temps est le mal des prisons.

Un matin Trenck, chassé de chez lui par une invincible impression de crainte, arpentait à pas comptés son long corridor. Devant ses pas, le sol était rayé des lignes de soleil tombant des fenêtres des cellules, dont les portes étaient ouvertes.

Le baron de Trenck entra chez le peintre Robert, occupé en ce moment à faire le portrait de Roucher, qui était son ami et son voisin de chambre.

Le poète et l'artiste étaient attentifs à la séance. Roucher voulait laisser cette image faite en prison à sa femme et à ses deux enfants. On sentait combien elle leur serait chère. Tout ce qu'il y a de plus pur, de plus doux, était sur les traits de cet homme comme dans son âme. Roucher adorait les plantes, l'herbier qu'il conservait en prison, le rosier envoyé par sa fille, la lumière du matin qui avait éclairé les études de botanique faites avec ses deux enfants ; il adorait ces fleurs, ce soleil, ces jeunes êtres, il formait de tout cela dans son cœur un perpétuel printemps.

Et Trenck lut ces vers qu'il venait d'inscrire au bas de son portrait.

A ma femme, à mes enfants.

Ne vous étonnez pas, objets charmants et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage,
Quand un savant crayon dessinait mon image,
J'attendais l'échafaud et je pensais à vous.

Le front incliné, les bras croisés sur sa poitrine, Trenck continua sa mélancolique promenade dans ce corridor, qui était le domaine du troisième étage.

Il passa bientôt devant une autre cellule d'où sortaient les accents de la voix la plus harmonieuse.

Là, André Chénier, accoudé sur sa petite table, sa belle main pâle plongée dans ses longs cheveux noirs, lisait ses jambes à ses amis les deux frères Trudaine, prisonniers comme lui ; et à cet instant, ces vers pleins de l'attente de la mort vibraient dans l'étroite cellule.

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encore ma lyre ;
Peut-être est-ce bientôt mon tour ;
Peut-être, avant que l'heure, en cercle promenée,
Ait posé sur l'email brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière ;
Ayant que de ses deux moitiés
Ces vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être, en ces murs effrayés,
Le messenger de mort, noir recruteur des ombres,
Escortés d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces noirs corridors sombres...

Ainsi les arts, la poésie, ce qui restait de pur encore de l'ancienne noblesse, tout cela, rehaussé par le malheur, était réuni là... Quel temple que ce corridor de Saint-Lazare et qu'on eût bien dû y brûler l'encens.

Les pas de Trenck le ramenèrent bientôt dans sa cellule.

Si à plaindre que fussent les autres prisonniers, ils l'étaient encore moins que lui ; ils, restaient réunis entre amis ; ils berçaient leurs craintes dans l'étourdissement de doux et longs entretiens ; tandis que lui, il était seul ; l'implacable destinée avait vaincu tour à tour tous ses anges gardiens, il ne lui restait pas un être qui eût l'œil fixé à ses barreaux ; et il était banni même des prisons de son pays pour habiter ce lieu étranger de Saint-Lazare.

Il retrouva dans sa chambre l'impression qui l'en avait fait fuir.

La fenêtre donnait sur le jardin. Cet enclos, ayant appartenu à un ancien monastère, avait de vieux grands arbres, semés de roches, et l'abandon où il était tombé depuis la suppression du couvent, l'avait rendu à l'état sauvage.

A droite, une grande allée de chênes, aux fuyants ombreux, encombrée d'épines, de broussailles, rappelait à Trenck l'endroit de la forêt où, lors qu'il revenait de visiter le camp des indépendants, son cousin le pandour lui avait dit ces mots, toujours malgré lui restés dans sa mémoire :

Le royalisme vous perdra,

Et, dans ce moment où la menace était devenue si pressante, chaque frémissement de ces feuilles sous le vent, semblait lui répéter les paroles prophétiques.

On sonna la cloche du dîner.

Ce jour était celui du 5 thermidor. L'ignorance de toute nouvelle du dehors laissait les prisonniers livrés à leur sombre langueur ; ils descendirent lentement au réfectoire, et se mirent à table avec insouciance.

Mais la femme du concierge en les servant leur dit ces mots :

— Mangez de bon cœur, mes pauvres amis, dans trois jours, Robespierre sera mort.

Une étincelle électrique réveilla toutes les âmes.

On était bien sûr que la femme Verney pouvait être instruite des affaires publiques, et bien sûr aussi que la nouvelle donnée par elle était positive puisqu'elle osait l'annoncer.

Trois jours !... On n'avait plus que trois fois à voir le soleil reparaître et la nuit tomber dans ces maudites murailles, et on serait libre ! on retrouverait la vie !... La vie hélas ! cette ingrate que l'on aime malgré soi.

Chacun dans son élan vers la liberté croyait déjà saisir le moment qui succéderait à ses trois derniers jours de prison.

— Oh ! dit André Chénier avec transport, je pourrai donc, consoler mon père.

— Mon Dieu, est-il possible ! dit Roucher, je pourrai donc retourner herboriser au bois de Meudon, entre ma fille et mon petit Émile.

— Moi, dit la comtesse Dartigue, il me semble qu'en sortant, je vais aller acheter un bouquet de roses chez la marchande qui est ici près, et l'emporter, en courant.

— Combien je serai heureuse, dit la baronne de Soyecourt, de retourner à la messe à Notre-Dame !

— Ah ! pour moi, dit le baron de Trenck, en sortant d'ici, je me jette dans la première diligence qui part, sans demander où elle va.

— Moi, dit le marquis de Flavigny, ce qui me charmera le plus en rentrant dans le monde, sera de le quitter pour toujours.

— Si je suis libre, dit l'abbesse de Montmartre, j'irai chercher la dernière pierre de mon couvent pour lui demander encore son ombre.

— Et vous, duc de Montmorency, dit quelqu'un, dépouillerez-vous vos grands titres ?

— Ni moi ni les autres n’y pourraient parvenir, dit avec un pâle sourire le vieillard ; la couronne ducal tient si bien aux Montmorency, que pour l’avoir, il faut prendre la tête.

— Ah ! pour moi, c’est autre chose, dit Joly le danseur ; une fois libre ; j’enlève ma maîtresse, et je ne fais qu’un entrechat de l’Opéra à la Chaumière.

— Oui, dit la belle courtisane Dervieux, quel bonheur de trouver une existence simple et obscure !

— C’est étonnant, dit le duc de Saint-Aignan, comme le malheur rapproche de Dieu et de la nature : il n’y a pas ici un vœu d’ambition ; tout le monde se retire aux champs.

— Puissions-nous déjà en avoir la clé ! dirent les prisonniers en souriant.

A ce moment, en face du réfectoire, au fond de la voûte d’entrée, il se fit un bruit grinçant de verrous, de serrures, de gonds rouillés. C’était le grand portail habituellement fermé qui s’ouvrait à deux battants. Des pas de chevaux ; des cahots de voitures criardes retentirent, et on vit arriver dans la cour quatre charrettes, escortées de huit gendarmes.

Cet aspect amena un froid de glace dans la salle où étaient réunis les prisonniers ; la chaleur de l’été et de la vie disparut ; les figures prirent une teinte verdâtre et se sillonnèrent de frissons.

Les pâles spectres qui étaient là attendirent quelques moments.

Ensuite, l’huissier entra ; il était accompagné du guichetier *numérateur* qui, une liste de noms à la main, fit l’appel de ceux qui allaient passer sous le couteau de la guillotine.

Chaque nom causait pour tous une commotion ressentie jusqu’au fond des entrailles.

Ils partirent vingt-six.

Cependant ceux-là n’étaient pas les plus malheureux ; la souffrance était pire pour les détenus, qui restaient à attendre le lendemain.

Nous laissons la parole à l’un d’eux.

« Le lendemain, 6 thermidor, dit-il, nos âmes tristes et abattues ne voyaient plus que la mort. Un voile funèbre entourait la maison ; un morne silence la jeta dans un abattement affreux ; la promenade fut bannie du préau ; nos figures cadavéreuses peignaient l’anxiété dans laquelle nous étions. Le réfectoire, ne fut plus, qu’un lieu de rassemblement de Spectres ambulants, qui se quittaient sans s’être parlé.

Les chariots annoncés reparurent à trois heures et demie ; leur entrée nous frappa d'un coup de foudre, et nous perdîmes, pendant plus décrois heures qu'ils restèrent dans la cour, et qui furent pour chacun de nous trois heures d'agonie, l'usagé de la parole et des sens¹³. »

Cette fois, les prisonniers étaient dans leurs cellules. On entendit retentir sous la voûte des corridors les noms d'André Chénier, de Roucher, du baron de Trenck, de Montmorency, d'autres encore, tous nobles ou prêtres, jusqu'à vingt-huit. Puis la voix du recruteur de la mort se tut.

Les victimes montèrent dans leurs charrettes.

Il n'aurait fallu que trois jours pour les sauver ! L'implacable loi du temps ne permit pas que ce court espace fût effacé, anéanti, pour arriver au 9 thermidor.

L'histoire ne dit qu'un mot de celui dont nous venons de raconter la vie :

« Le baron de Trenck mourut avec courage. »

Près de la barrière du Trône, était un terrain vague, sur le bord duquel s'élevait une humble maison, habitée par deux pauvres bourgeoises.

On jeta les corps des suppliciés dans le terrain ; les habitantes de la maison vinrent prier sur cette terre remuée, mêlée de mousse, d'herbes sauvages, où des morts illustres gisaient confondus ; d'autres femmes de la même nature douce et pieuse, se réunirent à elles ; la maison s'agrandit pour les loger ; en cette année se fonda le couvent de *l'Adoration perpétuelle* que l'on voit aujourd'hui ; et où les religieuses gardent la *robe blanche* et le manteau rouge en signe de leur origine.

Maintenant encore, celui qui visite l'enclos du couvent, murmure le nom du baron de Trenck. Il est resté parmi nous un souvenir ineffaçable une profonde sympathie pour cet étranger, mais qui est *le martyr des prisons*.

FIN DE LA FIANCÉE DE LA COUR.

1 Trenck en parlant de cette suivante de la princesse l' appelle toujours *la Géorgienne*.

2 La princesse de G.était morte en trois jours d' une fièvre inflammatoire (*Mémoires de trenk.*)

3 Il eut occasion à cette époque, de voir souvent le prince Appraxin, qui, bien qu' il fut instruit de ce qui s' était passé, ne lui en témoigna jamais de ressentiment et rechercha même son amitié.

4 *Mémoires de trenck, t.II, p.37.*

5 Bach fit si bien son chemin qu' il arriva en quelques années au grade de colonel.

6 Le territoire était à la Prusse, mais Danizick restait ville libre.

7 Bientôt après Appanson fut révoqué de ses fonctions et mourut dans la même année.

8 Le tour de garde de chacun des soldats ne revenait que tous les cinq jours.

9 Disons à l' honneur du brave capitains que cette mission fut fidèlement exécuté.

10 *Mémoires de Trenck, t.III, p.31.*

11 Nous transcrivons ces vers avec leurs fautes, parce qu' ils ont été écrits en français par le baron de Trenck.

12 Histoire de Latude, dans *les Martyrs de la Bastille*.

13 Tableau historique de Saint-Lazare.

Bibliothèque à 1 franc le volume

VOLUMES PARUS :

CLÉMENTINE ROBERT.

- Les quatre Sergents de la
Rochelle. 1 vol.
Mandrill. 1 vol.
La duchesse de Chevreuse. 1 vol.
Le Poète de la Reine. . . 1 vol.

MÉRY.

- Héva. 1 vol.
Un Mariage de Paris. . . 1 vol.
Le Bonnet vert. 1 vol.
La comtesse Hortensia. . . 1 vol.
Un Amour dans l'avenir. . 1 vol.
La Guerre de Nizam. . . 1 vol.
Le Dernier Fantôme. . . 1 vol.
Les Deux Amazones. . . 1 vol.
La Juive au Vatican. . . 2 vol.
Saint-Pierre de Rome. . . 1 vol.
Le Transporté. 1 vol.
Un Carnaval de Paris. . . 1 vol.

ÉLIE BERTHET.

- La Mine d'or. 1 vol.

EMMANUEL GONZALES.

- Les Frères de la Côte. . . 1 vol.
Ésai le lépreux. 1 vol.
Le Prince noir. 1 vol.
Les deux Favorites. . . . 1 vol.
La Table d'or. 1 vol.

MOLÉ GENTILHOMME.

- Les Demoiselles de Nesle. 1 vol.

M. DE SAINT-GEORGES.

- L'Espion du grand monde. 2 vol.
Un Mariage de prince. . . 1 vol.

HENRI DE KOCK.

- Les petits Chiens de ces
Dames. 1 vol.

S. LAPOINTE.

- Les Contes de Savinien La-
pointe. 1 vol.

CAMILLE BODIN.

- Mémoires d'un Confesseur. 1 vol.
Anaïs. 1 vol.

- Œuvres de Chateaubriand.

ANCELOT.

- Une Fortune mystérieuse. 1 vol.

CH. LISKEFNE.

- Lettres à Palmyre sur l'As-
tronomie. 1 vol.

G. DE LA LANDELLE.

- Les Épaulettes d'amiral. . 1 vol.

PAUL FÉVAI.

- Le Loup blanc. 1 vol.
Fontaine aux Perles. . . . 1 vol.

FRANCIS TOURTE.

- Bouquet de Bruyères chan-
sonnettes). 1 vol.

PAUL DE KOCK.

- L'Amant de la Lune. . . . 1 vol.

LÉON GOZIAN.

- Le Fou o 1 vol.

ANTONY RENAL.

- La Robe rouge. 1 vol.

ALEX. FOURGEAUD.

- Le Christ d'ivoire. 1 vol.

DE BRAGELONNE.

- Les Mystères des Prisons. 1 vol.

CHAM.

Albums à 1 fr. 10 vol.

- Ces bons Chinois.
Les Charges parisiennes.
La Géométrie.
Les Faribolles.
Courses et Chasses.
Souvenirs comiques de 1838.
Nouvelles Croquades.
Saison des Eaux.
L'Age d'argent.
La Bourse illustrée.
Bal masqué.
Nouvelles Pochades.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*La Fiancée de la cour, suite du Baron de Trenck, par
Clémence Robert...*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56104804>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr